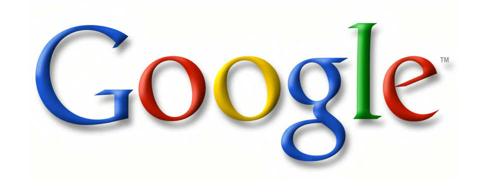
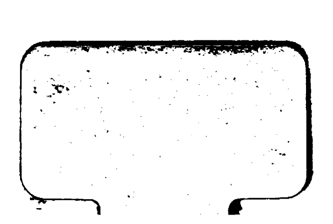





600026134M



Ouvrages du même auteur :

THEATRE COMPLET. (Chez D. Giraud, 7, rue Vivienne.)

SUR LA QUESTION HONGROISE. (Chez le même.)

LA MATHÈSE. Essai sur l'unité de la science. (Chez A. Franck, 69, rue de Richelieu.)

OEUVRES COMPLÈTES DE A. MIÇKIEWICZ, professeur de littérature slave au collége de France. Traduction française. (Chez Plon frères, 36, rue Vaugirard.)

KONRAD WALLENROD et **GRAJINA**, illustrés. Édition de luxe. (Chez J. Tysiewicz, Montmartre, 6, rue Florentine.)

POLOGNE PITTORESQUE. Troisième volume. (Chez A. Smolikowski, 19, rue de l'Ouest.)

PSEMAINE D'EXIL. Poésies. (A la Librairie polonaise, 18, rue de Seine.)

RAGA. (Ibidem.)

LETTRES

SLAVES

(1839-1853.)

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55 quai des Gr.-Augustins.

CHRISTIEN OSTROWSKI



LETTRES

SLAVES

(1839-1853)

ORIENT — POLOGNE — RUSSIE

« L'an 1793 a vu commettre deux grands crimes : la mort d'un roi par les représentants d'un peuple, la mort d'un peuple par les ministres des rois. *Mais les peuples peuvent renaître !...* »
SALVANDY, 26 août 1837.

A MESSIEURS
Odilon Barrot — Dornès — Fr. Arago
J. Michelet
Saint-Marc-Girardin
Lamartine
Lamennais — Napoléon Bonaparte.

PARIS.
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
7, RUE VIVIENNE, 7.
1853

TABLE.

PRÉFACE.

Voici les paroles que nous avons à différentes époques prononcées dans toutes les assemblées politiques dans lesquelles la Pologne opprimée a pu faire entendre sa voix aux peuples civilisés de l'Europe, qui jusqu'à présent ont gardé le souvenir de ses glorieux services et le pressentiment de sa prochaine délivrance. Aujourd'hui, nous n'en avons pas une seule à rétracter. La cause polonaise est du nombre de celles que l'on ne désavoue jamais ; dans toutes les circonstances de la vie on peut hautement l'attester comme la plus sainte et la plus inviolable des convictions humaines ; la Pologne est la religion des grandes âmes : symbole vivant du Christ incliné sous la croix, elle a pitié des cœurs débiles qui se sont fatigués à la suivre

à son Golgotha de supplice et de rédemption. Ces Lettres slaves sont en quelque sorte les Actes de son apostolat pendant ces vingt dernières années.

« La question polonaise est la question première, la plus importante ; » disait Talleyrand au congrès de Vienne; et cette parole du ministre français, vraie en 1815 , l'est tout au moins autant de nos jours, lorsque chaque commotion nouvelle vient attester les progrès de ce désordre universel dans lequel le partage de la Pologne a plongé les rapports internationaux des peuples et des cabinets. Les trois puissances du Nord , complices d'une spoliation inouïe, d'un crime qui mit à leurs fronts une tache ineffaçable et les marqua pour la destruction, ne peuvent désormais se maintenir et subsister qu'à la faveur de spoliations nouvelles : la violence appelle la violence, de même qu'une clef de voûte écroulée entraîne avec elle tout l'édifice. L'ambassade du prince Menchykoff à Constantinople, cette tentative avortée de *communisme politique*, en est un exemple remarquable et une démonstration suffisante. Si ce fait, purement diplomatique en apparence, a produit une telle sensation en Europe, s'il a soulevé contre le malhabile négociateur et le souverain qui l'avait envoyé une clameur de réprobation générale, c'est que cette question d'Orient, localisée provisoirement à Constantinople, en renferme une autre toute aussi sympathique et qui nous touche de plus près encore par tous les liens de la religion et de la nationalité : celle de l'émancipation des peuples slaves. C'est qu'en effet les pré-

tentions du tzar sur la Turquie, élevées soi-disant au nom de la population chrétienne de cet empire, et la manière toute barbare dont elles ont été transmises par son délégué, sont une insulte jetée au bon sens et à la morale publique de l'Europe entière. Il fallait arriver à notre époque de lumières, au milieu du XIX[e] siècle, pour voir le chef d'un État despotique invoquer hautement et proclamer son droit de souveraineté sur les sujets d'un autre État (qui, soit dit pour mémoire, n'en veulent pas le moins du monde), malgré les traités reconnus pour valables, et à l'exclusion des autres puissances, également intéressées dans le maintien de l'équilibre européen. Il fallait pour cela tout l'orgueil du cabinet moskovite, orgueil qui se fait jour dans toutes ses relations avec l'Occident, et qui révèle, à ne plus pouvoir en douter, ses projets de domination universelle :

> Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
> Et foule aux pieds les peuples et les rois!

disait le Cosaque de Béranger ; telle est, à la forme près, la devise adoptée aujourd'hui par le tzar de toutes les Russies, pour sa politique étrangère. Le célèbre testament de Pierre I[er] (dit le Grand), que nous donnons *in extenso* dans ce volume, en est le programme et la feuille de route.

» L'Occident s'en va, » ne cesse-t-il de répéter dans tous les défis qu'il jette à l'Europe, du haut de

son trône de sang et de glace, ou qu'il fait publier par la voix de ses écrivains à gages, de ses représentants officiels ou secrets, accrédités auprès des cours étrangères : « L'Occident s'en va, c'est-à-dire que l'Orient se dispose à lui succéder, l'Orient grec et slave, l'Orient dont je veux être et je serai bientôt le chef, le pontife suprême et le génie! » Il proclame qu'il a reçu de Dieu une *sainte mission* dont le but serait de rajeunir et de régénérer le monde ancien déjà voisin de la caducité, et dont la centralisation des Slaves, sous le patronage et le drapeau de la Russie, serait l'instrument et le moyen. Il possède déjà, de droit divin et en toute propriété, la septième partie de la terre habitée, avec le dixième de sa population, moins la Chine : ce n'est pas assez, il veut l'avoir toute entière. On n'est pas tzar de Russie pour rien : — on peut bien se permettre quelques incartades diplomatiques pour s'arrondir un peu. Quand même cette observation de la déchéance et de l'affaissement moral de l'Europe romaine aurait un côté palpable et réel, ce n'est pas à Nicolas, ce ne serait pas à ses héritiers schismatiques que Dieu aurait departi la mission de la réformer. Le génie de l'Occident peut bien, après une civilisation de plusieurs siècles, après avoir accumulé découvertes sur découvertes, monuments sur monuments, après avoir enfanté des prodiges incomparables dans les arts, dans la science, dans l'industrie, et qui feront surtout l'honneur de l'époque où nous vivons, a bien le droit de montrer quelque peu de las-

situde et d'épuisement. Il est encore loin de sa vieillesse, car il se signale chaque jour par des témoignages nouveaux de sa puissance et de sa virilité. On aurait tort de compter sur son anéantissement. Mais la Russie qu'a-t-elle fait jusqu'à ce jour pour conquérir ce droit de tutelle absolue et de protection sans limites qu'elle s'arroge si fièrement sur les nations voisines? Quels sont les signes de cette mission divine qu'elle prétend accomplir? Quelle est la supériorité morale ou même matérielle qu'elle pourrait mettre en avant pour la justifier? Quels sont ses titres enfin? Rien, absolument rien! quelques meurtres au dedans et quelques brigandages au dehors, voilà tout. La Russie, elle en convient elle-même, n'est que le vide, le néant, elle n'est et ne peut être que la négation de l'Europe, et c'est là son seul mode d'existence.

Que si même elle arrivait à s'emparer de Constantinople, supposition inadmissible quant à présent; si elle pouvait prendre corps et chair, en revêtir son squelette tartare en s'assimilant la substance de l'Orient, la Russie serait dans l'impuissance la plus absolue pour centraliser les Slaves. Cette grande agglomération composée de quatre nationalités distinctes, séparées de religion, de mœurs et de langage, mais unies d'origine, d'intérêts et de tendances, savoir : les Bohêmes, les Polonais, les Servo-dalmates et les Russo-slaves, ne peut être centralisée et constituée qu'à la faveur d'une fédération pacifique et volontaire : la conquête et la violence, les seules armes dont la Russie et ses souve-

rains allemands aient su faire usage, n'y parviendront jamais. Elle le sait si bien qu'au dernier siècle, quelque temps avant le partage de la Pologne, elle a dû changer son nom ; et pour tromper l'opinion publique en Europe, au lieu de s'appeler le tzarat ou si l'on veut l'empire de Moskou, elle a pris le nom frauduleux de l'*empire de toutes les Russies*, État chimérique qui n'existe pas et ne peut pas exister, parce que les anciennes Russies polonaises, comme la Gallicie, la Lithuanie et l'Ukraine, ne lui appartiennent pas par le droit de libre adhésion, mais bien par le fait de la spoliation et du mensonge. Si le tzar a pu réellement se mettre dans l'idée qu'il est l'élu de la Providence, et qu'il en a reçu la mission de régénérer quelque chose, qu'il commence donc par son empire, qui en a grand besoin, et qui mérite bien aussi qu'on s'occupe de sa rénovation. Nous doutons cependant qu'il veuille l'accepter des mains de Nicolas, et qu'il puisse en recevoir d'autre bienfait que son coup de grâce et la mort. « La Russie, a dit notre immortel Mickiewicz, est encore une page blanche, dont les caractères peuvent être tracés par la main de Dieu, ou par celle de Satan. » Sur cette page blanche, pendant vingt-sept années de règne, Nicolas n'a jusqu'à ce moment rien inscrit que son nom.

Cette mission réparatrice pour les Slaves, et pour l'Europe libre par les Slaves libres, est dévolue à la Pologne. Elle est d'abord placée au centre géographique de toutes les populations slavonnes, à leur point

d'intersection qui ne se trouve ni à Moskou, ni à Constantinople, encore moins à Saint-Pétersbourg, mais quelque part sur la Vistule, entre Cracovie et Varsovie. Son culte religieux lui permet de tendre la main d'une part à la Bohême et à l'Illyrie, catholiques-romaines comme elle, et de l'autre à la Servie, à la Moldo-valachie et même à la Russie slavonne, par l'extension possible du rite grec-uni, œuvre impérissable des conciles de Florence et de Brzesç (1439-1596), dans lesquels l'Église nationale slavo-romaine a été fondée, et qui doit un jour par la séparation de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, son dogme fondamental, ramener l'Église chrétienne à l'unité. Son principe politique et sa doctrine sociale s'expriment parfaitement par ces mots qu'elle inscrivait en 1830 sur ses bannières : PRO NOSTRA VESTRAQUE LIBERTATE, lorsque tout en combattant la Russie elle lui jetait cette sainte devise, non pas comme une insulte et une menace, mais comme un gage de paix et de réconciliation. De plus, les sympathies et les attractions universelles qu'elle inspire, sont de nature à pouvoir former aisément autour d'elle une ligue fédérale des Slaves, dont elle sera tout naturellement le centre, le point d'appui et le drapeau ; type et modèle d'une imposante synthèse que nous nommerons dès à présent les ÉTATS-UNIS D'EUROPE.

La Pologne se trouve donc dans toutes les conditions nécessaires pour fédéraliser les Slaves ; elle seule peut opérer cette grande transformation qui doit rendre la

vie nationale à 72 millions d'individus, et qui doit s'accomplir en dépit de tous les obstacles qui lui seraient opposés : et non pas la Russie dégénérée, presque allemande, grandie et déjà prête à s'écrouler sous l'anathème des peuples, ni son tzar présomptueux et fanatique qui n'a pas une seule goutte de sang slave dans les veines.

C'est parce qu'elle a la conscience et l'aptitude de cette haute mission que Nicolas s'efforce en vain à lui arracher, que la Pologne ne veut pas et ne peut pas mourir.

« Ieszcze Polska nie zginęla. »

Paris; 15 juin, 1853.

LETTRES
SLAVES

I

LETTRE A M. ODILLON BARROT
député ;

CONTRE LE PARTAGE DE LA TURQUIE.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
RACINE, *Athalie*.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous exprimer mon assentiment aux paroles courageuses prononcées par vous, lors de la discussion du budget des affaires étrangères, sur la question d'Orient; ainsi que mon adhésion absolue aux tendances qu'elles ont si noblement interprétées devant la Chambre.

C'est vous qui le premier, sous ce règne, avez formulé le principe tant contesté de morale en matière de politique; principe étrange qui, cela devait être, a produit tant de surprise parmi les vieux adeptes de la diplomatie. Que diront, en effet, les partisans du fait accompli et de la

force matérielle? ceux qui font dériver la justice de la puissance et non du sens moral, en s'écriant avec Hobbes : « La volonté de l'homme n'a d'autres limites que son pouvoir, —qui veut le but, veut aussi les moyens. » Ceux qui ont pris au sérieux le précepte ironique de Talleyrand : « La morale des hommes supérieurs, c'est l'habileté ! » Ceux qui s'imaginent avec Marie-Thérèse qu'une indulgence de Rome peut tout absoudre, même un brigandage politique! Ceux enfin qui disent avec Frédéric II : « *Suum cuique !* » ce qui pourrait au besoin se traduire par le mot célèbre : « Chacun pour soi! » Il a fallu vraiment de l'audace pour venir articuler cette formule qui résonne d'une manière si discordante aux oreilles des Loyola de cabinet, blanchis dans les finasseries des conseils intimes, ou dans les missions délicates. La morale ! mais c'est donc un revirement complet, qui compromet des existences toutes faites, des droits acquis. La morale !—quel est donc le prédicateur qui s'est trompé d'auditoire, et qui s'est avisé de prononcer son sermon à la tribune?

Un instant moi-même qui vous parle, spectateur assidu des drames parlementaires, j'ai eu peur pour vous ; j'ai cru entendre des chuchottements qui n'osaient pas se convertir en murmures, entrevoir un commencement d'interruption et de rappel à l'ordre. Eh bien ! au risque de scandaliser les chastes oreilles de la majorité, vous avez eu ce courage, et vous avez bien fait.

Vous avez le premier fait brèche à cette politique dictée par la peur, qui sanctionne les crimes heureux ; qui donne raison au plus fort sur le plus faible, et qui voudrait entraîner la France dans la déshonorante complicité d'un partage.

C'est bien là cette politique odieuse qui a consacré le démembrement de la Pologne, et dont les résultats feraient

la honte des temps où nous vivons, si bientôt effet et cause ne devaient pas s'évanouir à la fois devant la justice des nations. C'est bien là cette politique flétrie il y a cinquante ans, à la même tribune, par la noble indignation de Chénier, de Lepaux, de Thibaudeau, dont les voix généreuses s'élèveraient encore aujourd'hui pour faire casser l'injuste arrêt que plusieurs de vos honorables collègues ont prononcé sur la Turquie renaissante.

Mais, à cette époque, la France était frappée de torpeur et d'épuisement; elle ne pouvait que faire des vœux stériles pour le maintien de l'indépendance polonaise : elle avait à peine assez d'héroïsme, d'énergie et d'activité pour pourvoir à son propre salut.

Aujourd'hui, la France est calme et prospère : il ne lui manque, pour reprendre toute sa grandeur, que d'en avoir la conscience et la volonté. Aujourd'hui, un pareil abandon serait un tort sans excuse; il refléterait sur l'Europe entière un long avenir de trouble et de remords.

C'est à la France qu'il convient de prendre l'initiative de répression contre ce désir inouï de conquêtes, de triomphes, de spoliations, cette soif de sang qui depuis Catherine II tourmente les entrailles de la Russie; et qui lui a fait envahir, sans éteindre sa dévorante expansion, la septième partie du globe habité. Je suis loin de fonder des espérances chimériques d'affaissement et de mort pour la Russie sur l'extrême développement de ses limites : espérances vaines, pour ceux même qui voudraient les inspirer. Car en considérant la complexion nerveuse et robuste de cet État que n'ont pu ébranler les excès même auxquels il s'est livré en naissant, l'unité d'action irrésistible, quoique lente et mesurée, de sa diplomatie; et d'autre part, l'insuffisance des expédients qui lui sont opposés, on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur pour

l'avenir des nations;—tout porte à croire qu'il n'y aura de repos, de sécurité pour l'Europe, que lorsque cette inquiète puissance sera refoulée dans ses limites naturelles.

Que si même il y avait à opter librement entre la domination musulmane ou moskovite en Orient, il faudrait sans hésitation et les yeux fermés se prononcer pour la première : et comme ce point de vue est à mon avis fort important, permettez-moi, Monsieur, de le considérer avec toute l'attention qu'il commande.

On s'accorde généralement à reconnaître aux enfants d'Osman les vertus de probité, de tempérance, de foi gardée aux engagements, de valeur personnelle, qualités éminentes qui réhabilitent l'Islamisme aux yeux des temps et des hommes, et peuvent servir de base à des réformes positives, à la reconstitution radicale de l'empire turk; si toutefois son essor de rénovation n'est pas arrêté par le glaive de Nicolas, de même que celui de la Pologne l'a été depuis 1772 par ses prédécesseurs. Voilà comment s'explique à ce sujet un éminent orateur, dont je craindrais, en les altérant, d'affaiblir les expressions : [1]

« Comme race d'hommes, comme nation, ils sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de leur vaste empire. Leur caractère est le plus noble et le plus grand; leur courage est intact; leurs vertus civiles, religieuses et domestiques sont faites pour inspirer, à tout esprit impartial, l'estime et l'admiration; leur noblesse est écrite sur leurs fronts et dans leurs actions; s'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs sentiments sont généreux; c'est un

[1] M. de Lamartine, *Voyage en Orient.*

peuple de patriarches et de contemplateurs; d'adorateurs et de philosophes; quand Dieu a parlé pour eux, c'est un peuple de héros et de martyrs..... une pareille race d'hommes, selon moi, fait honneur à l'humanité !! »

On aurait de la peine à croire que cet éloquent tableau fut tracé par le principal promoteur du partage de la Turquie, par celui qui considère sa déchéance comme une loi de la fatalité; qui, par un singulier contraste dont on ne retrouve que trop d'exemples dans ses écrits, voudrait nous faire croire au principe, pour anéantir la conséquence. Les paroles cependant que je viens de reproduire, sont extraites du résumé politique, faisant suite au *Voyage en Orient* par M. de Lamartine, que j'aurai plus d'une fois encore l'occasion de citer. Le diplomate amateur, redevenu grand poète, n'a pu se défendre d'un sentiment de justice en comparant la race turque avec les races dégénérées et bâtardes qui encombrent la Péninsule. Parcourons ce livre qui naguère a produit en Europe tant de sensation; relisons surtout les pages écrites sous l'impression immédiate de l'accueil hospitalier dont le poète a été l'objet durant son séjour en Orient; et dégageons, s'il se peut, la vérité, des préoccupations sociales et des sympathies personnelles de l'auteur: n'y trouverons-nous pas une apologie involontaire de l'Islamisme, et qui semble protester à chaque ligne contre les conclusions politiques que l'on voudrait tirer de son pèlerinage? Ce dithyrambe échappé à son admiration n'est-il pas le plus beau plaidoyer qui puisse être prononcé en faveur de la cause musulmane? Je cite au hasard un passage du même résumé, inscrit en tête du premier : « Si le plan que je conçois et que je propose devait entraîner la violence, l'expatriation forcée de ces débris d'une grande et généreuse nation, je regarderais ce plan comme un crime ! »

Eh quoi! des hommes doués d'un tel caractère, pourraient-ils se résigner à céder la Turquie, sans résistance et sans une large effusion de sang, à ceux qu'ils méprisent autant au moins qu'ils les haïssent? Le successeur de Mahmoud consentirait-il de bonne grâce, même après la bataille de Nesib, à céder Constantinople aux Russes et le Caire aux Anglais, parce qu'un congrès européen aurait, dans sa haute sagesse, statué que la Turquie a cessé d'exister? Croit-on qu'il se contenterait de s'écrier comme le roi de Grenade, Boabdil, chassé de ses États, et contemplant des hauteurs de Padul les cimes merveilleuses de l'Allhambra : « C'était écrit! » et de repasser tranquillement le Bosphore? . . . .

Mais alors même, si Constantinople devenait le partage de Nicolas; si le Pont-Euxin devenait un lac intérieur de son empire, comme la mer Blanche et le golfe de Finlande, quels seraient les dédommagements offerts à l'Autriche et à l'Angleterre? quels seraient ceux promis à la France? Pour l'Autriche, seraient-ce les bouches du Danube? Mais à ce compte l'empire russe se verrait coupé par le milieu, puisque la Valachie et la Moldavie, devenues autrichiennes, feraient brèche entre la Bulgarie et la Bessarabie. . . . .

Pour l'Angleterre, serait-ce l'Égypte qui lui ouvrirait une communication directe avec les Indes, et l'indemniserait des pertes de son commerce avec l'Orient, envahi par les Moskovites? Mais avant, il faudrait ensanglanter les ondes de la Méditerranée; encore le caractère de Méhémet-Ali et d'Ibrahim pourrait-il faire évaluer avec certitude les chances d'un pareil combat? Peut-on emporter Alexandrie et Saint-Jean-d'Acre d'un coup de main?

Pour la France, serait-ce la facilité de colonisation dans les pays soumis à son protectorat, et le mince avantage

d'avoir fondé plusieurs villes sur les côtes de Syrie ou dans l'île de Chypre, sans aucune indemnité réelle de territoire ? Mais ce serait un marché de dupe, dont la Russie seule profiterait, et dont la France surtout serait le jouet et la victime. Nous voyons que l'idée même d'un pareil partage est inadmissible; qu'elle offre dès le premier aspect des difficultés sans solution.

On ne saurait non plus admettre l'exactitude des chiffres donnés par le livre dont il est question sur la population turque : il suffira de citer Constantinople qui, d'après Niebuhr, compte un million ; d'après Balbi, cinq cent mille ; d'après M. de Lamartine, deux cent cinquante mille habitants. Le chiffre total de la population ottomane s'élève, d'après Niebuhr, à quarante-neuf millions, y compris trente-six millions pour l'Asie et cinq millions pour l'Égypte, chiffre de beaucoup supérieur à celui du *Voyage en Orient*.

Voilà ce que disait encore l'illustre voyageur, après un feu d'artifice donné en 1833, par le comte Orloff, au sultan, à l'occasion de son départ pour la Russie et du succès prévu de son ambassade : « Que pensait Mahmoud lui-même sous le sourire affecté de ses lèvres? Quel serpent lui dévorait le cœur ! Ah ! il y avait là-dedans quelque chose de profondément triste, quelque chose qui brisait le cœur pour lui, et qui aurait dû suffire, selon moi, pour lui rendre l'héroïsme par le remords. Et il y avait aussi quelque chose de profondément consolant pour la pensée du philosophe, qui reconnaît la Providence et qui aime les hommes. C'était cette marche du temps et des choses qui faisait tomber en débris un empire immense, obstacle à la *civilisation* de la moitié de l'Orient, et qui ramenait pas à pas vers un beau pays des races d'hommes moins *usées*, des dominations plus *humaines*, et des reli-

gions plus *progressives...* » Et tout cela dans un feu d'artifice !....

Que de contradictions en quelques pages ! Quel dommage que le poète n'ait rapporté de ce pays de transparentes visions autre chose que d'affligeantes élucubrations politiques et de moroses prophéties ! Oh ! s'il avait orné sa palette de couleurs nouvelles, et s'il nous avait montré l'Orient sous son aspect merveilleux, à travers le prisme magique de sa limpide versification, combien ses lecteurs et lui-même y auraient gagné !

Il est impossible de se dissimuler que la Turquie en est arrivée à ce point où toute nation doit se régénérer ou mourir. Le principe religieux va, grâce à l'esprit moderne, en s'affaiblissant, et les plus zélés des oulemas, à commencer par le muphti lui-même, sont bien revenus de leur foi fataliste et de leurs anciens préjugés. Ce caractère d'immobilité, qui se fait remarquer dans toutes les institutions de l'Orient, pliera sans doute : que dis-je ! il a plié déjà devant les assauts répétés de la civilisation occidentale.

On se souvient encore du hatti-cherif publié il y a quelques années par le sultan Mahmoud, et par lequel « tous ses sujets, de quelque religion qu'ils soient et à quelque classe qu'ils appartiennent, sont déclarés égaux devant la loi et soumis au même code : la différence de religion, est-il dit dans le décret, étant une affaire de conscience qui ne regarde que Dieu. » — Et plus loin : « Les divers habitants ne peuvent être jugés que par leurs propres lois, et jamais ils ne sont soustraits à leurs juges naturels. » Les chrétiens de l'île de Samos n'ont dans leur île ni cadi, ni gouverneur turk : ils sont libres de demander quelque Grec, leur compatriote, pour les gouverner. Il leur est accordé un pavillon particulier, avec une croix pour em-

blème. La peine de la confiscation est à jamais abolie dans toute l'étendue de l'empire. On se souvient aussi des nobles paroles du sultan, à propos de son dernier tanzimat : « Je ne reconnais plus de musulmans que dans la mosquée, de raïahs que dans l'église, et de juifs que dans la synagogue. »

Voilà donc la liberté religieuse près de s'établir à côté de la liberté individuelle; l'esclavage même n'y est plus ce qu'il est encore en Russie, puisque le code religieux ne l'admet pas pour les indigènes, et que nous avons vu des affranchis devenir pachas et même visirs. Le sultan n'est point, comme le tzar, inabordable pour ses sujets : tous les vendredis, lorsqu'il se rend à la mosquée, les suppliants sont rangés sur son passage ; le sultan reçoit leurs pétitions, les met dans son sein, et souvent dès le lendemain la destitution d'un aga, d'un pacha, ou même d'un visir, apprend à la Turquie la justice sommaire de l'empereur.

Obéissant à cet instinct de renaissance, la Porte vient de s'adresser à l'Académie des sciences à Paris, à l'effet d'obtenir de jeunes professeurs qui enseigneront en français la géographie, la grammaire et l'histoire. Des concours seront ouverts pour les élèves qui désireraient aller perfectionner leurs études en Europe, aux frais du gouvernement. Naguère encore nous avons vu le fils d'un visir admis à l'École polytechnique, devenir un de ses meilleurs élèves, et porter à son pays un tribut d'idées généreuses et de vastes connaissances.

La jeunesse tout entière, élevée par des maîtres européens, est décidée à seconder de toutes ses forces cette impulsion que le sultan Mahmoud vient d'imprimer à ses États : avide de progrès et remplie des plus nobles sentiments, elle se jette avec une ardeur inconnue jusqu'à ce

jour sur les livres de science et d'histoire que le commerce apporte de l'Occident : tous nos voyageurs ont été témoins de l'amour, de l'idolâtrie dont les quatre mille ycoglans du sérail entourent les professeurs chrétiens qui les instruisent sous les yeux mêmes du Grand-seigneur.

Quel canal large et rapide ouvert à la civilisation pour féconder un sol qui, depuis les croisades, était resté infertile ! quel avenir magnifique, préparé pour l'empire turk, si les puissances de l'Occident favorisent et continuent l'œuvre du sultan Mahmoud ! quelle diffusion immense de lumière pouvant illuminer cette terre encore vierge, et appeler ces hommes encore neufs à une ère nouvelle de vie et de prospérité !

Serait-ce donc la dernière lueur d'un flambeau près de s'éteindre ? serait-ce l'éclat trompeur et passager que toute nation jette, avant de disparaître pour jamais de la face du globe ? et la mort de Mahmoud serait-elle le prélude d'une réaction violente, un pas rétrograde vers la barbarie ? La Pologne aussi s'éveillait de l'ivresse fatale dans laquelle deux rois saxons l'avaient plongée, lorsqu'elle s'aperçut que deux puissances parasites avaient tout à coup grandi sur ses frontières : le tzarat de Moskou et l'électorat de Brandebourg. Elle aussi demandait à grands cris les réformes annoncées par la constitution du 3 mai (1791), lorsque la Russie de Pierre Ier, ce vampire des peuples renaissants, qui semble avoir dans la grande famille slave la mission de Caïn le fratricide dans la famille d'Adam, se révéla au monde par un premier partage, et fit *mentir* cette aurore de liberté. Il semblerait que les tzars, issus des bandits scandinaves, ont pris goût à ce jeu infâme, car depuis le démembrement de la Pologne ils n'ont fait que rêver conquêtes et assassinats.

Les phases de grandeur et de décadence furent à peu

près les mêmes pour les deux nations polonaise et musulmane : c'est aussi presque à leur naissance qu'elles atteignirent leur apogée. Affaiblies toutes deux par des luttes incessantes, et parvenues au même degré de lassitude et d'épuisement, toutes deux éprouvent le besoin de se régénérer, de renaître ; pénétrées de cette sève tardive qui verse dans leur sein une vigueur nouvelle, elles doivent se relever ou périr en même temps.

Oh ! si lors de la première guerre de Turquie, lorsque tous les efforts des armées russes venaient se briser contre une citadelle mal défendue ; si le concert des Osmanlis et des Polonais avait donné le signal de l'indépendance aux nombreuses tribus du Caucase, toujours révoltées, jamais soumises ; tandis que des intelligences, habilement ménagées, eussent facilement entraîné les Suédois et les Perses dans la ligue qui se préparait, alors il aurait fallu plus qu'un homme de guerre et plus qu'un homme d'État à la tête de l'empire russe pour le préserver d'une ruine totale. Mais ce n'est certes pas dans la personne du tzar Nicolas qu'on aurait espéré le trouver ; lui qui n'a jamais su prononcer une harangue un peu honnête, et qui n'a jamais parcouru un champ de bataille avant le surlendemain du combat. On sait depuis 1812 que la Russie, invulnérable dans son centre, peut être partout frappée à mort sur sa circonférence. On se serait contenté d'en détacher lambeau par lambeau tout ce qui, n'étant précisément pas moskovite, ne respire qu'indépendance et liberté, c'est-à-dire les deux tiers de son territoire. Ces mêmes circonstances, ne serait-il pas facile de les faire naître encore ?

La Porte a si bien pressenti cette fraternité de gloire et de malheurs, que, malgré les victoires de Zolkiewski et de son petit-fils Jean III Sobieski, malgré le désastre de

Vienne, en 1683, et la rancune qu'elle devait garder aux vainqueurs pour la perte de ses plus belles provinces, elle a toujours été la plus fidèle alliée de la Pologne. Lorsque les puissances de l'Europe sanctionnaient par leur silence ou leur adhésion criminelle le premier partage de la Pologne, la Turquie seule, au risque de compromettre sa propre indépendance, s'est engagée dans une guerre désespérée avec Catherine II.

Je suis loin d'accuser Sobieski d'avoir porté le coup décisif à l'esprit conquérant de la Turquie : c'était une mission sacrée dont il avait hérité de son aïeul, mort sur un champ de bataille. Les instances de la cour de Rome, dont le nonce, à genoux, l'appelait déjà le sauveur de la chrétienté, les habiles insinuations de sa femme, intrigante couronnée, mue par un sentiment haineux contre la France sa patrie, de cette Marie d'Aquien qu'il aimait de tout cœur, et qui a rempli ses dernières années de trouble et de désordres, tout portait ce prince-soldat à mettre son épée au service de l'empereur Léopold. On sait comment il en a été récompensé !

Mais si les victoires de Vienne et de Gran devaient précipiter la chute de l'Empire au profit d'une puissance ennemie, si la Turquie devait subir sous nos yeux le sort que la Pologne a dû subir avant elle, par le même abandon, par la même coupable indifférence de l'Europe, les Polonais renieraient l'héritage de Sobieski, et prête à marcher sous les drapeaux qu'il avait jadis combattus, l'émigration polonaise tout entière irait s'ensevelir sous les ruines de Constantinople !

Un autre voyageur distingué, qui vient tout récemment de parcourir la Krimée dans un but scientifique, et qui sait apporter dans ses observations ethnologiques l'esprit d'analyse et l'exactitude d'un naturaliste, rend compte en ces

termes de l'impression pénible que l'aspect de la population moskovite, et sa comparaison avec la population musulmane lui ont fait éprouver[1]. « Cette race d'hommes, « dit-il en parlant de la première, n'offre aucun rapport « avec la race slave dont elle se croit dérivée, ni avec la « race caucasienne qui jadis occupait tout le territoire de « la presqu'île. La population primitive qui jadis s'élevait « à près d'un million, population riche et commerçante, a « été depuis un siècle, grâce aux bienfaits de l'administration russe, réduite à environ deux cent mille âmes. « Les signes physiologiques des Moskovites habitant ces « contrées sont tout différents du type slave : ils sont petits et trapus, sales et désœuvrés; leurs yeux sont taillés « en amande, et leur regard offre un mélange de ruse et « de férocité. Ils ont les pommettes de joues saillantes, « les cheveux noirs et les mains très-longues. Leur caractère est en harmonie avec ces signes distinctifs de la race « russo-tartare; ils sont tellement enclins à l'ivrognerie « qu'on les voit, les jours de fête surtout, couchés par centaines sur les champs et les chemins publics; avec un « verre d'eau-de-vie, on fait d'un *Mougik* tout ce qu'on « veut. Leur instinct pour le vol est merveilleux, sans « pourtant friser le brigandage; jamais les voleurs des « boulevarts n'ont fait preuve de l'habileté, du sang-froid qu'ils déploient dans de semblables expéditions. « Une fois saisis, ils confessent hautement leur crime, et « se soumettent à la bastonnade avec une muette, je dirai « même héroïque résignation. Rien ne peut donner une « idée de leur ignorance et de leur penchant à l'idolâtrie, « dont une conversion simulée au christianisme dès le

[1] M. Huot, ancien bibliothécaire à Versailles, un des compagnons de voyage du comte A. Demidoff en Bessarabie et en Krimée.

« dixième siècle aurait dû cependant les garantir. Mais les « nombreuses invasions des Tartars-Mongols, leurs al- « liances avec les vainqueurs, et les efforts inutiles tentés « à plusieurs reprises pour secouer un joug odieux, n'ont « pas peu contribué à fausser leurs croyances et à dégrader « leur caractère : à rendre le schisme grec le plus fana- « tique, le plus impur et le plus barbare parmi toutes « les lithurgies chrétiennes. Saint Nicolas, le patron des « voleurs, le Mercure moderne, est dans leur idée un aussi « grand saint pour le moins que le Christ : on voit devant « ses images multipliées sur toutes les routes, devant les « portes des maisons, des bandes de paysans se proster- « ner, se frapper le front contre terre, faire le *meâ culpâ* « avec un pavé de six livres ; enfin se lacérer et se morti- « fier la chair de mille manières différentes, en criant à tue- « tête leur éternel : *Hospodi pomiluy* (Seigneur, ayez pitié « de nous), prière de sbires, de larrons et d'ivrognes. »

Aussi rien n'égale le mépris dont ils sont l'objet de la part des Musulmans dont la religion est le déisme pur, ou, si l'on veut, le panthéisme. Autant les autres sont pleins de mauvaises passions et de vices, autant ceux-ci sont laborieux, probes, généreux et hospitaliers ; leur culte prescrit la tempérance et la propreté du corps : un Turk se croirait indigne de ce nom, s'il ne pouvait lire lui-même les préceptes de sa foi dans le Koran. Sa maison est ouverte à tout venant ; et fût-ce même un ennemi mortel, eût-il assassiné le père ou déshonoré la sœur de l'hôte qui le reçoit, sa personne est sacrée dès qu'il a franchi le seuil de la maison ou touché les vêtements de l'offensé.

L'administration moskovite leur inspire tout autant de dégoût que les usages : il n'est point de cause telle inique, telle immonde qu'elle soit, qui ne puisse dans toute l'étendue de la Russie être gagnée à prix d'argent ; l'argent

seul donne un droit : il permet au client de dicter à ses juges l'arrêt qu'il lui plaît de faire rendre dans toutes les circonstances possibles. De quelque manière qu'ils appliquent la justice, les arbitres sont sûrs de trouver dans les 25 volumes in-folio, composant le code russe, de quoi légaliser leurs prévarications et faire taire les consciences les plus timorées. Ce beau recueil des oukazes et ordonnances promulgués par les souverains, depuis Yvan-à-la-Bourse, jusqu'à Nicolas, s'enrichit tous les jours de nouveaux suppléments, et menace de grossir à l'infini.

Souvent on voit paraître deux oukazes contradictoires le même jour, tous deux accompagnés de la formule sacramentelle : « *Byt po siemu,* » et tous deux revêtus de la signature du tzar. C'est en Russie également que nous voyons se réaliser la monstruosité d'un gouvernement sacerdotal et d'un pape avec l'épée au côté.

Un boyar exilé, qui se cache sous les initiales N. T., et qui fournit d'excellents articles au *Journal des Débats*, s'exprime en ces termes à ce sujet :

« L'institution du Saint-Synode date de 1721. Il avait « d'abord été établi à Moskou; mais Pierre-*le-Grand* ne « tarda pas à le transférer, comme tout le reste de son ad- « ministration, loin de cet ancien centre dans la nouvelle « capitale. Les affaires de la chancellerie ecclésiastique « sont dirigées par un procureur impérial ; et il arrive « souvent, ce qui vous paraîtra peut-être assez singulier, « Monsieur, que cette charge si intimement liée à l'église « est confiée par l'empereur à un officier militaire. C'est ce « qu'avait fait dès l'origine Pierre-*le-Grand*, et c'est ce qui « a lieu encore aujourd'hui, le procureur actuel près du « Saint-Synode étant le général comte Protassoff, aide-de- « camp de S. M. l'empereur. Je dirais volontiers, si vous « me permettiez cette plaisanterie, Monsieur, que c'est une

« manière de tenir en bride l'esprit clérical, toujours un « peu disposé à l'emportement quand il est abandonné à « lui-même. Du reste, aucun acte du Synode n'est valable « qu'après avoir reçu la sanction de l'empereur, etc. » Aussi, plusieurs fois le Saint-Synode a été congédié par l'aide-de-camp de l'empereur, à peu près comme les États-généraux ont été remerciés par Louis XIV. D'après un oukaze récent, les femmes des proscrits peuvent se remarier avec un sujet de l'empereur : les tristes fruits de cette bigamie politique sont élevés forcément dans la religion du tzar.

Voilà pourtant cette *civilisation* par laquelle on prétend remplacer tout ce qu'il y a de patriarcal, de généreux, de chevaleresque dans les anciennes coutumes des Orientaux : civilisation toute d'emprunt, arrivée d'un seul bond de la barbarie la plus profonde au luxe le plus effréné ; beau fruit de la mer Morte, couvert d'un vernis attrayant au dehors, mais qui n'est que cendre et corruption à l'intérieur ; civilisation toute de contrastes, réunissant l'extrême misère avec l'extrême opulence, l'ignorance la plus honteuse avec l'élégante dépravation des nations ultra-policées, résumant tous les vices de la société, sans offrir pour dédommagement une seule vertu ; civilisation odieuse, car elle n'est propre qu'à perpétuer à tout jamais le servage et l'oppression.

Et qu'on n'espère pas que jamais cet ordre de choses puisse être modifié par les rapports continuels de Constantinople avec l'Europe. On sait qu'il existe depuis 1834 un oukaze qui défend aux seigneurs russes d'envoyer sous aucun prétexte leurs enfants à l'étranger ; la confiscation punit les coupables, et les malades même n'obtiennent qu'à grand'peine un passeport pour aller aux eaux ou dans le Midi. Le français est mis à l'index dans toutes les écoles : il n'est

permis en Pologne de donner qu'une seule leçon de français par semaine. L'étiquette commence à le proscrire de la cour même de l'empereur, qui ne fait usage dans son intérieur que du russe ou de l'allemand : c'est à peine s'il a pu se réfugier dans les chancelleries. Les derniers oukazes sur la longueur et la grosseur des verges pour les enfants ont démontré de quelle manière Nicolas éntend l'instruction publique.

On a prétendu qu'en rétablissant l'empire d'Orient en faveur de la Russie, la France chrétienne ne fera que continuer la croisade de civilisation qu'elle a commencée il y a dix ans; que les Arabes d'Abd-el-Kader sont de même religion que les Spahis de Mahmoud; que de Constantine à Constantinople il n'y a que la distance d'une victoire. D'accord, si les Russes usaient des mêmes moyens de civilisation que ceux dont vous vous servez dans vos possessions d'Afrique; si leurs colonies devenaient des fermes-modèles pour les colonies turques leurs rivales; si les indigènes venaient s'asseoir à proximité pour contrefaire leurs procédés, leurs habitudes, leur industrie, comme à Clauzelbourg ou dans la plaine de la Métidjah. Mais du jour où l'aigle à deux têtes aurait étendu ses ailes funèbres sur les cimes des Sept-Tours, arrière tout progrès, tout espoir d'amélioration ! La Russie s'accroupira sur l'empire Ottoman, avec toute la férocité de ses désirs longtemps inassouvis, avec la joie brutale d'un triomphe inespéré. Bientôt, elle lui donnera sa physionomie uniforme et glacée comme les steppes de la Sibérie ; la langue moskovite, dure et sifflante comme une flèche tartare, va remplacer la mélopée ottomane, si douce dans la bouche du peuple. Le catéchisme de Vilna, traduit en turk, sera le seul dépôt de toute science et de toute morale pour les enfants de Mahomet; une ceinture de fer étreindra les

limites de l'empire : ceinture de colonies et de camps retranchés, qu'il sera aussi difficile de franchir que de briser. La ville sera pendant trois jours et trois nuits livrée au pillage ; le sérail seul réservé aux plaisirs des lieutenants du tzar. Les trésors merveilleux de la Kesné, amassés depuis Bajazet, iront, chargés sur des fourgons de poste, s'engloutir dans les caves du Kremlin ou les coffres du Tzarskoë-Selo ; la Turquie deviendra le siége d'un gouverneur avide et farouche comme Paskéwitch : Constantinople enfin aura le sort de Varsovie. Oppression, esclavage, misère, ignorance, rien n'aura changé ; on aura l'écharpe d'Orloff au lieu du cordon des *muets*, la Sibérie au lieu du glaive, le knout au lieu de la ganche, voilà tout : esclavage pour esclavage, je préfère encore celui qui fait mourir.

Tout cela cependant n'est que trop vraisemblable : trois fois vingt-quatre heures suffiraient, on le sait, pour faire arriver les flottes de Sebastopol sous les murs du sérail ; et quand l'Europe s'éveillerait au bruit du canon des Dardanelles célébrant la victoire d'un amiral russe, la Turquie serait garrottée, et alors ni la providence de M. Guizot, ni la fatalité de M. de Lamartine ne pourraient la sauver.

Eh quoi ! le même fait qui a provoqué un cri d'indignation et d'horreur dans l'Europe entière, lorsqu'il s'agissait de la Pologne, pourrait-il trouver approbation et sympathie chez les hommes honnêtes de tous les pays, à l'égard de la Porte ottomane ? La différence du culte pourrait-elle seule absoudre cette différence de jugement à l'égard de deux nations voisines ? et n'y aurait-il d'autre excuse pour justifier un acte immoral en lui-même que parce que nous sommes chrétiens, et que les Turks sont musulmans ? Singulière manière d'entendre et d'appliquer le christia-

nisme ! Notre siècle commettrait une faute bien lourde s'il se lançait encore sur le sol brûlant des guerres de religion. Le principe mahométan retrouverait dans la lutte l'âpreté de son énergie primitive; le bouillant fanatisme de Sélim réveillerait partout des échos; d'ailleurs, la différence du schisme à la foi romaine est tout aussi grande, que de la foi romaine à l'Islamisme. Du temps de Godefroy de Bouillon, l'esprit de chevalerie et de piété poussait des bandes de fidèles vers la Terre-Sainte : ils allaient, disaient-ils, au secours de l'empire de Byzance, menacé par le glaive de Saladin; au secours du faible contre le fort, de la victime contre l'exterminateur. La victime avait bien à se plaindre quelquefois de ce secours inespéré, et donnait son protecteur à tous les diables; on égorgeait bien par-ci par-là quelques juifs et puis on brûlait quelques hérétiques, comme à Worms ou Cologne, pour le salut de leurs âmes : Omar lui-même n'aurait pas saccagé Constantinople avec moins de merci que n'ont fait les chevaliers de Baudouin; n'importe! il s'agissait de sauver la foi du Christ, succombant sous les efforts de l'Islamisme et sous les arguties des rhéteurs byzantins; le motif en lui-même était louable, criminel seulement dans son application. On voudrait aujourd'hui aller secourir l'oppresseur contre l'opprimé, remplacer les agas par les colonels, les muphtis par les popes, sous prétexte que Sainte-Sophie a été bâtie par Justinien et non par Mahomet. Ce serait le christianisme pris à contre-sens, la chevalerie à rebours, une croisade diplomatique en plein dix-neuvième siècle, au profit du Saint-Synode de Saint-Pétersbourg, et sous l'invocation de saint Nicolas, son patron.

Un seul État, je crois l'avoir suffisamment démontré, aurait à bénéficier au partage de la Turquie : lui seul

pourrait se faire la part du lion, tandis que les autres puissances s'en reviendraient l'oreille basse, honteuses d'avoir trempé dans un crime collectif dont elles n'auront recueilli d'autre fruit que le déshonneur. Mais, en admettant qu'elles auraient toutes une part égale à la curée, ce principe de morale que vous avez émis ne se trouverait-il pas scandaleusement outragé ? Un principe de droit des gens ne saurait être vrai et faux à cinquante ans d'intervalle. Le but secret de ceux qui voudraient ainsi éconduire le génie de la France est de l'entraîner à son insu et les yeux bandés dans les piéges de la Sainte-Alliance.

Je voudrais pouvoir communiquer à tous la conviction qui s'est emparée de vos auditeurs lors de la discussion des affaires d'Orient. Plus d'une fois encore, il faut le croire, la même question sera soumise aux délibérations de la Chambre ; et ce n'est que lorsque la parole ferme et digne que vous avez fait entendre sera confirmée par la voix de la nation entière, lorsque cette morale politique, que certains esprits osent encore taxer de sentimentalisme et de niaiserie, remplacera dans les rapports internationaux les honteuses intrigues de la diplomatie, que nous pourrons, pour un temps encore, nous réconcilier avec la dure nécessité de l'exil.

Paris, 7 août, 1839.

II

LETTRE A M. DORNÈS
rédacteur du *National*;

SUR LA DIÈTE POLONAISE A PARIS.

MONSIEUR,

Le général A. Ostrowski, mon père, sénateur palatin et dernier président *par interim* de la diète nationale en Pologne, vient de recevoir, de la part de ses collègues, la mission de convoquer immédiatement tous les membres de la diète polonaise qui se trouvent en mesure de répondre à son appel. Cette énergique décision, autorisée par la gravité des circonstances, vient d'être prise en exécution d'une loi des 19 et 26 février 1831, loi de sagesse et de prévoyance par laquelle les nonces polonais, pénétrés de la bonté de leur cause, mais déjà rebutés par l'indifférence absolue qu'elle rencontrait chez tous les alliés naturels de la Pologne, se donnaient rendez-vous dans des temps et sous des cieux éloignés. La diète polonaise, dans le cas où elle se rassemblerait à l'étranger, serait la représentation vivante de la Pologne ; elle agirait en son nom et en vertu d'un mandat qui lui a été légalement conféré avant même l'insurrection de 1830, dans les diétines ou comices électoraux ; elle aurait en outre le pouvoir discrétionnaire dont elle fut depuis revêtue par la nuit du 29 novembre, lorsque, émanée du peuple, elle retournait au peuple par l'adoption de son œuvre. Voici la teneur de cette loi du 26 février :

« Art. 4. Dans le cas possible de la réunion des « chambres à l'étranger, et même dans le cas où le com- « plet des représentants de la nation voulu par la loi ne « pourrait être réuni, les deux chambres siégeront et « délibéreront en assemblée et sous la direction d'un « *président de leur choix.* »

Le complet a été fixé à un minimum légal de trente-trois sénateurs, nonces ou députés; nombre qui pourrait être atteint et au-delà, puisque quarante-huit membres de la diète se trouvent dans l'émigration, tant en France que dans les autres pays.

L'émigration polonaise a cela de remarquable qu'elle embrasse et contient en abrégé tous les éléments de la vie nationale. Elle se distingue en cela de toutes les émigrations contemporaines, et l'on ne lui trouve dans le passé d'autre analogue que celle de l'empire d'Orient : elle est en même temps religieuse, militaire et civile.

Ainsi que les Grecs exilés de Byzance, les Polonais ont emporté avec eux croyance, langage et littérature; le culte de leurs foyers, l'âme sainte de leur patrie. Rien de ce qui avait quelque dignité morale, quelque haute fonction politique dans la période entière de 1806 à 1831, n'a signé le pacte honteux d'alliance avec le tzar : les talents les plus renommés, les noms les plus illustres, les plus brillantes comme les plus humbles existences, ont suivi cette grande pérégrination volontaire de tout un peuple. Il y a en elle des sénateurs et des soldats, des princes et des prolétaires, des artistes et des savants, de profonds penseurs et de simples manœuvres : Niemcewicz, l'homme du siècle qui fuit, et Lelewel, l'homme du siècle qui arrive ; Mickiewicz, le grand poète, et Dwernicki, le redoutable preneur de canons ; la société littéraire de Londres et la centralisation de Poitiers. Il y a des Fran-

çais qui ont adopté la Pologne, et des Polonais qui désirent adopter la France.

L'émigration, c'est la Pologne ; mais la Pologne dans ses anciennes limites, des rives de l'Oder aux sommets des Karpathes, des sources du Dnieper à ses anciens ports sur la mer Baltique, Dantzig et Riga ; et sur la mer Noire, Odessa et Kilia.

C'est tout le présent et tout le passé de la Pologne, avec son histoire de dix siècles et son reflet de vingt règnes glorieux, surgissant des tombeaux pour protester en masse contre la tyrannie et les infâmes conciliabules de 1815. Il n'est point une famille honorable en Pologne, noble ou roturière, qui n'ait son représentant sur la terre d'exil ; qui ne tienne par un anneau puissant à cette chaîne électrique dont les deux extrémités sont fixées aux entrailles de deux grands peuples. A ce compte, les légionnaires même de Kniaziewicz et de Dombrowski n'étaient que de simples volontaires ; soit qu'ils suivissent les drapeaux de la République ou les aigles voyageuses de l'Empire.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'une telle émigration se sente forte et pleine d'avenir ; qu'elle vienne, au nom de la nation qu'elle représente, renouveler avec la France son pacte d'éternelle amitié, et lui offrir non plus des légions improvisées à la hâte, mais une véritable armée polonaise prête à marcher contre l'ennemi commun.

Plaise à Dieu que la convocation de la diète nationale sur la terre d'exil ne soit pas entravée par les lâches intrigues de la coterie pseudo-polonaise, qui prend un nom impopulaire pour drapeau et une royauté chimérique pour mot de ralliement !

Paris ; novembre, 1839.

III

LETTRE A M. J. MICHELET

professeur d'histoire ;

SUR QUELQUES PRÉJUGÉS RELATIFS A LA POLOGNE.

MONSIEUR,

Dans le dénombrement que vous avez fait, un de ces jours, de l'auditoire *complexe* qui vient assister à vos leçons, vous avez, à dessein peut-être, négligé de faire mention des proscrits (et le nombre en est grand dans notre siècle), qui, toujours affamés d'étude et de savoir, se consolent de l'inertie et de l'infortune présentes, par la pieuse contemplation du passé. Les proscrits sont les plus assidus de vos élèves, et, j'ose le dire, ce ne sont pas les moins attentifs. Comment exprimer l'attente pleine d'angoisse qu'ils éprouvent, lorsque le nom oublié de leur patrie vient flotter un instant sur les lèvres inspirées du professeur ; quand sa parole prophétique, évoquant les générations couchées dans la poussière, les fait passer devant ses jeunes auditeurs pour leur décerner la part de gloire ou d'opprobre qu'elles ont méritée. Oh! ceux-là sentent bien toute la valeur de cette méthode admirable de la VIE dont vous vous êtes fait l'éloquent révélateur, qui, rejetés en dehors de la sphère où s'agitent les passions et les intérêts publics, en dehors de la famille, de ce cercle enchanté au-delà duquel ne se trouve ni bonheur, ni repos, ni considération même, n'ont plus de famille et de patrie

que dans le renom de leur pays agonisant, et dans le souvenir de ses grands hommes! Ils doivent chérir entre tous un livre qui leur apprend à chaque feuillet que, pour les nations comme pour les individus, les jours d'épreuve et de martyre ont précédé les jours de triomphe; qu'il n'est point d'histoire populaire, si glorieuse, si retentissante qu'elle soit, qui n'ait aussi sa page maculée de sang, son tableau déchiré par le glaive, sa ligne effacée par les larmes. Ils entendent dans leur sein, aussi distinctement que la voix de leur conscience, cette vérité qu'il n'y a pour l'âme humaine, de même que pour le monde matériel, qu'une seule impossibilité : celle du néant.

C'est donc au nom de ces générations méconnues, foulées aux pieds, courbées sous l'étrier des héros, vrais ou prétendus, et qui se sont assoupies en laissant à peine un peu de splendeur sur leurs cendres, que je viens vous demander une mention honorable pour l'influence morale et politique que la Pologne exerça durant les siècles écoulés. Serait-il possible qu'une nation dont la brillante carrière, fournie durant mille années d'existence, n'est pas entachée d'un seul attentat contre l'humanité, dont la civilisation prématurée et pareille à une aurore boréale, dès le dixième siècle s'était levée sur l'orient de l'Europe, serait-il possible que cette nation fût sitôt livrée à l'oubli? Malgré les fautes passées et les calamités présentes de ce grand peuple, plus grand dans sa chute même qu'il ne le fut aux jours de sa prospérité, malgré le soin que prennent ses bourreaux d'effacer jusqu'au moindre vestige de son passage sur la terre, n'est-ce pas à la Pologne que fut dévolue la haute mission de protéger les lumières renaissantes à l'Occident, contre les peuplades sans nombre et sans nom qui menaçaient à tout moment de les étouffer?

N'est-ce pas elle qui servit d'égide à ce mouvement d'élaboration intérieure et de palingénésie qui prépara les germes de toute grandeur et de toute liberté? 91 incursions de Tartares victorieusement repoussées, ou perdues sur nos sables comme les vagues de l'Océan, se dressent pour l'attester!

Aussi une telle nation devait-elle offrir l'image d'un camp, son chef devait être un soldat, son sceptre une lance; elle devait transporter jusque dans ses conseils l'apparence et les habitudes de la guerre. Ce fut presque constamment le plus brave, le plus habile qui était désigné par ces guerriers, habiles et braves eux-mêmes, pour porter le casque royal. Tandis que les nations voisines discutaient leurs intérêts, réglaient leurs impôts, marchandaient la part de souveraineté à donner au roi, au parlement, au clergé; dogmatisaient sur des symboles, des formules, et souvent se divisaient sur des couleurs ou des nœuds de rubans, le cavalier sarmate combattait seul avec son épée, avec sa parole, avec son exemple; il était guerrier, prêtre et poète en même temps, et faisait arme de tout. Étranger aux guerres féodales qui agitèrent tout le moyen-âge, isolé à l'extrémité de l'Europe et le front tourné vers l'Orient, comme la louve vigilante autour de l'antre de Romulus, il parcourait ses frontières de la mer Noire à la Baltique, attirant sur lui les orages qui allaient fondre sur d'autres contrées, comme il le fit en 1830, comme il le fit en 1793, comme il le fera toujours; portant ses secours à tous, lui qui n'implorait le secours de personne; veillant, luttant sans cesse contre des ennemis qui revenaient à toute heure, pareil à l'archange armé du glaive et préposé à la garde de l'humanité. Il eut aussi diverses chances de succès et de revers : écrasé dans les forêts de la Boukovine, désarmé à Varna, trois fois victorieux sous les murs de Moskou (Ol-

gierd et Zolkiewski), assiégé avec Jean-Kasimir dans Léopol (à peu près comme la France avec Charles VII); il sut toujours se relever de ses désastres, et eut encore en 1683 la force de changer les destinées du monde. Puis, quand le guerrier s'est senti défaillir, quand le fer ébréché de Boleslas s'est brisé à la poignée, que l'armure en pièces, le front ruisselant de sueur, le géant s'est senti frapper au cœur par ces mêmes Germains qu'il avait tant de fois sauvés, il s'est couché dans sa tombe de pierre au château de Cracovie, et comme Barberousse il attend pour se réveiller, — « que les trois corbeaux aient cessé de tournoyer sur sa tête. » — Mais il a creusé, en s'affaissant, un vide immense, une brèche ouverte pour les hordes asiatiques, et cette brèche, ce n'est pas l'Allemagne qui se chargera de la couvrir : l'Allemagne toute subjuguée avant de combattre, l'Allemagne continuant la Russie au sein de l'Europe, l'Allemagne déchue avec et même avant la Pologne. Puisse donc l'Europe aujourd'hui se défendre elle-même; à la grâce de Dieu !

Pour en revenir au seizième siècle qui fait l'objet de votre cours de cette année, cette période est admirablement choisie pour développer la thèse de cette mission protectrice de la Pologne : période importante à laquelle un système commence à présider aux relations internationales des États; une sympathie moins circonscrite, sinon une pensée commune, semble germer dans les masses; il se forme déjà des alliances, non plus accidentelles, mais basées sur des besoins réels, et l'histoire des peuples depuis les bords du Borysthène jusqu'aux colonnes d'Hercule est un tout où chaque chose se tient et s'enchaîne. Au seizième siècle, la Pologne marchait à la tête de la civilisation de l'Orient; ses frontières s'étendaient au loin, sa population était nombreuse, riche, commerçante; le pays jouissait

de la liberté civile et religieuse la plus étendue; la noblesse n'était pas devenue anarchique et n'avait pas encore asservi les paysans : la loi et le roi étaient également respectés. Admirablement bien située pour faire pencher la balance, soit en faveur du Saint-Empire, soit en faveur de la France, la Pologne intervenait dans les transactions les plus importantes; Charles-Quint demandait souvent des conseils au sage Sigismond; François I[er] lui portait une estime toute particulière, et les qualités éminentes de ces trois souverains ont fait dire à Paul Jove que, « S'ils n'eussent vécu ensemble, chacun des trois méritait de régner sur les États des deux autres. » Une littérature jeune, vigoureuse, qui débuta par des chefs-d'œuvre, vint ajouter aux splendeurs de l'époque : et dans toute cette pléiade d'orateurs, d'historiens, de philosophes, peut-on s'empêcher de citer les noms d'Erasme Vitellio, de Jean Dantiscus, de Clément Janiçki, poète latin couronné à Rome, au Capitole, à peu près comme le Tasse, et mourant peu de jours après; de Jean Tarnowski, guerrier et historien comme César ; des deux Laski, amis et disciples d'Erasmus; des trois Bielski, chroniqueurs; des quatre Kochanowski, poètes; de Kromer, le Tite-Live de la Pologne; de Gorniçki, son Montaigne.

Ce fut alors que le cardinal Stanislas Hosius allait présider le concile de Trente, que le grand Kopernik détruisait le système de l'illusion, et fondait sur des bases réelles toute la science moderne. De célèbres professeurs allaient propager leur savoir dans les universités de l'Italie, et le grand nombre d'ouvrages imprimés à cette époque en Allemagne ou dans les Pays-Bas témoigne de leur fécondité.

Voilà, Monsieur, quelques-uns des titres que possédait alors la Pologne, à la reconnaissance des peuples : et personne, mieux que vous ne peut les faire valoir, vous qui avez inscrit le mot sacré de JUSTICE au fronton du

monument que vous élevez sous nos yeux, pierre par pierre, avec les fragments des mondes ensevelis.

Si je ne craignais pas d'étendre outre mesure cette lettre déjà trop longue, je me permettrais de vous faire observer que ce caractère général de *mansuétude*, que vous attribuez à la race germanique, se trouve complétement en défaut dans ses relations avec la race slave : témoins Arnold et Helmoldus, et de nos jours, le savant Herder que l'on ne peut suspecter de partialité à notre égard. Le partage de la Pologne n'a été qu'une suite de ces envahissements qui datent de Henri-l'Oiseleur, ou plutôt encore de Charlemagne.

Parmi les qualités que possède au plus haut degré la race tudesque, se trouve l'amour excessif du bien d'autrui;—en voici quelques exemples : le roi lithuanien Mindagos, offusqué du zèle peu chrétien que les Teutons manifestaient pour ses trésors et ses femmes, retournait à ses idoles et préférait mourir payen que de se laisser convertir par des missionnaires allemands. Son petit-fils, Jaghellon, recevait des blanches mains d'une reine polonaise, de la blonde Edvige, le baptême et la couronne de Pologne.—Si vous visitez les tombeaux des empereurs qui reposent dans les caveaux de Saint-Étienne, le *cicerone* barbu ne manquera pas de vous dire d'un air suffisant, en vous montrant la statue couchée de Léopold Ier : « Ci gît le vainqueur des Turks et le sauveur de la chrétienté. » Et cependant « rien ne manquait à la victoire de l'empire, que l'empereur, » disait méchamment Voltaire : l'empereur, qui trois jours après est venu recueillir le butin, sans même payer son bienfaiteur, Jean Sobieski, d'un « je vous remercie! »—Ce trait est tout-à-fait autrichien. Ils se sont approprié sans façon nos gloires comme nos provinces : Kopernik, au dire de M. le baron de Zach, était un

astronome prussien, et l'Europe y croirait encore, si, en 1829, l'illustre Humboldt n'avait pas renoncé, au nom de tous les Allemands, à l'honneur d'être son compatriote. Les magnifiques diamants, arrachés de la châsse de la Sainte-Vierge à Czenstochova, sont venus, en 1809, se poser sur le front de la jeune reine de Prusse, au moment où elle déployait toutes ses séductions de reine et de femme, pour changer en Capoue la bourgade de Tilsitt, et y faire échouer le char du moderne Annibal. Ces honnêtes Germains ont merveilleusement travesti les noms de toutes les villes et provinces subjuguées, après y avoir aboli le Code de Napoléon et la Constitution de 1791. Ils auraient transporté chez eux nos forêts et nos fleuves, s'ils avaient pu.

Permettez-moi, Monsieur, en terminant, de vous faire observer que ce n'est pas une préoccupation politique qui me fait élever la voix en faveur d'une nation si peu connue; la science n'a que faire de ces petites passions d'un jour qui se meuvent dans les bas-fonds de l'humanité, et je n'ai pas prétendu les servir. Elle plane bien au-dessus de ces petites querelles allemandes, de ces chicanes de bout-de-champ, qui retardent le jour tant désiré de la réconciliation générale; j'ai seulement voulu attirer votre attention sur un peuple fraternel, méconnu de tous, et dont l'histoire fut trop agitée pour qu'il ait eu lui-même le temps de l'écrire.

Paris; 1er avril, 1840.

IV

LETTRE A M. F. ARAGO

directeur de l'Observatoire ;

SUR N. KOPERNIK, ASTRONOME POLONAIS.

MONSIEUR,

Fidèle à ma mission de redresseur, non des torts, mais des erreurs qui se commettent à l'égard de la Pologne, je vous dois ces quelques mots concernant une de ses plus réelles illustrations. — Dans tous les ouvrages d'astronomie publiés en France, depuis Lalande et Montucla jusqu'au double Liégeois pour l'année bissextile 1840, on trouve le nom de Kopernik, accompagné de la désignation de chanoine *prussien* ou de chanoine *teuton;* nous allons voir jusqu'à quel point cette épithète est fondée sur la vérité. Plusieurs écrivains allemands, à la tête desquels il faut citer le célèbre baron de Zach, ont voulu forcer les notions les plus positives de la géographie politique pour s'approprier le nom et la gloire de Kopernik ; cette spoliation d'un nouveau genre paraît d'autant moins admissible, qu'à l'époque dont nous parlons, la Prusse, considérée comme État indépendant, n'existait pas encore ; que Thorn, ville natale de Kopernik, n'avait jamais cessé d'appartenir au palatinat de Culm, en Pologne ; que la ville de Cracovie, où Kopernik fit ses études, fut la capitale de ce pays, et, dans le siècle des grands hommes, la résidence de ses rois ; que la Varmie enfin, le champ de

ses observations, et qui vit éclore la plupart de ses écrits, fut toujours une province polonaise. Qu'il me soit permis d'ajouter à ces données quelques détails sur la vie de Kopernik, recueillis sur les lieux mêmes, et que je livre comme matériaux à ceux qui voudraient approfondir un sujet si digne à tous égards de fixer l'attention des savants.

Nicolas Kopernik, fils d'un citoyen de Cracovie et de Barbe Vatzelrod, sœur de l'évêque de Varmie, naquit dans la vingt-septième année du règne de Kasimir-Jaghellon, en 1473. A l'âge de dix-neuf ans il fut admis au nombre des étudiants à l'Université de Cracovie, déjà florissante à cette époque, surtout pour l'enseignement des littératures grecque et latine, et des sciences exactes. La chaire de mathématiques était remplie avec distinction par le savant Brudzewski, dont la plus grande gloire fut celle d'avoir compté Kopernik parmi ses élèves. Il était réservé à ce dernier de revêtir l'Académie de Cracovie de tout l'éclat dont elle jouit pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'avénement des Saxons, époque de la décadence des lettres, que sa mémoire a servi à retarder autant que possible. Après le départ de Brudzewski appelé à de hautes fonctions politiques, Kopernik se rendit à Bologne, et ses vastes connaissances le firent agréger à la chaire de cosmographie, occupée alors par Dominique Maria de Ferrare, dont il fut, d'après le témoignage de Reticus, plutôt le suppléant que l'élève. Dans la vingt-septième année de sa vie, il fut appelé à Rome pour y professer publiquement l'astronomie, et c'est là que nous voyons pour la première fois germer des idées qui devaient un jour changer les notions admises sur le système du monde, mais qui ne reçurent leur entier développement que depuis le séjour de Kopernik à Frauenbourg, sur la côte polonaise de la Baltique. Durant ce professorat, il étudia l'éclipse lunaire en 1500;

mais l'affluence prodigieuse des élèves qui accouraient à ses leçons, les idées nouvelles qu'il fit entrer dans le domaine inculte de la science, portèrent ombrage au Saint-Office : on l'accusa de publier des doctrines subversives et contraires aux textes de l'Écriture-Sainte, surtout au fameux passage du livre de Josué : « *Sta, sol!* » Kopernik se retira sagement à Padoue. C'est là qu'il déploya d'une manière brillante ses connaissances en anatomie, qui le firent surnommer par Tideman Gizeus l'Esculape polonais. Nous voyons souvent aussi le titre de *medicus* associé à son nom, dans les actes officiels du chapitre de Frauenbourg, de même que dans ses écrits. En effet, il était rare qu'un astronome ne fût pas en même temps médecin, depuis que les Arabes avaient introduit le principe de la fatalité dans l'art de guérir : à cette époque où la science d'Hipparque et celle d'Hermès, intimement liées, se prêtaient mutuellement leurs ténèbres. La sanction du temps et la protection des princes qui gouvernaient leurs États d'après les conjonctions favorables ou malfaisantes des orbes célestes, avaient donné à ces préjugés tant de force et d'autorité que les plus beaux génies même, de beaucoup plus récents que notre astronome, ne purent totalement s'en affranchir ; et nous trouvons encore dans les ouvrages de Kepler et de Tycho-Brahé tels passages suspects que nous voudrions voir élagués pour la gloire de leurs auteurs. Kopernik devait le premier délivrer l'astronomie de toutes les savantes turpitudes qui en entravaient les progrès ; lui le premier jeta dans cette science une masse de lumière qui resplendit plus pure encore après les siècles, et qui doit revêtir son nom et celui de sa patrie d'une auréole d'immortalité.

A son retour en Pologne, il fut admis en 1501 au nombre des académiciens de Cracovie, et sans doute il eût adopté

cette résidence si l'évêque de Varmie, son oncle, ne l'eût appelé près de lui afin de lui conférer le canonicat de Frauenbourg. Ce fut la dernière période de sa vie; c'est depuis lors qu'il parcourut cette laborieuse carrière qui ne s'arrêta que sur le bord de la tombe; qu'il entreprit ce voyage sublime à travers les mondes où je me garderai bien de le suivre, quoique Polonais.

La Pologne lui doit aussi, de même que l'Angleterre à Newton, un système monétaire présenté à la diète de Posen en 1526. Son portrait, peint par lui-même, et se trouvant encore à l'Université de Cracovie, ainsi que son poème intitulé *Septem Sidera*, prouvent que rien n'était étranger à ce génie embrassant l'immensité. C'est à Jean Sniadeçki que nous devons la meilleure biographie de Kopernik, traduite en français par Tengoborski, et publiée à Paris par Karczewski en 1822, sous le titre de *Discours sur Kopernik*. Tous les écrivains qui se sont occupés de ce grand homme, depuis Delambre, dans son *Histoire de l'Astronomie moderne*, jusqu'au professeur Ideler, dans un écrit adressé à la Société Philomathique de Berlin, n'ont fait que glaner sur les traces de Sniadeçki, en altérant plus ou moins le texte primitif de sa biographie. Mais le docteur Henri Westphal, dans son traité sur Kopernik, publié à Constance, a trouvé plus commode de reproduire en Allemand et de donner comme sien le discours entier de Sniadeçki. Est-il étonnant après cela qu'on fasse de Kopernik lui-même un Allemand? Sniadeçki a rectifié quelques fausses interprétations données par Bailly, son devancier, qui attribue à Kopernik des assertions erronées auxquelles celui-ci n'a jamais songé, et qui n'appartiennent qu'à ses nombreux commentateurs.

Mais ne devons-nous pas nous incliner d'admiration devant un génie qui comprit le premier la pensée de l'ar-

tiste des mondes, qui d'un seul jet fit sortir de sa tête puissante la science entière de l'astronomie avec tous ses développements les plus éloignés, avec une précision de chiffres qui nous saisit d'étonnement, surtout pour une époque où les ressources artificielles, inventées un siècle plus tard et perfectionnées par Tycho, Galilée et Kepler, n'existaient pas encore, et pour des résultats dont les découvertes les plus récentes n'ont fait que constater la prodigieuse exactitude. En effet, ses données sur la nutation de l'axe terrestre, sur la précession des équinoxes, ont à peine été modifiées depuis par Euler et Laplace, abstraction faite cependant de la réfraction astronomique observée d'abord par Vitellio de Cracovie, célèbre opticien du *treizième* siècle, calculée par Rœmer le Danois, et qui depuis entra comme élément indispensable dans toutes les évaluations astronomiques. Son exposé du mouvement annuel de la terre est pourtant le plus beau monument qu'il nous ait laissé, et semble écrit sous une inspiration divine. C'est là que Kopernik a déposé la première intuition de la pensée créatrice, qu'il la décrit avec tout l'enthousiasme d'une conception grande et soudaine ; c'est là, qu'en parlant de l'ordre admirable des saisons, il semble pénétrer les arcanes mêmes de la nature, et s'élever par la contemplation jusqu'à son divin ordonnateur ; c'est là qu'il faut chercher son âme tout entière. Cependant le grand homme eut aussi des moments d'inquiétude et de doute ; dans une lettre adressée à Paul III, peu d'années avant sa mort, en faisant une confession générale, il semble implorer sa grâce pour avoir initié l'homme aux secrets des cieux, et pour avoir renversé tout l'édifice de la science antique.

Le champ de ses découvertes fut, comme nous l'avons dit, la petite ville de Frauenbourg ; la tour qui lui servait

d'observatoire fut changée par le gouvernement prussien en prison d'État, et le bruit des chaînes a remplacé les silencieuses méditations de l'astronome. Sa maison était située à quelque distance ; il n'y a pas bien longtemps, on montrait encore au-dessus de la porte une petite ouverture circulaire pratiquée dans le mur, et laissant tomber les rayons solaires sur un immense gnomon tracé sur la muraille opposée. Le ministre protestant qui demeure dans cette maison, a fait effacer le gnomon et boucher l'ouverture circulaire ;—du peu de soin que le gouvernement prussien met à conserver de pareils souvenirs, il nous semble aisé de conclure qu'il ne se croit pas autorisé à considérer la gloire de Kopernik comme une gloire individuelle.

Sa destinée, de même que celle d'Homère, fut de voir plusieurs nations se disputer l'honneur de sa naissance : tous les deux, également grands, illustrèrent leur patrie et leur époque, l'un en expliquant le poème des Cieux, l'autre en racontant celui de la Terre. Mais fort heureusement l'invention de Guttemberg, presque contemporain de Kopernik, n'a pas permis que la biographie de celui-ci se couvrît de nuages, et la Pologne peut à juste titre revendiquer son héritage de famille, dont les écrivains de Frédéric II et de Guillaume III avaient tenté de la déposséder. Quant à nous, pour qui les souvenirs ont remplacé une grande partie des agitations ordinaires de la vie, il nous importe avant tout de conserver sa couronne intacte, et de ne pas souffrir que des mains étrangères viennent en détacher les plus beaux fleurons.

Kopernik n'était pas moins habile dans les choses usuelles et pratiques de la vie ; il a voulu laisser aux habitants de Frauenbourg un monument durable de ses connaissances positives. Cette ville, située sur une hauteur considérable, n'avait que très-peu d'eau, ou bien quelque-

fois n'en avait pas du tout. Quant aux moulins à farine, il n'y avait même pas à y songer. Que fait Kopernik pour approvisionner la ville de farine et d'eau, ces deux articles indispensables pour l'existence d'une ville? Il saisit la petite rivière de Baude à une bonne lieue de distance, l'emprisonne par une digue de trente pieds de hauteur, la force de faire mouvoir un moulin; de là, au moyen d'une roue colossale, la porte au sommet d'une tour, et puis, par des conduits en fonte, en lui faisant suivre une pente longue et tortueuse, la distribue abondamment dans les nombreux réservoirs de Frauenbourg, et la fait rejaillir en jets-d'eau continus dans les jardins particuliers des chanoines. Cet appareil sert encore aujourd'hui pour alimenter Frauenbourg, après quelques légères réparations qu'on lui a fait subir en 1801, et malgré les immenses progrès que la science hydraulique a faits de nos jours. Colbert fit demander aux habitants de cette petite ville le dessin de leur machine, et celle de Marly fut établie d'après le même modèle : c'est donc à l'idée de Kopernik que nous devons le développement que la ville de Versailles a pris sous le règne de Louis XIV et sous les règnes suivants, avec ses divers établissements et ses édifices, qui font l'étonnement des étrangers et la fortune des artistes chargés de les embellir.

Voici l'inscription que les chanoines de Varmie ont fait tracer sur la machine de Frauenbourg, en l'honneur de leur collègue décédé :

Hic patiuntur aquæ, sursùm properare coactæ,
Ne careat sitiens incola montis ope ;
Quod natura negat, tribuit Copernicus arte,
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

Versailles; 30 septembre, 1840.

V

LETTRE A M. SAINT-MARC GIRARDIN

SUR JEAN KOCHANOWSKI,

LE PRINCE DES POÈTES POLONAIS.

Monsieur,

Voici quelques détails sur un nom illustre parmi tous les grands noms que vous avez cités hier dans votre cours de littérature et qui, dès le seizième siècle, ont répandu le plus vif éclat sur les fastes littéraires de l'ancienne Pologne. Dans l'église de Zvolen, à quelques lieues de Radom, nous lisons sur une table en marbre noir l'inscription suivante :

Johannes Kochanowski. Tribunus. Sandomir.
Hic. quiescit.
Ne insalutata. præteriret. hospes. eruditus.
Ossa. tanti. viri.
Hoc. marmor. indicio. esto.
Obiit. anno. sal. 1584. die. 22. aug. ætatis. LIV.

Jean Kochanowski fut le premier poète national qui éleva l'idiome polonais, parlé par vingt millions d'individus, à la dignité de langue littéraire. L'histoire de l'esprit humain peut en Pologne, de même que chez la plupart des nations modernes, se partager en trois grandes époques, savoir celle des Moines, embrassant une période de plus de quatre siècles, depuis Martin Gallus, premier chroniqueur latin (1110), jusqu'à Stanislas Orzechowski (1543), historien et publiciste ;—celle des Chevaliers, commençant à Jean Kochanowski (1550), et finissant à Julien Niemcewicz (1800) ;—et celle du Peuple préparée

par Woronicz et Brodzinski (1800-1820), glorieusement continuée par Adam Mickiewicz et Bohdan Zaleski (1825-1830), et qui, soit dans l'émigration, soit dans le pays, ne cesse de fournir des chefs-d'œuvre incomparables. Kochanowski appartient donc à la seconde de ces époques, dont il est l'expression fidèle et qu'il remplit tout entière de son nom et de ses écrits.

Né dans le village de Siczyn, il passe sa jeunesse dans les voyages; il va visiter Rome et Padoue avec ses compatriotes Jean Zamoyski, Patrice Nidecki et Luc Gornicki; puis il fait un séjour de sept ans à Paris, et se lie d'amitié avec Ronsard, le compagnon et l'émule poétique de Charles IX. Revenu en Pologne, il devient secrétaire du roi Sigismond-Auguste, et bientôt se dérobant aux ovations et aux plaisirs de la cour, il va passer le reste de sa vie dans le village de Czarnolas, entre le culte des muses et les douces joies de la famille.

Sa biographie détaillée se trouve dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, par A. Denis (1823), en tête du premier drame polonais traduit par Brykczynski, le *Congé des ambassadeurs grecs*. Ce drame, dont le sujet est emprunté à l'Iliade, et qui atteste dans son auteur de fortes études sur l'antiquité, a été composé un demi-siècle avant le *Cid* de P. Corneille (1637), et dix ans avant la trilogie de W. Shakespeare, *Henri VI*, représentée entre 1589 et 1591. A cette époque, les mystères et les sotties, annoncés à son de trompe et joués sur les places publiques, faisaient encore les délices du peuple de Paris et de la cour galante de François Ier.

Les nombreux écrits de Kochanowski offrent une immense variété : épopée, tragédie, ode, satire, épigramme, il s'est essayé dans tous les genres, et dans tous il approche de la perfection. Les littératures chrétiennes ont

généralement commencé par la traduction des livres saints ; le psautier de Kochanowski fut aussi le point de départ de la nôtre. Mais le plus beau diamant de sa couronne poétique, ce sont les élégies inspirées par la mort de sa fille, de cette jeune Ursule, qui, en s'envolant aux cieux, avait emporté la meilleure moitié de son âme :

Ursule, chère enfant, combien après ta perte
La maison paternelle est muette et déserte!
Toi seule remplissais tous les cœurs à la fois,
Et du bruit de tes pas et du chant de ta voix:
Aujourd'hui tout se tait....

Jamais douleur paternelle ne fut plus profonde, plus sincèrement exprimée. C'est ainsi que la poésie polonaise est née sur le tombeau d'une jeune fille.

Kochanowski expirait en 1584, tout un siècle avant le grand Corneille, en plaidant au tribunal de Lublin la cause de son beau-frère Podlodowski, assassiné contre toutes les lois de la guerre par les Moskovites. Son nom, qui dérivait du verbe polonais AIMER *(Kocham)*, fut glorieusement porté par ses frères, tous guerriers et poètes comme lui : son frère André traduisait l'*Énéide* et prononçait d'excellents discours aux assemblées quelquefois orageuses de son pays ; son frère Nicolas dictait à ses enfants les *Rotules* ou conseils en vers sur les devoirs du citoyen, et battait les Turks avec l'avant-garde de Ladislas-Vasa à la bataille de Chocim ; son frère Pierre donnait une excellente traduction polonaise de la *Jérusalem délivrée* et de *Roland furieux*, et prenait part, comme chevalier de Malte, à toutes les expéditions maritimes de sa République. L'histoire lui donne encore deux frères, moins connus, il est vrai, que les premiers : François Kochanowski, dont il nous reste un poème latin intitulé : *Decades duæ, de immaculata conceptione B. Mariæ Virg.* ; et Troïan, qui

commandait l'infanterie à la bataille de Chocim et la forteresse de Kozielsk dans l'expédition contre le tzar Yvan de Moskou. Voilà tous les titres de la race des Kochanowski à la reconnaissance de la postérité, voilà tous les rayons de cette lumineuse auréole qui environne jusqu'aujourd'hui leurs tombeaux : toute la vieille Pologne est là. Le chant semblait être le langage naturel dans cette famille, nichée de rossignols dont chaque rejeton était passé maître dans l'art de la parole cadencée.

A deux lieues de Zvolen se trouve le village de Czarnolas, patrimoine de notre poète, et qui vit éclore la plupart de ses ouvrages. Quand je visitai ce lieu trois fois saint à tout Polonais, la maison de Kochanowski avait subi le sort de presque tous nos souvenirs nationaux : quelques ruines dans un jardin désert, deux salles voûtées et une alcôve dont la fenêtre grillée donnait sur le canal et la prairie, voilà tout ce qui restait de la demeure du grand homme ! Aucune pierre, aucune inscription n'attestait que Kochanowski avait caché dans cette retraite son génie et sa lyre d'or pendant les dernières années de sa vie ! Le tilleul célèbre qui l'abritait durant la chaleur du jour, la fontaine jaillissante qui lui parlait de sa fille bien-aimée jusque dans ses rêves, le bosquet du jardin tout peuplé de voix invisibles et tout parfumé de la senteur des roses, rien n'avait survécu ! Trois peupliers seulement à la taille élancée marquaient la place où le cygne de Czarnolas avait jeté son hymne de douleur et d'adieu ! Son crâne fécond, ce soleil éteint aujourd'hui, qui avait fait jaillir des flots de lumière sur la patrie d'Edvige et de Barbe Radzivill, a été recueilli dans une urne précieuse et déposé dans le musée national de Pulawy avec l'inscription que voici : « Ne permets pas, ô fils de Latone, que la postérité puisse outrager ma cendre ! » La fureur des bar-

bares ne s'est pourtant pas arrêtée en 1831 devant cette sainte relique et cette pieuse invocation. Mais son véritable monument, celui que ni le temps ni les hommes ne sauront anéantir, c'est la langue polonaise dont il fut à la fois le poète et le législateur. Avant Kochanowski, nous ne trouvons que des fragments obscurs, quelques débris épargnés par le temps et qui témoignent de son antiquité : un hymne à la Vierge, un chant de bienvenue à Kasimir-le-Moine, une complainte sur l'infortuné Ludgarda, voilà tous les documents de son existence primitive. Elle présente cependant un phénomène qui ne se retrouve dans aucun autre dialecte de l'Europe moderne, si ce n'est dans l'italien. De même que les mélopées d'Homère et de Dante, elle apparaît, dès son origine, dans toute sa force et sa virilité, et ne semble avoir subi à travers les âges que d'inappréciables modifications ; témoin l'hymne à la Vierge composé depuis plus de huit siècles, et que saint Adalbert transmit par testament au premier de nos rois chrétiens, Boleslas-le-Grand. Ce caractère de persistance et de ténacité, qui est celui de la race polonaise, ne pliera pas, nous pouvons l'affirmer, sous l'effort des barbares étrangers ou indigènes qui, sous le prétexte du *slavisme*, chercheraient à la décomposer sinon à la détruire ; exilée des archives et des bibliothèques, elle s'est réfugiée dans les cabanes et les steppes ; ici même, en France, elle se transmet par la voix des proscrits à la nouvelle génération. Car le langage c'est l'âme d'un peuple comme l'histoire en est le corps ; c'est en lui et non pas ailleurs qu'il faut chercher son principe vital ; c'est vers sa conservation qu'il nous faut porter désormais tous nos soins et notre sollicitude. La langue, c'est la nation elle-même ; et quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais brûler tous les livres ni déporter tout un peuple.

Paris, 29 novembre 1849.

VI

LETTRE A M. DE SORGO

ancien ministre de la république de Raguse;

SUR ADAM MIÇKIEWICZ; SES ŒUVRES, SON COURS DE LITTÉRATURE SLAVE AU COLLÉGE DE FRANCE.

MONSIEUR,

Lorsque l'auteur du livre à jamais célèbre *In calumniatorem Platonis*, le cardinal Bessarion, commentait devant l'Italie suspendue à ses lèvres les discours de Démosthène, il se passa un phénomène mémorable. Le peuple toscan, accouru pour l'entendre, fut comme frappé d'une révélation soudaine : on oublia tout-à-coup le portique athénien, et l'Eubée, et Philippe de Macédoine ; cette voix éloquente qui retentissait à travers les âges, c'était Démosthène lui-même, se dressant du tombeau, pour protester contre la félonie et la trahison de l'Europe envers la reine déchue de l'Orient ; la Grèce est toujours la Grèce ; le peuple d'Athènes, c'est l'Italie, qui allait devenir une autre Athènes sous le règne savant et poli des Médicis. — Les discours des deux orateurs furent également sans résultat. L'Islamisme s'avançait ; Venise s'était brisée en le combattant ; les empereurs ne lui opposaient plus qu'une lâche et molle résistance ; il aurait infailliblement envahi l'Europe, qui semblait tout entière décliner et mourir avec le siècle de Louis XIV, lorsqu'un peuple éminemment chrétien, obéissant à sa mission de sacrifice et de martyre, se posa comme une digue formidable entre elle et les rois de l'Asie, les arrêta ; mais en recevant tous

les coups destinés à ses frères, s'immola lui-même au salut de la croix et de la liberté.

Quoi qu'il en soit, le flambeau des arts, éclipsé à l'Orient, fut une seconde fois transmis à l'Italie par ces généreux exilés qui avaient emporté du vaste embrasement de la patrie ce qu'elle avait de plus précieux, l'inspiration divine et le culte de l'antiquité. C'est alors seulement que l'on comprit dans l'Europe moderne la grandeur des écrivains de la Grèce ancienne, depuis qu'ils avaient Lascaris, Bessarion ou Gémisthes pour interprètes, Marullus et Politien pour émules, et l'Italie entière pour auditoire.

Cette émotion qui s'emparait du peuple toscan, peuple éminemment civilisable et façonné pour le culte des arts, lorsqu'on lui révélait des beautés que Dante et Pétrarque n'avaient fait qu'entrevoir, l'intérêt qui s'attachait à ces illustres débris d'une nation qui laissait avant de s'éteindre de si larges effusions de lumière, tout cela nous revenait irrésistiblement à la pensée, toutes les fois que nous avons assisté au cours de littérature slave au Collége de France. Nous ne pouvions nous défendre des solennelles et frappantes analogies qui existent entre les deux émigrations de Byzance et de Varsovie. Toutes deux ont quitté leur patrie en proie au schisme qui relevait la tête, et qui, tour à tour orgueilleux et rampant, se prêtait avec complaisance aux vues ambitieuses des envahisseurs ; toutes deux furent des abrégés du pays qu'elles avaient abandonné, et résumaient en elles tous les éléments de la vie sociale : un exil commun avait enveloppé des prêtres et des guerriers, des artistes et des savants, des princes et des prolétaires ; la Pologne, comme Byzance, eut des Gennadius et des Amiruzès ; mais elle eut aussi des Constantin Paléologue, des Bessarion et des Lascaris.

Disons-le tout d'abord, cette chaire slave n'est pas ce qu'on s'est efforcé de la représenter dans quelques organes de l'étranger, l'enseignement obscur d'une langue illettrée, à peine connue dans une partie de l'Orient, et méritant tout au plus le nom de *dialecte*. L'établissement de ce cours était non-seulement le vœu unanime des admirateurs zélés de M. Mickiewicz, l'auteur des *Ayeux* et de *Konrad-Wallenrod;* mais il répondait à un besoin réel et pressant de l'instruction publique. Il semblait étrange, en effet, que, dans un collége destiné à l'essai des enseignements nouveaux qui avaient pris assez de développement pour s'élever à la dignité de sciences, la langue slave fût seule oubliée parmi toutes les langues vivantes qui font partie des études universitaires, comme le *copte*, le *malais*, l'*arménien*, le *tartare-mantchou*, etc. Dès le quinzième siècle, le *slave* méritait déjà de fixer l'attention des savants, puisque Laurent-le-Magnifique, le même qui accueillit avec tant de faste et de grandeur les lettres exilées de Constantinople, ne dédaigna pas de faire enseigner publiquement l'*illyrien* à Florence, concurremment avec le *grec* et le *latin*, en témoignant ainsi de son admiration pour le dialecte de Raguse, l'Athènes slavonne.

Au moment où nos rapports avec l'Orient deviennent de jour en jour plus intimes et plus fréquents, lorsque nous assistons à ce réveil spontané des peuples slaves, à ce vaste mouvement unitaire retardé par la funeste issue de l'insurrection de Pologne, mais qui semble devoir s'accomplir sous les yeux de la génération actuelle, il était urgent de ne pas rester étrangers au grand débat qui agite le vieux monde jusque dans ses fondements; de s'associer au travail intérieur de ces peuples qui ont servi de tout temps de boulevart à l'Europe civilisée. Une

langue parlée par 70,000,000 d'individus, et par des races qui, seules entre toutes, élèvent aujourd'hui des prétentions de conquêtes, vaut bien la peine qu'on en fasse une étude sérieuse. Considérée à cette hauteur, l'érection d'une chaire slave au collége de France n'est pas simplement une conquête scientifique, c'est un fait politique d'une haute portée, un fait dont la date coïncide merveilleusement avec les causes qui naguère ont failli susciter une lutte universelle : l'avénement des nationalités au XIXe siècle.

Le collége de France n'a donc fait que répondre au but primitif de son institution, en complétant ainsi l'enseignement des langues orientales; et la littérature slave, grâce aux leçons de M. Miękiewicz, va prendre rang désormais parmi les littératures les plus riches et les plus variées de l'Europe. La France, cet abrégé du monde, centre de toutes les communications artistiques et littéraires, qui réalise dans son sein, comme l'a dit M. Miękiewicz, l'idée d'une communauté chrétienne de peuples, devait donner asile à cette science du *slavisme*, aussi positive qu'un calcul, aussi poétique que la Bible. » Il eût été indigne d'une nation comme elle de repousser un enseignement dont les tribunes sont ouvertes dans toutes les grandes villes de l'Allemagne, sous les gouvernements mêmes qui auraient le plus grand intérêt à le supprimer ; lorsque des chaires de polonais sont établies en Saxe, concurremment avec les chaires des langues modernes ; à Erlangen, en Bavière ; lorsque le roi de Prusse vient de promettre solennellement à la députation de Posen l'érection d'une chaire slave à l'Université de Berlin et dans toutes les écoles supérieures de son royaume, etc., etc. Donner aux réfugiés polonais en France une chaire de littérature, c'était leur faire aimer la terre d'exil de tout l'amour qu'ils portent à l'idiome natal, c'était

les rendre à cette vie intellectuelle dont ils ont été dépossédés par la plus horrible catastrophe. La langue, seul trésor qu'ils aient sauvé des ruines fumantes de leur nationalité, c'est l'arche sainte emportée au fond du désert, sur laquelle ils ont réuni tout ce qu'ils avaient dans le cœur d'amour et d'espérance, c'est le seul lien qui les rattache encore à leur famille, à leurs ancêtres, et qui les fasse souvenir de leur glorieuse origine; c'est pour eux plus qu'un patrimoine, c'est presque une religion; c'est plus que le passé, c'est tout l'avenir.

Depuis la fin du dernier siècle, la nation slave a été l'objet des recherches les plus assidues de la part de la studieuse Allemagne, sa plus proche voisine; l'esprit d'investigation et d'analyse qui distingue les Germains a fouillé ce terrain vierge, et fait prendre en peu d'années un développement inouï à la science encore ignorée du *slavisme*. Les travaux des littérateurs bohêmes, illyriens et polonais ont fait briller aux yeux de leurs émules, toujours fidèles à leur caractère de mineurs, les richesses de cette crypte aurifère, les fruits d'or de ce jardin des Hespérides gardé par deux monstres intraitables, la difficulté de la langue et la dépréciation des choses d'autrui. — La Bohême a donné le jour à Dobrowski le grammairien, à qui l'on doit la reconstruction de l'ancien idiome sacré, le sanscrit des Slaves, dans ses *Institutiones linguæ slavicæ veteris*, code immortel qui sert de point de comparaison à tous les autres dialectes; à Hanka le bibliographe, illustré par de précieuses découvertes et notamment celle des *manuscrits de Koninghœfer* (1817), qui contiennent tout un cycle de poèmes héroïques des huitième et neuvième siècles, comme *Libussa*, *Zaboï et Slavoï*, *Cestimir et Vlaslav*, etc.

La Hongrie slavonne fut la patrie de Shaffarik, dont

les deux ouvrages, *Histoire de la langue et de la littérature slaves* et les *Antiquités slavonnes*, ont servi de source et de modèle à tous les traités publiés depuis sur ce sujet; —de Kollar, poète lyrique, auteur d'un livre sur la *réciprocité des Slaves (Vechselseitigkeit)*, qui contient des trésors de science et d'imagination. L'Illyrie possède une pléiade de poètes et de grammairiens, parmi lesquels Wuk Stéfanowicz, Gay, Katancziç, occupent le premier rang. La Pologne a Maciéiowski, qui résume à lui seul tous les travaux de ses prédécesseurs, véritable Leviathan de la littérature, un de ces hommes aux vastes étręintes comme Johnson ou Leibnitz, et dont le génie embrasse la Slavonie toute entière avec son histoire, sa légende et sa législation. La Pologne revendique aussi cet homme populaire qui, pendant quarante ans, a voyagé de cabane en cabane, s'asseyant à la table du pauvre, épiant sur la bouche du peuple la chanson prête à y éclore, payant lui-même son gîte et son écot par une chanson ou quelque secret d'économie domestique. C'est à la vie laborieuse de Chodakowski que l'on devra un jour le recueil le plus complet de poésies populaires qui ait jamais existé. Un autre Polonais, M. Danilowicz, a entrepris la tâche difficile de réunir et d'arranger en code systématique ce que les Russes appellent leur législation, et qui n'est qu'un fatras inextricable d'oukases et de règlements contradictoires, rendus depuis Yvan-à-la-bourse jusqu'à nos jours; ses travaux, comme nous l'affirme M. Miçkiewicz, pourront se comparer à ceux de Justinien et de ses conseillers, et nous le croyons sur parole.

L'Autriche, plus qu'à moitié slave, a particulièrement servi cette élaboration intérieure : des chaires ont été établies dans presque toutes les villes mixtes; des revues innombrables ont vu le jour; des bibliothèques ont été

organisées sous le patronage des divers gouvernements qui s'associaient à cette grande palingénésie littéraire ; et c'est ainsi que nous avons vu se former et s'étendre une vaste hétairie intellectuelle, type et symbole de la future fédération politique des Slaves ; une tétrapole savante, dont tous les membres ont adopté pour devise : « *Slavus sum, nihil slavici alienum a me puto.* »

Mais tous les produits de cette association, composée pour la plupart d'érudits et de professeurs, se ressentent encore de l'aridité d'une recherche purement analytique. Il est réservé à M. Mickiewicz, poète et créateur surtout, de donner à la science du slavisme la vie et la lumière qui lui manquent ; de prononcer sur tous les éléments dont elle se compose la parole créatrice, le *fiat* de la Genèse ; tâche sublime, dont, mieux que nous, il comprend toute l'importance. D'ailleurs, tout ce qui se rattache à la nation slave est encore aussi étranger à la France qu'il y a deux siècles, lorsque Regnard écrivait son fabuleux *Voyage*, ou lorsque Nougaret inventait ses *Beautés de l'histoire de Pologne*. Son amitié pour cette sœur inconnue est toute d'instinct et de sentiment. A part quelques ouvrages sérieux, comme les *Mémoires* de Rulhière continués par Ferrand, l'*Histoire de Jean III* par Salvandy, les travaux de Malte-Brun et de Balbi, tout ce qui concerne l'origine, les mœurs, la vie intime et sociale des peuples slaves, lui est moins familier que les fastes des Arabes ou des Chinois ; dans l'idée de certains hommes d'État, la Pologne est plus loin de Paris que la Polynésie.

Quelques traductions partielles ont cependant fourni de merveilleux échantillons de la légende slave : deux *Nouvelles* charmantes de Charles Nodier, *Jean Sbogar* et *Smarra ;* deux chants de l'épopée servienne de Gondola, du poème d'*Osman*, traduit par vous-même, à qui nous devons aussi

la première idée de cette chaire slave (*Revue du Nord*, août 1838); les *Chants populaires de la Servie*, traduits de l'allemand par madame T. Voïart, qui semblent avoir repris sous une plume féminine la grâce et la simplicité natives; les *Chants héroïques* de Niemcewicz, les savantes recherches de MM. Eichhoff et des Carneaux, enfin les spirituelles, mais apocryphes imitations de la *Gusla*[1], voilà tout ce qui fut révélé jusqu'aujourd'hui de cet hémisphère nouveau de la pensée que M. Miękiewicz s'est chargé de nous décrire.

Dans le premier semestre de son cours, il a pleinement justifié la brillante renommée qui l'a devancé; il s'est posé tout d'abord parmi les professeurs les plus distingués du collége de France, en réalisant, et au-delà, les espérances de ses auditeurs.

Les Slaves, disait-il, ne forment qu'une seule et même nation, ne parlent qu'une seule et même langue. Leurs mœurs sont primitives et agricoles. Dans l'Antiquité, elles semblent avoir le plus d'analogie avec celle des Pélasges[2] et des Grecs d'Homère. Les Grecs *scythisent*, disait Anacharsis, en écoutant les rhapsodes; et dernièrement un homme d'esprit a publié en Dalmatie une brochure ayant pour titre le *Morlaquisme d'Homère*, où les mœurs des paysans morlaques sont comparées à celles des héros de l'Iliade.

Dans un mouvement de translation accompli par le travail imperceptible des siècles, les peuples slaves ont abandonné à des races étrangères une partie de leurs possessions occidentales, et reconquis à l'orient ce qu'ils avaient perdu de ce côté. Le chêne slave étendait autrefois ses rameaux immenses, d'une part à travers la Saxe et le

[1] Par M. Prosper Mérimée, aujourd'hui académicien.
[2] Voir Hérodote, II[e] livre.

Mecklembourg jusqu'à la mer du Nord ; de l'autre, le long de la Save et du Danube, jusqu'aux Alpes du Tyrol. La métropole des Slaves était le temple triangulaire de *Rhéta*, sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui le petit village de Prilvitz, dans le Mecklembourg, et les souverains obotrites de ce pays sont encore de race slave. La seconde métropole était *Arkona*, dans l'île de Rügen. Jusqu'en 1731, on a célébré à Wustrow, dans le Hanovre, le service divin en langue slave. Les costumes, les danses d'Altembourg, en Saxe, sont les mêmes que ceux des riverains de la Vistule, et jusqu'à ces mystérieuses sympathies des peuples qui tiennent souvent à une identité d'origine, tout atteste encore en Saxe l'ancienne domination slavonne. C'est la race germanique qui était destinée à lui succéder dans toutes ses possessions abandonnées. Vingt-trois empereurs, depuis Charlemagne jusqu'à Henri IV (800-1190), travaillèrent continuellement à les germaniser. L'Allemagne, dans ses bras de marâtre, étreignait, étouffait ces malheureuses peuplades, espérant se les assimiler ou leur ôter la vie, et ne parvint qu'à allumer dans leur sein une haine inextinguible. Helmoldus et Adam de Brême, écrivains du onzième siècle, comptaient déjà trente rameaux de la souche slavonne abattus par la hache tudesque. Quel était le lien mystérieux qui cimentait entre elles toutes ces populations démembrées ? Qui les a préservées du malheur de se confondre à jamais avec leurs ennemies et les a sauvées d'une destruction finale ? Ce lien sacré, ce symbole de leur régénération à venir, c'était le langage national, la parole, le Verbe trois fois saint, *Slovo*, dont la race entière était l'incarnation vivante. La langue slave, parlée depuis les bouches de l'Elbe et l'Adriatique jusqu'au détroit de Behring, sur un tiers de l'Europe et sur la moitié de l'Asie, n'est partout, nous l'avons dit,

qu'une seule et même langue, sauf de légères altéra d'orthographe et d'accent.

Après les travaux de Kucharski, de Maiewski Siestrzencewicz, évêque de Vilna, il n'est plus permi douter qu'elle ne soit une dérivation directe du san Ses étymologies, ses déclinaisons, ses nombres cardi et les conjugaisons des verbes auxiliaires l'attestent qu'à la dernière évidence. On peut la considérer co le lien commun entre les langues gréco-latines et l germaniques, ou plutôt comme le point de départ des et des autres. Son nom même dérivé de *Slovo*, Ve Renommée ou Gloire, semble expliquer le mystère de affinité avec toutes les langues vivantes.

L'imagination des ethnologues s'est suffisamment ex cée sur l'origine du peuple slave. Il paraît cepend acquis à l'histoire qu'il est *autochthone* sur toutes les parti du territoire qu'il occupe, c'est-à-dire que son établiss ment y est antérieur aux temps historiques; son *alphab* glagolétique, que l'on attribue par erreur à saint Jérôme et qui, d'après quelques savants, remonte aux temps my thologiques, n'est qu'un ordre de la divinité adressé à c peuple, de se réunir en société et de se livrer à la cultur du sol; chacune de ses lettres exprimant un *précepte*, *un* verbe de ce commandement sacré. En voici les premières lignes : « Moi, Dieu, voyant, je dis qu'il est bon de vivre des produits de la terre; ainsi que vous le pouvez, hommes sages, prononcez une parole ferme, etc. » Cet alphabet, appelé *glagolé* ou *boukwiça* (Verbum Dei), ne *serait* que le débris d'une ancienne écriture hiéroglyphique des Slaves [1], et semble avoir des rapports avec les caractères symboliques dont les Babyloniens se servaient pour dési-

[1] V. Hérodote, IIe livre.

gner les heures [1]. La haute antiquité de cet alphabet est définitivement constatée par les recherches du savant Kopitar.

L'autre alphabet, appelé *kyriliça* (écriture d'église ou cyrillique), en usage jusqu'aujourd'hui dans les livres de la liturgie slavonne, a été créé par saint Cyrille, ou Constantin de Thessalonique et son frère saint Méthode, qui furent au neuvième siècle les deux premiers apôtres slaves. Cette écriture a éte formée sur le modèle de l'alphabet grec, ou peut-être le glagolé fut-il leur commune origine. Les deux alphabets cyrillique et glagolétique se trouvent en regard dans le *Texte du Sacre* [2], *ancien recueil d'Epistres et d'Euangiles en lettres esclavonnes, sur lesquelles nos roys mettoient la main dans leur Sacre, en faisant le serment de rendre la justice et de conserver à chacun son droict* [3]. C'est un écrit autographe de saint Procope, abbé de *Sazawa*, bénédictin du onzième siècle ; et apporté en France, selon quelques-uns par Anne Iaroslavna, femme de Henri I[er], selon d'autres par le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims (1574), à son retour du concile de Trente.

D'après Dobrowski, l'alphabet glagolétique remonte au grand schisme d'Orient, lorsque le peuple slave se partagea entre l'Église de Rome et celle de Byzance ; il prévalut dans la Carniole et la Dalmatie, demeurées catholiques, tandis que les Russes et les Serves, ayant embrassé

1 Un écrivain arabe du neuvième siècle, Ibn-Abin-Yacoub-el-Redim, donne la copie d'une inscription slave gravée sur bois, qui lui avait été remise par l'ambassadeur d'un roi du Caucase, envoyé en Russie, et dont la ressemblance avec le glagolé ne peut être contestée. Voy. le *Traité sur la plus ancienne écriture des Russes*, par le conseiller Frahn.

2 Voy. à ce sujet l'intéressante dissertation du jeune et savant Polonais Corvinus Iastrzembski. *Journ. génér. de l'Instr. pub.*, 4 et 7 sept. 1839.

3 Pluche, *Spectacle de la nature*, t. VII, p. 256.

le schisme, adoptèrent l'écriture cyrillique. L'un et l'autre sont composés d'environ quarante lettres, qui répondent à toutes les intonations de l'organe vocal, comme l'alphabet sacré des Indous. Pierre Ier, pour donner une écriture cursive à ses sujets, eut l'idée de supprimer toutes les abréviations et les accents dont les livres cyrilliques se trouvent hérissés ; de dédoubler les diphthongues et d'arrondir les arêtes trop saillantes des majuscules. C'est ainsi qu'il forma cette écriture bâtarde qui n'est ni le slave, ni le grec, et encore moins le romain, mais qui est une bizarre compilation des trois, et qui rend la littérature russe à jamais inaccessible pour les Européens.

Le quatrième alphabet slavon est celui employé par Wuk Stéfanowicz dans sa collection des *Chants populaires de la Servie.* C'est encore un nouveau travestissement de l'alphabet cyrillique, avec une modification de l'ĭ bref. Tous ces alphabets cependant, qui entravent par leur diversité la communion intellectuelle entre les peuples slaves, tombent en désuétude et font place désormais à l'alphabet romain, usité par les Illyriens, les Bohêmes et les Polonais.

La langue slave porte le double caractère des langues anciennes et modernes. Elle possède simultanément la déclinaison sans articles, les trois nombres, les trois genres, la liberté des inversions, le mètre et la mélodie des langues anciennes, et cette facilité de nuancer à l'infini, de se plier à toutes les abstractions de la pensée, qui fait la richesse des langues modernes. Homogène par le fond, elle se décompose pourtant en quatre dialectes qui possèdent chacun leur alphabet, leur syntaxe, leur littérature et leur histoire, savoir : le polonais, le bohême, le russe et l'illyrique, [illegible] cependant on pourrait ajouter le vieux [illegible] biblique, qui n'est plus em-

ployé que dans la liturgie de l'Église d'Orient, et le Monténégrin, qui n'est autre que l'illyrique à l'état de sa pureté primitive, sans aucun alliage de romaïque et de turk.
« Cette langue prend différents aspects dans ses divers « dialectes, disait Mickiewicz, auquel nous empruntons « ce passage de son cours. Elle apparaît tantôt comme « langue théologique et sacrée, comme le sanscrit des « Slaves, dans le vieux russien, dans les livres de Cyrille « et de Nestor; comme langue du commandement et de la « domination asiatique, dans le russe moderne; comme « langue de la science et de la haute érudition, de l'en- « thousiasme religieux exalté par le voisinage de la rê- « veuse Allemagne, dans le bohême; comme langue litté- « raire et *sociale* dans le sens étendu de ce mot, dans le « polonais; enfin comme langue épique et musicale, « comme langue primitive, chez les Monténégrins. »

Parmi tous ces dialectes, le bohême est doué de l'hexamètre le plus parfait, sans licences et sans quantités communes; les traductions d'Homère, de Virgile et d'Horace, par Winaryçki, sont sans doute les meilleures connues. Le polonais possède la prose la plus nombreuse et la plus expressive. Formée sur le modèle des langues anciennes, soit dans les assemblées publiques, soit dans les camps en présence des ennemis, soit dans les élections des souverains, cette langue a toute la gravité de l'éloquence latine; et sa collection d'orateurs, depuis Kasimir-le-Grand (1333) jusqu'à la diète constituante de 1791, est son plus beau patrimoine littéraire. C'est la langue du patriotisme et de l'honneur. Sa poésie est d'une date beaucoup plus récente, et c'est une singularité qui la distingue de toutes les littératures connues; chez les autres peuples, toujours le chant précède la parole, la poésie avant la prose. Ici, Platon a devancé Homère. Sa pro-

sodie est défectueuse et ne possède qu'une seule règle ; la pénultième est invariablement longue dans tous les mots, et les autres syllabes sont tantôt longues, tantôt brèves, selon l'augment grammatical. M. Miçkiewicz et Bogdan Zaleski, les deux poètes polonais, ont cependant tenté d'heureux essais de poésie cadencée, dont les chants de l'Ukraine et de la Volhynie offrent les plus parfaits modèles en polonais.

L'illyrique se subdivise en deux branches : le serve et le dalmate; le serve, dont les célèbres poésies populaires ont été recueillies par Wuk Stéfanowicz et traduites en toutes les langues[1]; et le dalmate, qui se parle à Raguse, l'Athènes slavonne, et qui possède un des cycles poétiques les plus complets de l'Europe. Holly, Servien, et Katanczyç, Dalmate, offrent aussi des exemples merveilleux de poésie d'après l'antique. La littérature russe est encore toute d'imitation et ne porte aucun caractère national. Il faut pourtant citer quelques fragments remarquables, comme l'*Ode à Dieu*, de Dzierjavin, que l'empereur de la Chine a fait graver en lettres d'or sur les parois des pagodes, et la *Fontaine de Baktchisaraï*, par Puszkin, heureuse imitation de la poésie arabe.

La coexistence simultanée de tous ces idiomes d'une même origine, possédant, malgré leur type individuel, un certain air de famille et semblables, « *quantum licet esse sorores,* » est une question philologique de la plus haute portée et digne à tous égards de la méditation des savants. C'est dans le langage, ce penser à haute voix des peuples, que l'on trouvera leur physionomie, que l'on surprendra le secret de leur vie morale, de leurs affinités et de leurs répulsions, ainsi que de leur destinée finale. C'est dans

[1] Voy. la traduction allemande de W. Grimm.

les différentes couches de ce terrain, auquel chaque siècle est venu apporter son alluvion, que l'on peut lire leur histoire, comme on retrouve, en creusant les viscères de notre planète, quelques pages égarées de ses annales.

« Certes, ce serait un spectacle intéressant pour un ana-
« tomiste, poursuivait M. Mickiewicz, s'il se trouvait quel-
« que part un individu organisé de telle façon qu'après
« avoir parcouru toute l'échelle de l'être, depuis la pierre
« et la plante jusqu'à la vie intelligente et sensitive, il eût
« conservé dans ses organes les traces de tous les états in-
« termédiaires, et qu'il offrît simultanément le tableau de
« la nature inerte et végétale, et de la nature organique à
« son plus haut développement. De même, il serait pré-
« cieux pour un philologue de découvrir une langue qui,
« après avoir parcouru toutes les phases de son élabora-
« tion, depuis le parler sauvage des barbares jusqu'à la
« mélopée savante d'une société avancée en culture, offrît
« à la fois, dans ses différents dialectes, les caractères
« d'une langue primitive, et ceux de la parole humaine
« dans toute sa force et sa plénitude. »

Tel est le tableau que présente la langue slave. Quelques-uns de ses dialectes sont arrivés à la maturité de langue complète, douée de tous ses organes, et pouvant se prêter à toutes les exigences de la civilisation, comme le polonais et le bohême. D'autres ont été arrêtés dans leur essor de perfectionnement par l'étreinte avilissante des hordes germaniques, turques ou mongoles, comme le serve et le russe moderne. D'autres se trouvent encore aujourd'hui tels qu'ils étaient il y a quelque mille ans, avant la séparation des tribus, comme le monténégrin, parlé ou plutôt chanté dans les Alpes slavonnes : orgue immense, dont toutes les touches, du grave à l'aigu, répondent à des jeux différents, mais qui produisent dans leur

ensemble la plus magnifique et la plus vaste harmonie. Cependant tous ces dialectes tendent évidemment à l'unité. L'abandon simultané des caractères russes et serviens en faveur des caràctères romains, avec un mode de transcription uniforme pour tous, sera le prélude d'une grande réforme linguistique. Il ne serait nullement question d'opérer dès à présent leur fusion totale, aucun de ces dialectes, qui tous ont beaucoup d'écrivains et quelques chefs-d'œuvre, ne voulant abdiquer son individualité en faveur d'un langage de convention, d'une *résultante* qui serait destinée à les remplacer; mais ils pourraient toujours se compléter l'un par l'autre, au lieu de puiser dans les idiomes étrangers qui les altèrent et les corrompent; converger sans cesse dans leurs développements, en remontant toujours aux sources primitives, comme le Psautier polonais, l'Expédition d'Igor, les chants épiques de Koninghœfer, les élégies serves et dalmates; véritables trésors où le peuple est venu déposer « la trame de ses pensées et la fleur de ses émotions[1], » jusqu'à ce qu'un poète, au souffle puissant et créateur, comme Homère ou Dante, vienne les saisir tous quatre à leur source, les fondre dans un poème immortel, et transmettre la langue slave, une et parfaite, à l'admiration du monde à venir.

Il existe entre le génie du peuple grec et du peuple slave d'autres analogies que la ressemblance des signes alphabétiques, et qui se manifestent dans leurs langues, leurs croyances religieuses et leurs institutions. Le grec, de même que le slave, se décompose en quatre dialectes; l'*attique*, l'*ionien*, le *dorien* et l'*éolien*, qui correspondent exactement par leur caractère particulier et leurs qualités aux quatre dialectes slaves, le *bohéme*, le *polonais*, le *serve*

1 Voy. *Konrad Wallenrod*, par M. Mickiewicz.

et le *russe ;* et se réunissent de même en deux couples symétriques, l'attique-ionien et le dorien-éolien, ou le bohêmo-polonais et le servo-russe. Le premier semble surtout approprié à l'épopée, le second au drame, le troisième à l'idylle, le quatrième à l'ode. Ils se trouvent employés simultanément dans les récits des rhapsodes, comme dans les chants des vieux lyrniki (joueurs de lyre), Homères de la Dalmatie. Cette étonnante conformité linguistique, dont on pourrait multiplier les exemples à l'infini, a fait dire à Shaffarik : « *Ingenia Slavorum habent quœdam Grœcum referentia,* etc. » Ne pourrait-on pas rechercher l'explication de ce phénomène dans une identité d'origine ? et les *Pélasges,* ces soldats agriculteurs, qui, après avoir passé le mont Hémus, ou le Balkan d'aujourd'hui, sont venus s'établir dans la Thessalie et la Macédoine, ne seraient-ils pas aussi les vrais ancêtres des *Polonais ?....* Une foule de preuves viennent à l'appui de cette conjecture. Le nom des Πελασγοί, dérivé de l'hébreu *Phélagi* (dispersés), est identique avec celui-ci des *Serves* ou *Zerves,* qui semble être le nom générique de toutes les populations slavonnes avant le christianisme, la racine *Zrv* ayant la même signification que *Phélagi.* L'ancienne théogonie pélasgique, dont on retrouve les débris dans les chants d'Hésiode, est presque identique avec la mythologie slavonne : et la guerre des Dieux et des Titans pourrait bien n'être que la destruction des rois slaves ou pélasges par les nouveaux conquérants de la Grèce, les Hellènes [1].

On pourrait également expliquer par les colonies pélasgiques établies dans la Grande-Grèce, l'affinité du slave

[1] Nous ne hasardons aujourd'hui ce rapprochement que comme une simple hypothèse, à laquelle nos études sur Hésiode donneront plus tard une entière certitude.

avec le romain primitif retrouvé par M. Fauriel, et dont naguère il nous donnait la clef dans un cours plein de science et de profondeur.

En poussant plus loin cette comparaison, on trouve que la constitution sociale des deux peuples est la même. Chez les Slaves comme chez les Grecs, le système communal a toujours prévalu sur le système de centralisation adopté par les Romains. Tandis que Rome appliquait sa règle de fer sur les provinces qu'elle subjuguait, en leur imposant despotiquement avec ses proconsuls son langage, ses croyances, ses mœurs, ou plutôt sa négation de mœurs et de croyances, la Grèce était comme la Slavonie subdivisée en plusieurs petits États qui avaient chacun leur centre, leur organisation et leurs intérêts. Quelquefois séparées par les mers, ces unités n'avaient de commun entre elles que la langue et ne se coalisaient qu'au moment du danger, lorsque l'existence de la mère-patrie était menacée par les Perses, les Macédoniens ou les Romains. Alors une ligue se formait, les dissensions intérieures étaient ajournées, pour renaître avec plus d'animosité, lorsque la victoire ou le hasard avaient détourné l'orage qui les menaçait. De même les différentes souches slavonnes, aussi loin que nous puissions remonter dans la nuit des âges, s'étreignaient et se portaient des coups terribles : c'était une Thébaïde perpétuelle, comme disait M. Mickiewicz, dans tous les siècles et sur tous les points de l'Europe ; et la Pologne, qui réalisa un moment sous le règne des Jaghellons l'idéal d'une grande fédération slavonne, ne fut compacte et forte que lorsqu'il fallut repousser les barbares Mongols, Musulmans ou Germains.

Mais les Grecs, malgré leur morcellement à l'infini, malgré leur disparité de lois, d'intérêts et de caractères, ont pourtant laissé le plus splendide héritage qu'une nation

n s'éteignant puisse transmettre à la reconnaissance des euples : des monuments artistiques, des chefs-d'œuvre ttéraires qui font le désespoir de la civilisation actuelle ; t malgré un intervalle de trente siècles, ils sont encore os maîtres en tout. Comment se fait-il que le peuple slave, i richement doué par la nature, qui semble par son génie ussi bien que par sa masse appelé à de hautes destinées dont il porte déjà le vague pressentiment, comment se fait-il que ce peuple n'ait pas participé au mouvement intellectuel des derniers siècles ? qu'il se soit laissé tour à tour opprimer par ses voisins, lui-même plus fort qu'eux tous pris ensemble, et pouvant les écraser sous son orteil de géant ? C'est que les Grecs avaient un temple commun, un tribunal des Amphictyons et un oracle à Delphes, des jeux lustraux à Olympie, enfin une ligue achéenne pouvant au besoin centraliser toutes les races et faire taire toutes les divisions : tandis que la ligue slavonne entre les Bohêmes, les Polonais et les Hongrois, ne put jamais avoir de durée, grâce à la jalousie des rois ; que les deux grandes métropoles slavonnes Kïow et Prague à peine devenues chrétiennes se sont divisées par le schisme ; que du sommet des Karpathes aux rives de la Baltique et de l'Euxin à l'Oder ce fut un éternel champ de bataille, une vallée de Josaphat, où rien n'est resté debout, pas même les tombeaux ; que le destin du peuple slave semble avoir été un fratricide sans terme et même sans commencement, dont ses ennemis seuls ont profité !... « Ne serait-il pas temps, s'écrie le savant Kollar, de renouveler l'antique alliance entre les enfants de *Slava?* Ne pourrait-on pas établir, à l'exemple des Grecs avec lesquels ils ont d'ailleurs tant de traits de ressemblance, une métropole religieuse à Prague, les Amphictyons à Cracovie, les jeux olympiques dans les Alpes slavonnes, et la patrie partout ! »

Ce souhait généreux semble au moins en partie devoir bientôt se réaliser. C'est un spectacle bien digne de nos admirations que la renaissance instinctive et spontanée de tous ces peuples qui sont arrivés jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle avec les mœurs, les croyances, le caractère qu'ils avaient avant l'existence des sociétés modernes ; se réveillant tout-à-coup au milieu de l'Europe civilisée d'un sommeil de dix siècles et réclamant à grands cris leur place au soleil et leur droit à la liberté. D'une part un gardien de troupeaux, changeant, à la manière des pâtres antiques, sa houlette contre un glaive, et puis contre un sceptre, ressuscite à lui seul l'esprit indépendant et belliqueux des Serves. Ce peuple dont la lutte glorieuse avec la Turquie, terminée au *Champ des Merles* en 1389, a été célébrée dans l'*Osmanide* par l'harmonieux Gondola, vient enfin de briser ses anciennes entraves ; le premier cri de l'indépendance slavonne a été jeté parmi les chênes séculaires de la *Schumadia*, que ces hommes pareils à des chênes vivants appellent aussi leurs ancêtres. De l'autre part, la Pologne marche à travers le sang et le martyre vers une ère d'affranchissement et de grandeur. Là, vingt peuples englobés dans le désastre de l'empire d'Orient relèvent la tête et reprennent leurs droits de primogéniture, tandis que la race asiatique s'éteint comme un torrent dévastateur sur le sol de ses anciennes conquêtes. Ici, une princesse obotrite, issue de la seule famille slave régnant actuellement en Europe, vient, d'après la poétique hyperbole de Grotius, hériter « de la plus belle couronne au monde après la couronne céleste. » Plus loin la Bohême et la Hongrie se regardant à travers les Karpathes, se reconnaissent pour sœurs et se tendent fraternellement la main. « Tous les peuples, a dit M. Miękiewicz, ont parcouru les différentes phases de la vie sociale, tous ont dit leur

dernier mot; à présent c'est le tour de la nation slave, c'est à elle à prendre la parole, et cette parole retentira dans les siècles. » En effet, sa destinée ne serait-elle pas de recueillir dans son sein l'étincelle divine qui semble s'évanouir à l'Occident; de continuer la série des peuples qui tour à tour ont brillé du plus vif éclat; de rajeunir les ressorts usés de l'ancienne civilisation, et d'apporter dans les rapports d'homme à homme, de nation à nation, dans la science sociale comme dans les arts, l'élément régénérateur de la fraternité? Cette grande unité doit-elle s'accomplir sous le patronage d'un prince tartare ou germain, en vertu d'un oukase daté de Saint-Pétersbourg et ratifié à Vienne, ou bien sous le labarum de la Pologne régénérée; sous la devise qu'elle inscrivait en 1831 en tête de ses bataillons : « PRO NOSTRA VESTRAQUE LIBERTATE, » oubliant que les mots « *Patrie* et *Liberté* » n'avaient pas de termes équivalents dans la langue de ses ennemis moskovites?... »

Cependant la Russie elle-même n'est pas restée tout-à-fait étrangère à ce vaste mouvement vers l'unité. La pensée sublime des conspirateurs de 1825, étouffée sous les voûtes des cachots, ou châtiée par l'ignominie de la potence, la pensée de Pestel, Mourawieff, Bestoujeff était de séparer dans le sein du colosse oriental l'élément slave de l'élément tartare et scandinave qui l'avait souillé par son impur alliage, et de réaliser le rêve sublime d'une république universelle des Slaves. Et voici que ces peuples si longtemps divisés, et qui dans leur morcellement à l'infini avaient tour à tour subi la loi du glaive étranger, cherchent enfin à se rapprocher, à renouer les liens oblitérés de leur antique alliance, à se confédérer par un pacte nouveau pour pouvoir en commun repousser les ennemis étrangers qui les oppriment. La vie semble rentrer peu à peu dans ce corps

immense engourdi depuis des siècles; le Prométhée des temps modernes, cloué sur le Caucase, fait des efforts inouïs pour rompre les liens qui l'enchaînent, et toute cette race, naguère encore si humble et si résignée, écoute en elle-même le Verbe intérieur qui disait autrefois aux peuples de l'Asie : « Levez-vous et marchez ! » lorsque le monde romain, souillé par l'esclavage et la persécution religieuse, à travers l'ère impériale des derniers Césars, courait à sa ruine. Obéissant à cette loi impérieuse qui sans aucune cause apparente change d'époque en époque l'aspect du vieil univers, elle jette un cri de guerre en suivant le doigt de Dieu qui la guide à travers l'infini.

C'est une grande et noble mission dévolue à M. Miçkiewicz, et dont il a, nous le croyons, le courage et la volonté. A lui donc la pensée, comme au tzar de Moskou le despotisme ; à lui le verbe saint dont tous les obstacles matériels peuvent ralentir, mais non empêcher la propagation. C'est une grande lutte engagée entre les deux principes qui partagent la vie de l'homme et de l'humanité : mais croyons-le pour l'honneur de la Providence, à l'intelligence, à la justice, à la vérité le triomphe définitif. Non, ce n'est point sous les efforts du *panslavisme* russe et d'un tzar allemand [1] que l'unité slavonne doit s'accomplir. C'est du tombeau de la Pologne que doit sortir quelque jour la fédération des Slaves régénérés. Cette grande idée a germé d'abord dans le cœur chaleureux des poètes pour pénétrer dans les masses. Tout ce qui éclaire les peuples sur leurs véritables intérêts, tout ce qui relève leur dignité et les rattache à leurs souvenirs, à la patrie, au culte des ancêtres, ne saurait servir les mauvaises pensées du despotisme. Toute lumière jetée au sein des masses

[1] Le panslavisme, disait un journal en 1848, c'est le tzar avec un faux nez.

est funeste au règne de l'injustice et du mensonge. L'esclavage pour l'empire russe, informe colluvion de mille peuplades, n'ayant de commun entre elles ni langue, ni religion, ni patrie; sans souvenirs dans le passé, sans sympathies dans l'avenir; l'esclavage, dis-je, est une triste condition de son existence. C'est par lui que nous voyons les races superposées aux races, ployer sous l'esprit de conquête qui a fait en cinquante ans de la principauté d'un tzar de Moskou ce quelque chose sans nom qui s'appelle la Russie. C'est par lui que nous voyons s'accomplir les grandes intrigues qui de loin en loin préparent le démembrement de la Turquie. « L'esclavage, a dit un tzar, mais c'est le ciment de ma maison ! » mot affreux et qui doit nous éclairer sur les destins des Slaves, si jamais ils avaient le malheur de reconnaître la suprématie morale et politique de Saint-Pétersbourg. Otez l'esclavage de la Russie, et la Russie tout à coup et comme par enchantement cessera d'exister : la grande république slave est fondée.

Avec la double qualité dont il est doué de grand poète et d'éminent professeur, M. Mickiewicz va bientôt, n'en doutons pas, devenir l'âme et l'organe de l'émigration polonaise. Il a chanté mélodieusement les malheurs de sa patrie, il va maintenant prophétiser pour elle des jours meilleurs et de hautes destinées. Que des obstacles momentanés, des considérations d'amour-propre et la difficulté qu'il trouve dans l'accent d'une langue étrangère ne l'arrêtent pas en si beau chemin : « le génie, c'est la patience, » a-t-on dit avec raison. Qu'il se garde surtout des entraînements personnels qui l'environnent et qui, nous le savons et nous l'en avertissons, tendraient à faire de son enseignement une prédication du *Messianisme;* piége grossier dans lequel des hommes vendus à la Russie

voudraient le faire tomber. Il faut aussi qu'il soit fier d'être Polonais. Car il appartient à cette grande république qui a devancé toutes ses rivales dans la carrière de l'émancipation et de la liberté ; cette sœur aînée de la famille slavonne, comme l'appelle Kollar dans sa *Réciprocité*, qui a produit Kosciuszko et Sobieski, les plus grands guerriers ; Vitellio, Kopernik et Zaluzanski, les plus illustres savants ; Bogdan Zaleski et lui-même, les plus gracieux poètes slaves, et qui maintenant encore est grande entre toutes par la pensée, comme elle le fut naguère par les vertus civiques et par l'éclat des armes.—Ce n'est pas une propagande politique que nous lui demandons ; mais il peut, par le simple énoncé des idées dont il est l'interprète, hâter le jour de la résurrection de sa patrie et contribuer à renverser un ordre de choses fondé sur les ténèbres et la violence. Que tout en répandant sur les tristes émigrés la manne de sa parole féconde, il leur offre sa vie en exemple ; sa vie, qui ne fut comme celle des anciens héros qu'une lutte opiniâtre avec l'adversité, lutte dans laquelle il eut tantôt le dessus, tantôt le dessous ; mais dont il sort aujourd'hui radieux et triomphant, fort de l'expérience acquise et des leçons chèrement payées du malheur. Plus la couronne a d'épines, plus elle a de rayons. Qu'il se rappelle l'amour dont Abailard fut l'objet de la part de ses élèves.—Pour se soustraire à sa gloire, il se réfugia dans les îles de Saint-Denis, et n'emmena avec lui qu'un seul clerc qu'il chérissait particulièrement. Le jeune élève fut indiscret ; bientôt le lieu de sa retraite ne fut plus un mystère pour personne : sept familles d'abord vinrent s'établir dans les îles, et puis sept autres, et c'est ainsi que se forma la ville de Saint-Denis et toute cette population qui doit son origine à la puissance infinie de la parole sur des âmes neuves et passionnées. M. Miç-

kiewicz peut de même nous rendre sur la terre d'exil une patrie intellectuelle. C'est à lui d'entretenir dans le cœur de ses compatriotes ce culte du beau, ce feu sacré, cette vénération de la science qui, nous pouvons le dire avec un orgueil tout fraternel, anime la plupart d'entre nous; et qui, s'ils ne sont pas encore la patrie et l'indépendance, répandent au moins sur nos âmes endolories par un long pèlerinage d'ineffables et divines consolations.— Aussi nous, son traducteur, qui sommes sincèrement son ami, et plus encore celui de la vérité, nous avons vu avec une joie impossible à décrire M. Miçkiewicz s'emparant au nom de sa patrie de cette chaire slave, du haut de laquelle il pourra proclamer que la Pologne n'est point morte, puisque ce nom héroïque est devenu un labarum sacré, un symbole d'alliance pour tous les peuples slaves; qu'elle n'est point morte, puisque son existence nationale, interrompue momentanément par les oukases de Nicolas, est continuée sous d'autres cieux par une généreuse poignée de proscrits; qu'elle n'est point morte, puisqu'elle a toujours des apôtres et des martyrs, qu'elle est devenue un culte pour les uns, un enseignement pour les autres, une inspiration pour le poète, une espérance pour tous.—Sa chute ne serait définitive qu'au jour où les sympathies des peuples viendraient à lui manquer, où elle resterait isolée au milieu de l'Europe indifférente désormais à sa ruine comme à sa renaissance, où son nom n'exciterait plus ni haine, ni dévouement. Alors elle n'aurait plus qu'à se recoucher dans sa tombe sanglante pour l'éternité, car alors ses destins seraient accomplis. Mais rien ne semble, quant à présent, annoncer cet état de choses; il n'est pas d'homme en France, jeune ou âgé, riche ou pauvre, qui, malgré la divergence excessive des opinions, ne lui ait payé son tribut de larmes et de regrets. Depuis dix ans,

la Pologne est le roman de l'Europe; Pologne, veut dire pour elle : Amour et Liberté. Elle est le songe de tout homme de bien, la première pensée des poètes qui l'ont célébrée dans leurs chants avec le nom de leur première amante : à tel point que ceux qui n'ont pas daigné ou qui n'ont pas osé lui consacrer les prémices de leur talent, forment une véritable exception dans la vaste famille des artistes.—Espérance et courage! car la France, cette reine des nations chrétiennes qui ouvre ses bras à tous les orphelins, a des larmes pour toutes les douleurs, des lauriers pour toutes les gloires. Elle est déjà vers le sommet de l'échelle dont les peuples slaves ont à peine parcouru la moitié : mais de même que vous et que M. Miękiewicz, dans d'autres temps, Anacharsis édifiait les Grecs par ses doctes entretiens, et venait s'asseoir, lui le Scythe, le Barbare, au banquet idéal de Platon.

Paris; décembre, 1840.

VI

LETTRE A M. J.-U. NIEMCEWICZ

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT HISTORIQUE POLONAIS;

SUR LE PALATINAT DE PLOÇK,

onsidéré comme théâtre des plus importantes opérations militaires, pendant la guerre de Pologne en 1831.

MONSIEUR,

A vous poète et soldat de l'ancienne Pologne, ami de Washington et de Kosciuszko, à qui je dois mon admission dans l'Institut historique, ces quelques pages sur les derniers jours de notre campagne de 1831 ; d'après mes souvenirs personnels et ceux de mon frère Thomas Ostrowski, capitaine d'état-major, aide-de-camp du général de cavalerie Miller.

En faisant le récit des principaux événements qui préludèrent de loin en loin à la chute de Varsovie, je ne viens pas servir des ressentiments nationaux depuis longtemps assoupis, et flétrir les auteurs de nos désastres : j'ai seulement voulu donner une idée des opérations importantes qui se sont passées sous nos yeux, et décrire cette portion de terrain qui leur a servi de théâtre. Dans une guerre de principes comme la nôtre, les personnes ne sont presque rien, les résultats sont tout ; ce n'est pas ma faute s'il faut leur appliquer des noms propres. Ce récit a pour but de démontrer par quelle série de déceptions il nous a fallu passer pour arriver en quelques mois des victoires de Waver et d'Iganié aux sanglants revers d'Ostrolenka et de Var-

sovie. Il doit servir à expliquer au moins, sinon à justifier la fin déplorable d'une guerre commencée sous d'aussi fortunés présages: comment une nation insurgée en masse pour le maintien de ses droits les plus sacrés a été réduite à l'impuissance par l'ineptie et le mauvais vouloir de quelques hommes. Il doit servir aussi de fil conducteur pour ceux qui auront le bonheur de recommencer la lutte nationale, tout en profitant des sévères leçons du passé.

L'histoire militaire du palatinat de Ploçk en 1831 est toute l'histoire de la campagne. L'expédition contre les gardes russes, la bataille d'Ostrolenka, la marche de flanc de Paskéwitch, le mouvement du général Milberg, bien conçu et fort mal exécuté, la désastreuse diversion du général Thomas Lubinski, et enfin la retraite opérée par le général Rybinski, tels sont les faits dont ce palatinat fut témoin coup sur coup depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. Mais, pour avoir une connaissance exacte de ces mouvements, il est indispensable de se faire une idée nette du terrain et des ressources qu'il offrait aux deux armées belligérantes. Comme tout le nord de la Pologne, le palatinat de Ploçk n'offre aucun de ces obstacles insurmontables qui garantissent à jamais un pays d'une invasion étrangère. Néanmoins, on ne peut le considérer comme entièrement découvert que du côté de la Prusse, attendu qu'il n'est séparé de ce dernier pays par aucune frontière naturelle. Il n'en est pas ainsi de sa partie orientale, qui est protégée par deux rivières considérables, le Boug et la Narew, dont la première le traverse dans presque toute sa largeur, et dont la seconde le sépare du district de Stanislavow et de la Podlaquie. Maîtres comme nous l'étions des places de Sieroçk au confluent de ces deux rivières, du pont de Zęgrzé sur la Narew, coupant la grande route de Varsovie à Saint-Pétersbourg par Kowno, et de Modlin,

tête de pont formidable, au confluent de la Narew et de la Vistule, un seul de ces passages nous permettait d'opérer, soit offensivement, soit défensivement, sur les deux rives; pendant que l'ennemi, s'avançant de Lomza ou de Ciechanowieç, n'aurait pu se morceler sans courir le risque d'être battu en détail. En 1808, Napoléon sut tirer parti de cette position qui couvre si bien la capitale du côté du nord; mais l'hiver et le mauvais état des routes l'empêchèrent de jouir de tous ses avantages. A ces difficultés, qui sont toutes contre l'agresseur, on doit ajouter la nature du pays enclavé entre la Narew et le Boug : en général peu habité, presque entièrement couvert de forêts de sapin, et même entre Zambrow et Lomza, assez fortement accidenté et couvert de bruyères. Les habitants sont pauvres et vivent presque exclusivement des produits de la chasse. On aurait dû mettre à profit leur adresse merveilleuse et constamment exercée, leur connaissance parfaite de tous les sentiers et conduits de ces immenses forêts, impénétrables à tout autre. Maintenant encore, il suffirait de jeter quelques milliers de fusils entre les mains de ces chasseurs, désarmés par la prévoyance moskovite, pour organiser tout d'un coup les meilleures compagnies franches qui puissent exister pour une guerre de partisans.

C'est entre ces deux rivières que le grand duc Michel cantonnait paisiblement avec la garde impériale, au risque d'être coupé de la grande armée de Dybitch, enveloppé, désarmé, lorsque le plan de cette opération, habilement conçu par le quartier-maître-général Prondzynski, échoua par la faute impardonnable du généralissime. Il n'entre pas dans le cadre de cette notice de suivre la marche de l'armée polonaise dans sa brillante excursion contre les gardes russes. Il suffira de mentionner que plus le généralissime Jean Skrzyneçki s'écartait de Varsovie, plus il

témoignait d'hésitation et de crainte dans tous ses mouvements : tâtonnant toujours, sous le prétexte d'assurer ses derrières, lorsqu'il fallait se porter franchement en avant, et désespérant tous les officiers par ses lenteurs, tandis que la marche forcée ne semblait être réservée que pour la retraite. Il ne s'était pas pénétré de ce principe si simple, que bien que la perte d'une capitale soit trop souvent un coup mortel pour l'État et l'armée qui la défend, l'ennemi ne peut s'occuper de diriger ses forces sur ce point, si une armée active manœuvrant sur ses flancs n'est préalablement vaincue. C'est ici que nous avons à déplorer l'entêtement et la médiocrité révoltante du généralissime, qui perdait un temps précieux en pourparlers, ou bien à toujours attendre les rapports de Lubinski, détaché à Nur, qui ne venaient jamais, et d'Uminski, chargé, dit-on, de couvrir Varsovie et de masquer le mouvement rétrograde de la grande armée. Grâce à leur inaction, la garde russe, surprise dans ses cantonnements par des têtes de colonnes qui l'attaquèrent mollement, ou plutôt se contentèrent de la suivre et de la saluer d'une canonnade lointaine, eut le temps de se former et de se retirer sans trop de perte d'une position aussi dangereuse.

Skrzyneçki, nous l'avons dit plus haut, accordait à la capitale une importance beaucoup plus grande qu'elle ne l'exigeait sous le rapport stratégique. Si, non content de talonner la garde russe, il l'eût franchement abordée, pendant que Lubinski, au lieu de rester oisif à Nur, serait tombé sur ses derrières, et aurait rendu la retraite excentrique tout aussi impossible que sa jonction avec Dybitch, le sort de la guerre eût été résolu en 24 heures, et les vingt mille hommes qui servaient d'escorte au grand-duc Michel eussent mis bas les armes. Supposant même que, malgré cette victoire décisive, le gros de l'armée russe se fût emparé

des positions qui furent témoins de sa déroute du 31 mars, telles que Grochow et Waver, pendant que Uminski se fût réfugié sous le canon de Praga, est-il raisonnable de croire que Dybitch eût osé bloquer un faubourg de Varsovie, séparé de la ville par un fleuve débordé, en laissant sur ses derrières une armée nécessairement victorieuse? Et n'était-il pas préférable à tous égards pour l'armée polonaise de livrer bataille après avoir anéanti un corps d'un si grand poids dans la balance de nos opérations, que de lui permettre, en s'amusant à des contre-marches insensées, de se reformer sous la protection de l'armée russe, et de revenir quelques jours plus tard avec elle? Que peuvent alléguer les plus zélés partisans de Skrzynecki pour justifier cette étrange conduite? Rien, sinon l'ambition démesurée du généralissime, qui se trouvait plus à l'aise dans les salons dorés de Varsovie, en passant des jours entiers à lire les gazettes étrangères, qu'entouré de ses soldats et de la haute désapprobation de ses généraux. Rien, sinon que l'amour de la gloire était dominé chez lui par l'amour de la puissance : cette dernière ne pouvant lui arriver que de Varsovie, tandis que du côté de Brzesç et Kowno étaient les fatigues et les rudes travaux de la guerre. Aussi les plus grandes chances de succès ne l'ont jamais éloigné plus de quatre à cinq marches de la capitale, tandis que le moindre échec procurait sur-le-champ à cette ville le bonheur de posséder dans ses murs le généralissime avec son nombreux et brillant état-major, où l'on voyait au moins autant d'aumôniers que d'aides-de-camp de parade; où l'on faisait au moins autant de dévotions que de plans de bataille[1].

[1] Nos aïeux aussi étaient fervents chrétiens en même temps que soldats intrépides : mais c'est en s'élançant sur l'ennemi, comme des aigles sur eur proie, que les anciens Polonais chantaient leur hymne immortel de *Bogarodsiça* (Dei genitrix); et plus souvent encore après la victoire.

Ce sont ces dispositions du bigot général qui amenèrent des résultats si opposés aux calculs du quartier-maître Prondzynski : savoir la bataille d'Ostrolenka et la retraite de l'armée sur Varsovie.

Une inaction non interrompue donna le temps à l'ennemi, qui n'avait su profiter de la bataille d'Ostrolenka, et semblait vouloir nous surpasser dans nos fautes, de mûrir le projet téméraire du passage de la Vistule, et d'exécuter une marche de flanc sous le canon de Modlin, débouché facile et retraite assurée pour l'armée polonaise. Si nous jetons un coup d'œil sur la partie extrême du palatinat de Ploçk, nous apercevons que, passé la Wkra, rivière guéable sur tous les points et en toute saison, on n'y rencontre plus d'obstacle sérieux jusqu'à la Skrvia, séparant le district de Ploçk de celui de Lipno, si ce n'est le vaste marais de Szrensk, interposé entre cette ville et la frontière prussienne. La retraite de l'ennemi eût été désastreuse sur ce point, si pressé par nos colonnes débouchant de Modlin ou du pont que l'on aurait jeté à Ploçk, il eût cherché à s'adosser à la partie de la Prusse la plus rapprochée de lui, pour y chercher un dernier refuge. Passé la Skrvia, on trouve des positions dans les forêts de Skompé, appuyées sur les lacs de Lipno. Cependant l'habileté d'un chef, jointe au courage des troupes, eût pu facilement triompher de cet obstacle, soit en le tournant, soit à cause des routes nombreuses et praticables qui le traversent en tout sens. Quant aux ressources que peut offrir le palatinat de Ploçk sur la rive droite de la Narew, il est utile d'en dire quelques mots, vu que l'armée russe a pu s'assurer par son expérience combien il est peu prudent de le traverser dans toute sa longueur depuis Pultusk jusqu'à Nieszawa, avec une armée compacte, et dans la saison qui précède les récoltes.

Pendant les quinze années de paix qui suivirent la chute de Napoléon, le commerce des villes avait prospéré sur la rive gauche de la Vistule, tant par la proximité de l'Allemagne que par la préférence marquée des fabricants de tout pays et de toute industrie pour cette partie de la Pologne, qui leur présentait encore la Vistule comme dernier boulevard contre le voisinage inquiétant de la Russie. Des colonies opulentes et bien bâties s'étaient peuplées d'étrangers qu'attiraient la fertilité du sol, la douceur du climat et la facilité d'exercer des métiers lucratifs dans un pays où les préjugés nobiliaires n'avaient pas encore complétement affranchi la classe travailleuse et commerçante. Les palatinats de Mazovie et de Kalish avaient devancé tous les autres dans les améliorations rapides qui s'opéraient malgré la rivalité jalouse de la Russie : à ce point que l'étranger, arrivant de Prusse à Varsovie par une des plus belles routes ferrées qui existent en Europe, ne s'imaginait plus la quitter en entrant en Pologne, mais plutôt croyait gagner une contrée plus neuve et d'une civilisation plus fraîche et plus féconde. Seul le palatinat de Ploçk n'avait point participé à ce mouvement général, et sa population, purement et entièrement agricole, était d'autant plus éloignée de jouir des douceurs d'une aisance même médiocre, qu'une grande partie de ses villages était habitée par des laboureurs d'une haute extraction, et qui par conséquent dédaignaient les plus dures charges de leur état. Soit dit pour mémoire que ces nobles paysans dont les ancêtres étaient seigneurs ou princes, se sont tellement multipliés, sans doute à cause de la salubrité du climat et de la fécondité du sexe, que l'on trouve des villages entiers dont tous les habitants, jusqu'au dernier manœuvre, sont princes. Il y a là des princes Lubeçki, des princes Sapiéha, des Sanguszko, des Zamoyski, des Do-

brzynski, etc. Souvent, dans tel ou tel cabaret, une princesse vient mettre le bois dans le poêle et vous fait l'honneur de vous servir à table avec des gants blancs, du temps de ses ancêtres. A Dieu ne plaise que je veuille porter atteinte à la valeur héréditaire de ces dignes journaliers, cultivant avec résignation le terrain qu'avaient possédé leurs aïeux couronnés; mais leur aversion pour le commerce fut de tout temps insurmontable. Dans une contrée qui ne vit que d'agriculture, et médiocrement fertile, une partie des blés est consacrée à la semaille, le second tiers est vendu pour le paiement des impôts, et le restant, s'il y en a, nourrit pendant une année, et jusqu'à nouvelle récolte, l'agriculteur, son cheval, sa famille et son bétail. Il se trouve cependant que, grâce à l'ingénieuse fourberie des Juifs, les provisions de l'année se trouvent consommées avant la moisson nouvelle, et les plus pauvres sont réduits à la demi-ration, en y suppléant par un usage immodéré de pommes de terre, et faute de celles-ci, par une abstinence forcée, mais complète. Le mois d'août seulement vient ramener l'abondance. Or, si avant ce temps, une armée vient s'aventurer par masse, dans un pays si mal approvisionné; si le voisinage de l'ennemi l'empêche de prendre des cantonnements étendus; si cette armée est coupée de sa base, dépourvue de lignes d'opérations, elle risque d'être décimée par la faim, et même totalement anéantie.

Telle fut la situation de l'armée russe pendant tout le temps que dura sa marche de flanc dans le palatinat de Płoçk. Sans cesse exposée sur sa gauche par le point menaçant de Modlin; forcée à ne procéder que par masses compactes, prêtes à tout instant à repousser une attaque, qui même, malgré cette précaution, lui eût été fatale; dénuée de vivres, elle n'eût jamais tenté cette marche si

hardie, et j'ose dire insensée, si l'impéritie du généralissime, retenu par des intrigues obscures dans le palais de Joseph Poniatowski, ne lui eût permis de tourner impunément notre capitale si bien protégée du côté de la Russie par la Vistule, de choisir Modlin pour pivot, et d'entrer enfin dans cette ville par la porte de France.

Il nous faut observer que, passé Racionz et Bodzanow, les Russes, par une faute impardonnable de leur chef, s'enfonçaient dans un cul-de-sac formé par la Vistule et la frontière de Prusse, qui, sous le rapport stratégique, devait être considérée comme une grande puissance neutre, rangée par les tacticiens au nombre des obstacles insurmontables. En effet, si, par suite d'un échec, Paskéwitch avait dû se replier pour reprendre haleine à l'abri de la frontière de Posen, bien que les Prussiens lui eussent fait bon accueil, il est à croire que cette violation insigne de la neutralité n'aurait pas été soufferte par la France et l'Angleterre, d'autant que la conduite de la Prusse et de l'Autriche envers les détachements polonais réfugiés sur leur territoire avait provoqué l'indignation générale.

Quoi qu'il en soit, l'armée russe ne fut pas dans la nécessité de recourir à ce moyen de salut, et Paskéwitch fit tranquillement jeter trois ponts à Osiek, où la Vistule, divisée en trois branches, baigne des îles chargées de broussailles. Alors encore tous les moyens d'empêcher les Russes de passer le grand fleuve étaient entre nos mains, soit à cause de la lenteur avec laquelle s'avançaient les travaux, ou du manque de matériaux propres à la construction, ou de la profondeur et de la rapidité des eaux. La faute d'avoir laissé défiler l'armée russe presque en vue de Modlin aurait pu être réparée par une attaque au moment même du passage de la Vistule, et nous aurions pu l'exécuter indifféremment sur les deux rives, à l'aide du

pont de Modlin descendu à Ploçk ou à Dobrzyn. Les circonstances nous auraient parfaitement servis : un corps d'armée russe se trouvait déjà sur la rive gauche du fleuve, lorsque ses eaux courroucées rompirent le joug détestable d'une horde étrangère qui n'aurait jamais dû contempler ses rives que des prisons de Praga. Ce corps se trouva comme coupé et compromis jusqu'à la réparation du pont, ce qui dura trois à quatre jours, et ne fut encore sauvé que grâce à l'apathie du généralissime, pendant que sa perte aurait probablement suffi pour dégoûter les Russes d'une tentative aussi délicate, en présence d'un ennemi maître des deux rives par Praga, Modlin et Ploçk. Au lieu d'agir par lui-même et avec la totalité de ses forces dans un moment aussi décisif, Skrzyneçki se contenta d'envoyer le général Milberg avec dix mille hommes dans le palatinat de Ploçk pour observer l'ennemi déjà en position au district de Lipno, pour intercepter ses communications avec Ostrolenka et la Russie, s'emparer des convois et des détachements encore en retard sur la route de Pultusk à Nieszawa, ainsi que de ceux qui lui arrivaient de Prusse par Mllava. Milberg, avec les forces que le généralissime avait mises à sa disposition, aurait pu facilement remplir cette mission; et, bien que trop faible pour menacer le gros de l'armée russe, il était pourtant en mesure de lui couper entièrement la communication avec Saint-Pétersbourg : cette armée, privée de tout ressort, se fût fondue d'elle-même, à moins de s'ouvrir une grande route militaire à travers la Prusse. Le général Milberg, naturellement indolent et d'ailleurs fortement soupçonné de malveillance, se contenta de remplir à la lettre les instructions du généralissime, et blottit son corps d'armée sous Ploçk, le long de la Vistule, contre les ravins si dangereux qui en sillonnent la rive droite, depuis Zakroczym jusqu'à Ploçk, et là il se

livra à une telle incurie, que son petit corps de dix mille hommes, nullement inquiété, manqua souvent de vivres faute de soins plutôt que par la pauvreté de la contrée. Imitant le système adopté par le général en chef depuis la bataille d'Ostrolenka, de faire la guerre du fond de son cabinet, il détacha le général Miller avec deux régiments de cavalerie et quelques compagnies d'infanterie pour observer l'arrière-garde russe et la division de cavalerie du général Witt, pendant que les Cosaques fourrageaient et pillaient le restant du district de Lipno jusqu'à Rypin et Sierpcé.

Le général de brigade Miller, actif, entreprenant, rempli d'intelligence et de savoir, et d'ailleurs, soit découragement, soit tout autre motif, fort peu dévoué à la cause nationale, s'empressa de remplir sa mission en vrai commandant de cavalerie légère. Possédant l'art de ménager habilement le repos à sa troupe, et de pourvoir avec la plus grande promptitude à tous ses besoins, il quitta le camp de Ploçk occupé par toute la cavalerie et la division sous les ordres du général Turno, et s'empara de l'excellente position de Srebrna, en face des vedettes de l'arrière-garde russe, dont un détachement stationnait à Parzen, village situé sur la rive droite de la Skrvia. A peine y fut-il arrivé, qu'il envoya quelques escadrons avec l'ordre de refouler sur l'autre rive tout ce qui se trouvait encore de cavalerie russe en-deçà de la rivière; ce qui fut exécuté ponctuellement. Un engagement de tirailleurs força les Russes à se retirer en brûlant le pont de Brudzen. Nous fûmes témoins à l'escarmouche de Parzen d'un dévouement vraiment admirable. Au milieu même d'un feu bien nourri, et tandis que nos tirailleurs occupaient déjà le village envahi depuis plusieurs semaines par les bandes dévastatrices des Cosaques, les habitants se précipitaient à

notre rencontre, transportés de voir pour la première fois dans le cours de cette campagne les soldats et les aigles polonaises. Les femmes mêmes du village, malgré le sifflement des dernières balles russes, s'empressaient de nous offrir des rafraîchissements et tout ce que les Cosaques leur avaient laissé de provisions. Tel est l'esprit du paysan polonais livré à ses propres sentiments; tel est le gage futur de notre indépendance nationale!

Le général Miller, après avoir pris des informations très-détaillées sur le gros de l'armée russe, campé dans le district de Lipno, soit au moyen des espions, soit par les déserteurs qui abandonnaient en masse les camps moskovites toutes les fois que la disette s'y faisait sentir, marcha sur Sierpcé, en refoulant devant lui les postes de l'ennemi. Cette mesure aurait eu pour résultat de rendre la position de l'armée russe plus précaire encore, en lui ôtant la possibilité de fourrager sur son flanc gauche, si le général Milberg n'avait arrêté Miller au moment même où il occupait la petite ville de Gozdow, avec l'ordre de rejoindre sur-le-champ le corps d'armée, en ne laissant que le colonel Walewski avec le 2ᵉ régiment de mazours, pour remplir son importante mission. Cet ordre inconcevable et motivé sur des instructions nouvelles du généralissime alors stationnant à Modlin, rendit la sécurité aux Russes, et leur permit de voiturer des munitions par Golub et Rypin pour le camp d'Osiek; car le colonel Walewski, commandant il est vrai un régiment de nouvelle formation, mais plein de zèle et de valeur, trouva bon de se replier dès le troisième jour sur Miller qui campait à Radzanow près de Plock. Celui-ci fut tout étonné voir arriver le colonel Walewski qu'il supposait occupé à harceler les Cosaques entre Bielsk et Sierpcé. Cependant le général Milberg était en train d'exécuter un mouvement rétrograde sur Wys-

zogrod, lorsqu'il apprit qu'une division russe de 5,000 hommes, sous les ordres du général Gerstenzweig, se dirigeait en pleine sécurité de Pultusk sur Osiek, suivant les traces de Paskéwitch.

Forcé pour ainsi dire par l'imprudence de l'ennemi qui avait entrepris, en présence d'un corps d'armée supérieur en nombre et bien reposé, cette marche de flanc si dangereuse, Milberg dut tenter une démonstration. Mais comme s'il avait engagé sa parole à laisser échapper tous ses avantages, il perdit non-seulement l'occasion de faire essuyer aux Russes un échec assuré, mais il compromit sa propre cavalerie, en l'envoyant à Racionz, où n'étant pas appuyé par l'infanterie qui n'arriva que sur le soir, le général Turno fut ramené. On ne peut même pas alléguer l'imprévoyance pour justifier en quelque sorte la conduite de Milberg : car ce dernier était informé la veille de la bataille, à dix heures du soir, du mouvement insolite de Gerstenzweig ; et, sans contredit, il aurait pu se montrer en position en même temps que Turno, par une marche de nuit de Bodzanow à Racionz, qui n'en est éloigné que de quatre milles. Je cite les faits comme ils se sont passés : je laisse aux lecteurs le soin d'en apprécier les causes évidentes ou cachées.

Après ce combat, le général Milberg continua sur Ploçk, et puis traversa la Vistule à Modlin, pour se ranger en bataille avec le reste de l'armée polonaise dans la position de la Rawka ; faisant face aux Russes qui déjà inondaient la Kuiavie, le grenier de Pologne, et même jusqu'à Lowicz tout le palatinat de Mazovie, son sanctuaire national. Cette situation était la conséquence de la faute impardonnable que l'on avait commise en négligeant de jeter un pont à Ploçk : ce qui aurait permis de considérer la marche de l'armée russe sur Varsovie, même après son

passage de la Vistule, comme une marche de flanc aussi téméraire et mal combinée que celle de Pultusk à Osiek. Ainsi que dans la première, l'armée polonaise, en débouchant de Modlin, aurait pu fondre sur la colonne de route, la couper, la détruire; de même le général Milberg aurait pu entraver la marche de Paskéwitch, en opérant de Plock à Gostynin, cette ancienne prison des tzars moskovites, et menacer son flanc gauche pendant que Skrzynecki lui aurait opposé une ligne parallèle.

Le palatinat de Plock fut encore destiné à servir de terrain aux pacifiques opérations du général Lubinski, occupé à y poursuivre des fantômes, au moment où le sang coulait à Wola et dans les faubourgs de Varsovie. Si le président du gouvernement, le général Krukowiecki, avait reçu des instructions de Paskéwitch, il n'aurait pas mieux agi dans ses intérêts qu'il n'a fait en disséminant l'armée, au moment où il aurait dû plus que jamais la concentrer sous Varsovie; il est inconcevable aussi que la diète n'ait pas dès lors soupçonné les criminelles intentions de Krukowiecki et n'ait pas eu le courage de révoquer ses pouvoirs. Romarino, perfidement accusé d'exaltation patriotique, fut envoyé faire une promenade à Terespol, à cinquante lieues de la capitale, tandis que la cavalerie de Lubinski reçut l'ordre d'occuper le palatinat de Plock, pour refaire ses chevaux et peut-être frayer un passage vers la frontière prussienne. Thomas Lubinski campa sous Gora et s'acquitta parfaitement de sa mission, en ce qui concerne les approvisionnements au moins. Henri Lubinski, son frère, le seconda très-bien dans cette opération, et prouva jusqu'à l'évidence qu'il savait aussi bien exploiter les propriétés des autres, qu'il était habile administrateur des siennes. Président de la banque avant la révolution de 1830, ce fonctionnaire déploya depuis une

mauvaise volonté si manifeste, qu'il faillit être victime de la fureur du peuple. L'impulsion première qu'il avait communiquée à notre gouvernement fut toute favorable aux Russes ; la défection de Chlopiçki fut son ouvrage, et, je le dis à regret, les frères Lubinski furent, durant tout le cours de l'insurrection, les mauvais génies de la Pologne : pauvres avant, millionnaires après [1].

Après la nuit du 15 août, le banquier jugea à propos de se réfugier sous la protection de son frère, destiné par Krukowieçki à fourrager dans le palatinat de Ploçk. La petite église de Gora le vit, en costume de simple garde national de Varsovie, assister à une messe de parade que son frère faisait célébrer le jour de son entrée en campagne. L'ancien chef d'état-major de Skrzyneçki, à beaucoup près meilleur comédien que général, Thomas Lubinski, ne manqua pas de s'y trouver avec tout son nombreux entourage. J'ai dit nombreux, j'aurais pu dire innombrable, composé qu'il était de l'ancien état-major de l'armée, joint aux tristes débris de celui de Skrzyneçki. C'était une armée à part : l'officier payeur [2] se confondait en plaintes de pouvoir à peine suffire à un aussi vaste service. On a dit beaucoup de messes en 1831. Le soldat restait parfaitement indifférent à ces pieuses exhibitions, il préférait généralement un *Te Deum* après la victoire. La dévotion des frères Lubinski ne les empêcha pas de faire une course vers Thorn, pour s'y ménager une entrevue avec les généraux prussiens, entrevue où les intérêts de la Pologne indépendante ne furent probablement pas discutés.

[1] Depuis que cette notice a été écrite, l'éclatante banqueroute, déclarée en 1841, des frères Lubinski dont les ressources se composaient surtout de fortunes particulières, est venue détruire la bonne opinion que l'on aurait pu garder de leur intelligence et de leur bonne foi industrielle.

[2] Thadée Ostrowski, mon oncle, capitaine de cavalerie polonaise en 1812 aide-de-camp du général Weyssenhoff.

A la nouvelle de l'attaque prochaine de Varsovie, si Thomas Lubinski était demeuré à Gora, il est certain que malgré les honteux conciliabules des généraux Ambroise et Jean Skarzynski, et le découragement qu'ils cherchaient à répandre dans les rangs de l'armée, malgré les intrigues des frères Lubinski, le sentiment national se fût réveillé dans tous les cœurs; on aurait volé à la défense de la ville, et les opposants auraient payé cher leur mauvaise volonté. L'attaque de Varsovie ne fut pas imprévue : les Russes n'en daignaient pas même cacher le jour et l'heure, tant ils connaissaient à l'avance les dispositions de nos chefs. Quelques jours avant cette catastrophe, T. Lubinski, au lieu de se rapprocher de Modlin, où il était redoutable pour l'armée assiégeante, se mit à la poursuite d'une division imaginaire de l'armée russe, récemment aperçue sur le chemin de Pultusk à Nowe-Miasto. Il s'arrêta à Pruszkow, sur la Wkra; et, après s'être amusé toute une journée à faire préparer un pont solide au-dessus d'un gué où il n'y avait guère que deux pieds d'eau, il s'avança sur Nowe-Miasto, se garda bien d'y entrer; puis, sans avoir vu l'ennemi qui n'y était plus, il repassa la rivière à pied sec, longea prudemment la rive droite, arrêta son corps d'armée à Blendow, et le soir, au feu du bivouac, il lui annonça mystérieusement que les Russes étaient à Varsovie! Voilà quel fut le terme des exploits du général T. Lubinski, que nous n'hésitons pas à déclarer parjure à ses serments et traître à la cause nationale.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur la retraite de notre dernier généralissime, Rybinski, plus faible encore que coupable dans sa retraite sur la frontière prussienne. La nature même semblait démentir les tristes prévisions du parti désespéré. Malgré le passage récent des hordes russes, la récolte abondante de l'année pourvoyait large-

ment aux besoins du soldat, et la terre polonaise semblait ainsi protester elle-même, avec son éloquence de moissons et de fruits, contre le scandaleux découragement de nos généraux. Cette campagne ne fut point pour nous une suite de privations, mais bien une série de déceptions et de fautes : l'habitant patriote, aussi bien que le juif terrifié, nous assuraient la possibilité de continuer une campagne d'hiver contre un ennemi encore mal assuré dans ses conquêtes. En vain le fautif échelonnement des Russes en Mazovie offrait à Rybinski la facilité de percer ce faible rideau, et de gagner les défilés du palatinat de Cracovie, cet antique foyer de nationalité, couvert par une ceinture de rochers; en vain Dembinski renouvela deux fois la tentative de se frayer avec une poignée de braves la route de sa ville natale, et Rybinski lui-même parut se résoudre à Wloçlawek à rejoindre les généraux Romarino et Rozycki; la fatalité nous poussait vers la frontière. Cette campagne, si glorieuse à son début, fut terminée par la défection de Romarino, subissant l'influence du comte Ladislas Zamoyski, son chef d'état-major, qui préféra se réfugier en Autriche avec un corps d'élite de trente-six mille hommes que de jeter son épée dans la balance où se pesaient en ce moment les destinées de la Pologne. Le corps de Romarino servit d'escorte au prince Czartoryski, ex-président de la pentarchie, pressé de gagner la frontière gallicienne; et lorsque les camps de Gorzno et de Brodniça furent encombrés des tristes débris d'une armée trahie, mais non vaincue, les Cosaques, comme des corbeaux affamés, s'abattirent sur ses dépouilles et dépecèrent le cadavre.

Ces pages, empreintes de douleur et dictées par une conviction sincère, auront sans doute éclairci quelques points douteux de notre guerre d'indépendance. On y voit comment l'insurrection de 1830 a péri par trop de man-

suétude et de longanimité : pour avoir appelé à son aide ou laissé en place les hommes du lendemain, les traîtres et les transfuges formés depuis 1815 à l'école flétrissante de l'esclavage, et qui n'ont accepté le principe insurrectionnel que comme une éventualité ; on y voit comment la nation polonaise fut déshéritée du prix de ses sacrifices, en expiant la faute d'avoir méconnu ce grand principe : *Que toute révolution doit, sous peine de mort, puiser en elle-même sa force et ses moyens de salut*[1].

Paris; janvier, 1841.

1 Nous pouvons aujourd'hui ajouter à cette notice le renseignement suivant, puisé à bonne source, et dont nous garantissons l'authenticité :

Après la bataille d'Ostrolenka, l'armée russe ayant éprouvé des pertes énormes, grâce à l'intrépidité du général Bem, était en quelque sorte paralysée et frappée de stupeur. La mort du maréchal Dybitch, que l'on attribue généralement à un suicide, avait mis le comble à la désorganisation dans le camp moskovite. Il aurait alors suffi d'un seul effort vigoureux de l'armée polonaise concentrée sous Modlin, pour lui faire mettre bas les armes et même l'anéantir complétement. Que fait notre généralissime? Il envoie demander conseil à ses deux délégués à Paris, le comte Louis Plater et le vieux général Kniaziewicz. Il reçoit du ministre des affaires étrangères ou plutôt du roi Louis-Philippe, un message semi-officiel, réclamant impérativement un délai de six semaines, une espèce de suspension des hostilités, pendant laquelle, disait-on, la question de l'indépendance polonaise devait être réglée par la voie diplomatique. Skrzynecki accueille ce conseil perfide avec une aveugle crédulité : les six semaines décisives s'écoulent, le passage de l'armée russe par le grand fleuve polonais est effectué, et Skrzynecki s'aperçoit seulement alors, mais trop tard, de la faute immense qu'il venait de commettre. Avec de tels chefs, une cause, si bonne qu'elle soit, est irrévocablement perdue. Ce délai coïncidait rigoureusement avec le temps nécessaire pour faire arriver les gardes russes sous les portes de la capitale : et bientôt après, le cabinet des Tuileries, s'applaudissant en secret de son triomphe, faisait piteusement prononcer à la tribune française ces paroles hypocrites, le Mané-Tekel-Pharès de la royauté des barricades : « *L'Ordre règne à Varsovie.* »

VIII

DISCOURS A L'ASSEMBLÉE PATRIOTIQUE

POUR LE

10e ANNIVERSAIRE DE L'INSURRECTION POLONAISE.

MESSIEURS ET CONCITOYENS,

L'horloge des siècles a sonné dix ans !... dix ans passés dans les regrets du pays et l'attente d'un meilleur avenir. Autour de nous que de choses changées, que de splendeurs éteintes, que d'illusions évanouies ! Chaque jour dans sa course fugitive est venu nous en arracher un lambeau !... Mais nos cœurs sont restés les mêmes : nos sentiments sont aussi vifs, nos douleurs sont aussi poignantes que ce jour mémorable où, le front encore couvert de la poussière des batailles, nous venions pour la première fois nous offrir à vos fraternelles étreintes.

Oh ! si nos chefs, nos généraux, nos ministres, avaient eu la prescience de ce long pèlerinage qui, pour beaucoup d'entre nous, ne devait s'arrêter que sur le bord de la tombe ; s'ils avaient pu voir les membres palpitants de la Pologne dispersés aux quatre coins du globe ; oh, alors ! le fer nu, la poitrine ensanglantée, ils se seraient précipités contre l'ennemi pour vaincre ou du moins pour acheter le droit de tomber glorieusement sur le sol de la patrie.

Mais ce dernier bonheur nous a été refusé !... Errants sur la terre étrangère, nous avons connu le supplice de

survivre à tous les amours, à toutes les félicités du jeune âge; nous avons appris, selon les paroles du poëte, combien il est d'amerture dans le pain de l'exil, et combien il est pénible de monter et de descendre les degrés d'autrui [1].

Imposons silence à nos douleurs ; l'anniversaire qui nous réunit est un anniversaire de gloire et de liberté; quelles que soient nos destinées à venir, la semaine sainte des Polonais vivra désormais dans la mémoire des peuples à côté de cette autre semaine de la Passion, qui perpétua sur le monde le règne de l'intelligence divine. Aussi ce ne sont point de vaines démonstrations de sympathie que je viens solliciter : permettez-moi seulement de vous faire entendre quelques paroles graves, inspirées par la gravité de cette commémoration, et qui, puisées dans une conviction profonde, doivent pénétrer dans la vôtre.

Deux faits imposants, deux faits auxquels viennent se rattacher tous les mouvements qui pendant ces dernières cinquante années ont agité les peuples, dominent de toute leur hauteur l'histoire contemporaine : je veux dire le démembrement de la Pologne et la renaissance de la Grèce. Mais d'où vient que, si l'Europe entière s'est émue au récit de ces grandes batailles qui semblaient faire revivre les combats homériques; si toutes les puissances, les yeux tournés vers la Grèce, lui prodiguaient à l'envi leurs armes, leurs vaisseaux, leurs trésors et leur sang ; si lord Byron allait lui porter le tribut de sa parole et de son épée, d'où vient que la Pologne n'a trouvé partout que des larmes stériles et des vœux sans accomplissement? C'est

[1] Tu proverai si come sa di sale,
Il pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e il salir per le altrui scale.

DANTE, *Paradiso*, 17.

que ces deux faits sont dérivés d'une cause unique : l'avénement de la Russie dans la politique européenne ; c'est que cette politique a compris, dans son instinct de hyène, que là, vers le Bosphore, il y avait un *cadavre* à dépecer, une proie facile et sans défense ; c'est que, pour les nations comme pour les individus, il est plus aisé d'abattre, de démolir, comme il est plus glorieux de restaurer, d'édifier. Il y a deux siècles, six millions d'esclaves, à peine affranchis du joug tartare, s'établissaient à leur aise sur une étendue de cent mille lieues carrées environ, comprise entre le Volga, le Don et l'Oka. C'était le grand-duché de Moskou, très-peu connu du reste de l'Europe ; pour la Russie, il n'en était pas encore question. Cette population sentait fermenter en elle le désir des conquêtes ;—en remontant vers le dixième siècle, nous trouvons que des chefs de bandits scandinaves, successeurs de Ruryk, suivant le cours des rivières navigables, allaient jusqu'aux portes de Sainte-Sophie rançonner les empereurs de Byzance.

Aujourd'hui, la Russie occupe la septième partie du globe habité, et sa population d'esclaves rivés au même joug compose environ le dixième du genre humain. Ce développement hypertrophique, elle ne le doit ni à la force de ses armes, ni à l'habileté de ses généraux, ni à la valeur de ses soldats ; mais bien à sa politique astucieuse et persévérante, à cette politique qui sait attendre, parce qu'elle se croit sûre de son lendemain ; qui sait parfois se détourner de son objet, pour donner le change sur ses véritables intentions ; à cette politique, suivant l'expression d'un écrivain russe, « patiente comme le temps et grande comme l'espace. »

« Cet empire, dit M. de Bonald [1], placé sur les con-

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

fins de l'Europe et de l'Asie, pèse à la fois sur toutes les deux ; et depuis les Romains aucune puissance n'a montré une aussi grande force d'expansion. Il en est ainsi dans tout État où le gouvernement est éclairé et le peuple barbare, et qui réunit l'extrême habileté du moteur à l'extrême docilité de l'instrument. » Avant Pierre I[er], à l'endroit où s'élève aujourd'hui la capitale des tzars, croupissaient les eaux de la Neva, fange en été, glace en hiver. Aujourd'hui, Pétersbourg compte 450 mille habitants, et c'est, au dire de certains voyageurs décorés, *une des plus belles villes du monde.* Saint Pierre, chef des apôtres, fonda son siége sur un roc ; et Pierre I[er], le pape moskovite, établit le sien sur la boue [1]. C'est à l'aspect de cette création naissante, sortant comme par enchantement du sein des flots, que le tzar, après avoir dispersé la flotte suédoise près de l'île d'Aland, proféra ces ambitieuses paroles : « Il n'y a que la Russie qui soit une œuvre de nature : cet empire n'aura point de rival dans sa carrière. » La Russie une œuvre de nature ? O mensonge inouï ! La Russie est l'ouvrage d'une seule volonté, le résultat d'une improvisation gigantesque du pouvoir absolu. Mais là ne s'arrêtera point son orgueil. « Celui qui a pu construire une capitale sur un terrain étranger, sous la mitraille des canons suédois, et brûler l'autre en présence de Napoléon, en trouvera sans peine une troisième dans un endroit plus beau et plus commode. » Et cette parole du célèbre Mochnaçki résume admirablement la pensée du cabinet moskovite. Le souverain des glaces a froid, il veut se rapprocher du soleil. Il a compris que celui qui sera maître de Constantinople sera l'arbitre des destinées du monde.

[1] La *Politique oriento-méridionale du cabinet de Saint-Pétersbourg*, par Mochnaçki. Voy. la *Pologne dans ses anciennes limites*, par J. Bem (de Gluchow), Paris, 1836.

Constantinople, placée sur les limites de trois continents, au confluent de trois mers, protégée de deux côtés par les flots, du troisième par cette muraille de montagnes que Mahomet II a dû franchir avec ses vaisseaux; Constantinople est une position inexpugnable. C'est à cette position, unique peut-être sur le globe, qu'elle doit de s'être maintenue indépendante, lorsque depuis un siècle tout ce qui l'environnait avait déjà subi la loi du sabre musulman.

Rome était le centre et la métropole du monde païen ; Rome était le foyer lumineux autour duquel, comme autour du soleil, gravitaient toutes les nations barbares : aujourd'hui, lorsque l'Asie a été explorée par les Vénitiens, fouillée en tout sens par les Anglais, le point central s'est déplacé d'Occident en Orient. Ce n'est plus Rome, c'est Constantinople qui est la métropole du monde à venir ; et ceci est tellement vrai, que tous les créateurs de systèmes, tous ceux qui se sont préoccupés de nouvelles doctrines sociales, saint-simoniens, fouriéristes ou phalanstériens, ont établi dans cette ville le foyer et le gouvernement de leur utopie.

En effet, consultons l'histoire : c'est aux différents âges de Byzance que se rattachent les grandes ères de l'humanité. A son érection finit le monde romain, le monde des empereurs et des idoles, et commence le moyen-âge, le monde des évêques, des rois et des barons ; à la prise de Byzance par les Turks commence l'histoire moderne, la vraie histoire des peuples et de l'humanité. L'occupation de cette ville par les Moskovites serait l'avénement d'un ordre de choses tout nouveau, dont on ne pourrait dès à présent évaluer toutes les conséquences, mais qui serait tout différent du milieu dans lequel nous existons aujourd'hui.

le soldat de la Sainte-Alliance appelle *un malencontreux événement*, n'a profité qu'à la Russie. Un général corse, qui avait osé faire entendre à la tribune française ces sinistres paroles : « La Pologne est destinée à périr.... » a dit aussi quelques années plus tard : « La Turquie n'est plus qu'un *cadavre*... » Voilà comment ces deux nations se trouvent associées par une intime fraternité de gloire et de malheur dans l'opinion des peuples et des cabinets, et de la renaissance ou de la chute de l'une d'elles dépendra désormais l'avenir heureux ou néfaste de l'autre.

Oh! si la civilisation est la seule puissance légitime de nos jours, si ses intérêts sont les seuls respectables, combien la barbarie musulmane est encore préférable à ce que l'on veut bien appeler la civilisation moskovite ! Tous les voyageurs, depuis Niebuhr jusqu'à MM. Marcellus et Châteaubriand, s'accordent à reconnaître cette immense supériorité, comme peuple et comme individus, de la race turque sur les tribus schismatiques de l'empire ottoman.

Supériorité religieuse : car si l'Islamisme est le déisme pur, dégagé de toute notion sur la Providence et sur la trinité, le schisme est le culte des images et l'adoration des reliques poussée jusqu'au fétichisme le plus grossier; quoiqu'au fond ces deux religions aient beaucoup de rapports entre elles, et que le dogme de la fatalité y soit plus profondément empreint que sur toutes les autres.

Supériorité morale, dérivant de la supériorité religieuse : car si l'instinct du vol, si la prévarication, le fanatisme, l'intempérance sont des vices inhérents au caractère moskovite, les vertus contraires de sobriété, de probité, de bonne foi, et même de tolérance sont traditionnelles chez les Musulmans. Le vol y est à peu près inconnu; tandis que les cachots et les mines de la Russie

infâmes amours. « Je souhaite, leur dit-elle, que ce repas vous soit aussi agréable que les nouvelles que je viens vous apprendre. » Et voilà pourtant la divinité que Voltaire encensait avec tant d'impudeur, et qu'il glorifiait dans le style académique du nom de la Sémiramis du Nord ! L'historien digne de ce nom, disait Victor Hugo, flétrirait avec le fer chaud de Tacite et la verge de Juvénal cette courtisane couronnée à laquelle les altiers sophistes du dernier siècle, avaient voué un culte qu'ils refusaient à leur Dieu et à leur roi ; cette reine régicide qui avait choisi pour ses tableaux de boudoir un massacre et un incendie [1].

Aux conférences d'Erfurth, les deux empereurs se partageaient le monde : à l'empereur français, l'Occident ; au tzar de Russie, l'Orient. « Je ne puis pas, disait Alexandre à Napoléon, livrer aux étrangers les clefs de ma maison ! » Et l'Europe entière ne semblait pas à ce dernier une compensation suffisante pour la perte de Constantinople et des Dardanelles.

Dans l'œuvre de renaissance de la Grèce, la Russie était merveilleusement secondée par l'esprit religieux des populations slavonnes, englobées dans l'empire d'Orient, et par la diplomatie de 1815. Ces populations, généralement schismatiques, et sourdement travaillées par des agents moskovites, s'étaient habituées à désigner le tzar du nom de Messie et de libérateur. Quant à la diplomatie, science athée, éclose sous la plume de Machiavel, mise en honneur par le traité de Westphalie, qui substituait les intérêts dynastiques aux intérêts des peuples, la force matérielle et brutale à l'intelligence ; la diplomatie devait considérer le tzar comme son maître et son idole. On sait que la bataille de Navarin, son chef-d'œuvre, que même

[1] Le massacre de Praga et l'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé.

demain oublier sa victoire, tel est le génie de l'Orient.

Et ici, qu'il me soit permis de vous parler d'un souvenir personnel, qui se presse malgré moi dans mon cœur et sur mes lèvres. Aux bords de la Vistule, en face du faubourg de Praga, il était un site enchanteur, unique peut-être en Pologne, et qui dominait toute la contrée. Là, sous des allées de platanes touffus, de jeunes élèves débattaient avec de jeunes mais savants professeurs les hautes questions de science, d'histoire et de littérature; là, sur une étendue de quelques arpents, on voyait une chapelle, un observatoire, une bibliothèque et un jardin-modèle. C'était un monde à part, le Port-Royal-des-Champs au petit pied. Ce lieu s'appelait *Jolibord*, nom pittoresque qui lui avait été donné par l'illustre Konarski, son fondateur. Eh bien! savez-vous comment ce lieu s'appelle aujourd'hui? ce lieu s'appelle aujourd'hui la citadelle de Varsovie! Là, le cri aigu de la sentinelle moskovite sur les remparts, le froissement des chaînes dans les casemates, a remplacé le chant religieux des élèves chrétiens et les doux accents de la poésie polonaise; là, dorment accroupis ces canons décorés de l'aigle à double tête, qui doivent un jour porter le ravage au sein de nos édifices; là, le génie du mal a proféré par la bouche du tzar ces paroles homicides : « *Je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce n'est pas moi qui la rebâtirai* [1] ! »

Assimilation brutale et sanguinaire, haine ingénieuse et systématique contre toute nationalité qui n'est pas au timbre moskovite; mettre une caserne à la place d'un palais, un faisceau d'armes à la place d'un monument, détruire dans leur germe l'espoir et la moisson des générations futures : tel est le génie du Nord, tel est tout l'avenir de la Russie.

[1] Discours de Nicolas à la municipalité de Varsovie, 10 octobre 1835.

Mais malheur à nous, malheur à l'humanité, si jamais ce génie inquiet venait à se rapprocher du génie immobile de l'Orient! Malheur aux générations à naître! car de leurs étreintes impies sortirait l'esclavage universel! Le Cosaque, qui déjà deux fois a désaltéré son coursier dans les eaux de la Seine, se souvient encore de vos monuments, de vos palais, de vos femmes, de vos trésors; il en a parlé à ses enfants, à ses proches; et toutes ces merveilles d'une civilisation raffinée, agrandies, embellies sous le prisme de léur rayonnante imagination, leur apparaissent, à travers l'immensité, comme un mirage oriental qui exalte sans cesse leurs désirs[1].

Eh bien! pour empêcher que le cheval cosaque ne vienne une troisième fois se laver dans les eaux de la Seine, vous n'avez qu'un seul moyen; un seul, fatal, inévitable: ce moyen vous l'avez désigné d'avance, c'est le rétablissement de la Pologne. Est-ce que ces frêles remparts que vous élevez à grands frais autour de votre cité sauront la préserver de ces attractions infinies qui, à certaines époques marquées par la Providence, précipitent les barbares vers les grands foyers de la civilisation? Dieu n'envoie aux peuples, qu'à de rares intervalles, des épées comme celles de Charles-Martel ou de Napoléon; et vous venez à peine d'ensevelir ce héros sous le sol qu'il n'aurait jamais dû quitter. Tout rempart que l'on élève inspire à l'ennemi l'idée

[1] La paix qui fuit m'abandonne tes guides,
La vieille Europe *a perdu ses remparts;*
Viens de trésors combler mes mains avides,
Viens reposer dans le temple des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où tout sanglant tu t'es lavé deux fois:
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois!

BÉRANGER, *le Chant du Cosaque.*

de venir le prendre ; les ingénieurs prussiens ou suédois, aux gages de la Russie, sont au moins aussi habiles que les vôtres. Non ! ce n'est point ici que doit se livrer le grand combat de la liberté : c'est là, sur la Vistule, sur le Niémen ; et nos poitrines polonaises vous défendront bien mieux que ces murs de sable et de limon. Fondez une Pologne, et vous refoulez sur l'Asie ce colosse qui menace de s'écrouler sur l'Europe ; fondez une Pologne, et vous dépouillez cette mauvaise conscience d'un crime consenti ; ce cilice rugueux qui depuis dix ans ronge votre chair et vous empêche de jouir des fruits de la paix ; fondez une Pologne, et vous serez encore ce que vous étiez aux jours de Napoléon ou de Louis XIV, vous serez la plus grande nation du monde !... Votre révolution de 89 ne s'est souillée de tant d'horreurs qu'en expiation de l'abandon de la Pologne ; Louis XV aussi n'avait pour elle que des larmes et des vœux stériles : eh bien ! un de ses fils est tombé sur l'échafaud, l'autre a dû trois fois mendier le pain de l'étranger, et le troisième.... mort dans l'exil [1].

Mais, pourrait-on m'objecter, nous voyons sans cesse dans l'histoire, des peuples policés, asservis, décimés par des peuples incultes ; et les civilisations les plus brillantes n'ont joui que d'un éclat passager. La Grèce de Platon et de Périclès a cédé la place à la Grèce des Thraces et des Macédoniens, ces Slaves de l'antiquité ; l'héritage des Séleucus et des Ptolémée a passé à son tour entre les mains

[1] Nous pourrions y ajouter la grande leçon de 1848. Que devient aujourd'hui la dynastie de juillet? que devient l'héritage de ce roi pervers et maudit, qui osa faire entendre à la tribune française un blasphème sanglant marqué aujourd'hui à son front par le stigmate vengeur de l'histoire ? Que devient la mémoire de Sébastiani lui-même, son complice, qui s'est chargé de le proférer ? C'est ainsi que la Providence, en frappant les parjures jusque dans la troisième génération, semble hautement avertir que celui qui trahit la Pologne trahit aussi sa sœur en liberté, la France.

de Rome; Rome aussi, cette puissante unité du monde païen, n'est devenue ce qu'elle était qu'après avoir mis le pied sur les ruines de trois civilisations : l'Étrurie, Athènes et Carthage; Carthage dont les autels étaient souillés de sang humain. Rome, leur héritière, devait tomber à son tour sous les efforts de nos ancêtres Goths et Vandales, de ces barbares dont le pied fugitif a déposé sa trace sur la Vistule, sur le Tibre, sur le Mançanarès. Mais pourquoi chercher aussi loin de nous des exemples de la justice divine? Ce que Rome fut autrefois, la Russie l'est aujourd'hui; mais c'est Rome à rebours : en commençant par les jours de la corruption et du fanatisme religieux. Ce colosse si grand que son idée seule suffit pour jeter le trouble dans la conscience des peuples, ce colosse a, comme celui de la Bible, un estomac de fer et des pieds d'argile; cet empire si vaste que jamais le soleil, comme sur les États de Charles-Quint, ne se couche sur ses frontières, cet empire n'a pas de lendemain : — et cette conviction, je voudrais la sceller de tout mon sang; elle est écrite là, en caractères aussi ineffaçables que l'existence d'un Dieu! Si puissante pour la destruction, la Russie n'a aucune force créatrice; cette terre inféconde, et qui n'a pas reçu l'insolation de la liberté, n'a rien produit que des tombeaux, rien enfanté que la mort. Parcourez tout ce sombre hémisphère depuis le golfe de Finlande jusqu'au Kamtchatka : partout une nature âpre et monotone qui semble tenir du caractère des habitants la passivité de l'esclavage.... mais où sont les peuples? où sont les vestiges de leur existence? où sont les monuments sur lesquels ils ont déposé l'empreinte de leur génie?... Leur architecture, c'est le Kremlin : informe amas de pierres entassées symétriquement les unes sur les autres; ou la citadelle de Varsovie. Leur peinture? ils n'en ont pas; à

moins que l'on ne veuille considérer comme peinture nationale les images enluminées qu'ils attachent sur les parois de leurs temples. Leur sculpture? leur statuaire? leur fonderie? la cloche fêlée de Moskou. Leur éloquence? le discours à la municipalité de Varsovie. Leur littérature? quatorze ou quinze mauvaises traductions de mélodrames ou de romans.

Du reste, rien, absolument rien que le désert; ce n'est pas une nation, ce n'est qu'un gouvernement; ce n'est pas un peuple, c'est à peine un État. Là, tout est étranger, jusqu'au rocher suédois qui supporte la statue française de Pierre I[er], par Falconnet; tout est étranger, jusqu'à leurs tzars, qui sont allemands; tout est étranger, jusqu'à leur nom de Russie qu'ils ont volé, escamoté, sous le trône de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne.

La pensée de Bestoujeff, Mouravieff et Pestel, magnifique idéal qu'ils ont osé concevoir les premiers, celui de la grande République slave, n'est pas tout entière étouffée dans les cachots et sous l'ignominie de la potence : elle germe encore dans l'intelligence, elle fermente et bouillonne dans les cœurs de tout ce qui est vraiment Slave chez les Moskovites. En 1824, lorsque les conjurés de Moskou venaient pour s'aboucher avec la société des *Faucheurs* de Varsovie, dont Krzyzanowski était le fondateur et le chef, Bestoujeff, un des conjurés, proposa à ce dernier, comme moyen nécessaire à la réussite de leurs projets, l'extermination de la famille entière de l'empereur. Krzyzanowski lui objecta que jamais les Polonais n'avaient répandu le sang que sur les champs de bataille. « Eh! quoi, lui dit le délégué moskovite, vous désirez l'indépendance, et vous reculez devant le massacre? » Paroles profondes, et qui peignent bien le caractère de ces Russes dégénérés, assemblage monstrueux de l'esprit normand et de l'esprit mon-

gol; — ils ont fait du despotisme en vrais Tartares, ils feront de la liberté en vrais Scandinaves, et boiront le sang dans le crâne des vaincus.

Dans l'antiquité, on liait le corps de l'assassin au corps de la victime, jusqu'à ce que la corruption eût passé du cœur de la victime à celui de l'assassin. Tel est le châtiment réservé à la Russie de la part des peuples martyrs qu'elle a cru se soumettre à jamais. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où le despotisme, ce lien de fer, qui étreignait tant de populations ennemies, ou du moins étrangères l'une à l'autre, se brisera violemment; et toutes ces populations, étonnées de se trouver au même joug, se disperseront avec bruit, comme un faisceau de flèches tartares. Les vieilles républiques de Pskow et de Novgorod, jadis florissantes, revendiqueront leurs droits, et rendront à la cité des tzars les représailles d'Yvan-le-Cruel. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où tout le sang versé sur les plaines de la Pologne, dans les cachots humides, sur les autels du Christ, montera vers le ciel en nuages enflammés, et du sein de ces nuages une voix pareille à la foudre fera tonner l'imprécation de Caïn. Alors, de vastes ruines couvriront tout l'Orient. . . . .
. . . .

Mais du sein de ces ruines, voyez surgir une Pologne plus grande et plus belle! Notre aigle blanche revient se poser radieuse sur son aire suspendue au front des Karpathes : d'une aile elle frappe la mer Noire; de l'autre, la Baltique; sous leur vaste envergure, je vois se presser comme une fédération immense : — ce sont les peuples slaves, jeunes et forts, réclamant à leur tour leur place au soleil et leur part de liberté! Et ce n'est pas un roi qu'ils viennent lui demander : non! la Pologne ne possède ni or, pour en forger une couronne, ni pourpre, pour en teindre

deur de vos sacrifices? A l'aspect de ces douleurs imméritées auxquelles je ne puis porter aucun soulagement, de ces nobles poitrines guerrières remplies de regrets déchirants, je sens ma voix s'éteindre et mes yeux se voiler de larmes brûlantes...

Mais que sont nos propres infortunes, nos misères de détail, auprès de l'holocauste immense qui se consomme aujourd'hui sur le sol de la patrie?

Vous dirai-je les Actes du martyre de la Pologne? Vous dirai-je ses temples profanés, ses tombeaux violés, ses prêtres, ses enfants traînés en esclavage? le culte grec-uni, cette œuvre des siècles, effacé d'un trait de plume? D'autres l'ont fait avant moi, d'autres le feront encore : mais toute peinture, si vivante qu'elle soit, restera toujours bien au-dessous de la vérité.

Déployez les Actes des Apôtres, consultez les temps primitifs du christianisme; cette prophétie du passé vous apprendra mieux que moi l'histoire de l'avenir [1].

La persécution religieuse est la même : seulement les barbares de Rome se servaient de flamme et de fer, les sauvages de Moskou se servent de glaçons et de lanières de cuir; chacun son élément.

Naguère encore l'Europe feignait d'ignorer ces horreurs qui la faisaient rougir, ou ne prêtait qu'une oreille incrédule à cet immense cri de douleur qui du fond de l'Orient venait troubler ses rêves. Aujourd'hui ces faits sont à la connaissance de tous : ils ont été résumés dans

[1] « La pointe des épées s'est émoussée à force de tuer, et les bourreaux, épuisés de fatigue, se relevaient tour à tour!... » (EUSÈBE, liv. VIII.)

« Galerius ne pouvait manger s'il n'avait pas du sang chrétien à sa table!... » (LACTANCE, *de Mort. pers.*)

« Les lois romaines interdisant de mettre à mort les vierges, on les faisait auparavant violer par le bourreau, et puis on les purifiait par le feu!

(CHATEAUBRIAND, *Martyrs.*)

un livre immortel qui doit à jamais faire honneur à son auguste écrivain [1].

Le vieillard, un pied dans la tombe, avant de paraître devant Dieu, a interrogé sa conscience, et il s'est rappelé qu'il était prêtre et chrétien avant d'être pontife et roi.

Il a levé de nos fronts l'interdit terrible sous le poids duquel nous avons gémi pendant dix années, et lui-même il avoue s'être abusé sur les intentions de Nicolas.

Paix avec lui, paix avec son âme, le jour où elle paraîtra devant le juge suprême!

En présence de faits pareils, toutes les douleurs se taisent, tous les partis se confondent et se tendent la main ; nous ne sommes plus que Polonais et chrétiens, enfants de la même mère-patrie, frères par le sang et le martyre.

Consolez-vous, mes amis, les temps de persécution ont toujours précédé les temps de triomphe : un règne aussi violent que celui de Nicolas ne saurait durer longtemps.

Lorsque la mesure de sang est pleine, il suffit d'une seule goutte pour la faire déborder.

Notre peuple a déjà connu les jours du malheur. Des orages sans nombre ont passé sur sa tête sans l'abattre ; celui-ci passera comme les autres et ne laissera qu'un souvenir mélancolique de deuil et de souffrance dans les chants populaires.

Ce n'est pas la première fois que nous avons été comme abandonnés de Dieu et des hommes ; au temps de Jean Kasimir, il y aura bientôt deux siècles, la totalité du pays était au pouvoir de l'étranger : les Suédois, les Russes, les Tartares, les Prussiens et les traîtres croyaient avoir étouffé la Pologne dans un bain de sang. Le chef du gouvernement, étranger à la nation, donnait aussi le premier

[1] Allocution du Saint-Père au consistoire secret du 22 juillet 1842.

l'exemple de la fuite. Eh bien, après sa défection, la Pologne s'est relevee plus fière que jamais, et son règne déplorable a été le prélude du règne à jamais célèbre de Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté.

Nous ne sommes plus au temps des conquêtes absolues et des partages définitifs. Ce mot même de conquête semble avoir perdu la signification qu'il avait au moyen-âge, lorsque les serfs étaient attachés à la glèbe du seigneur. Il n'est plus aujourd'hui de conquêtes réelles que celles de l'intelligence et de la supériorité morale : telle a été pour nous dans les siècles passés la réunion de la Pologne et de la Lithuanie, par un lien sacré, un pacte inviolable, que les dernières secousses des deux peuples n'ont fait que resserrer davantage.

Toute conquête dépose dans le sol qu'elle envahit les semences d'une révolution. Les races se rapprochent et se superposent les unes aux autres, comme les couches d'une alluvion géologique, mais ne se confondent jamais. Vient un moment où la séparation s'opère, d'autant plus violente et plus passionnée, que l'intérêt du crime s'est plus lentement accumulé. Telle a été la révolution anglaise de 1688, la longue insurrection ibérienne contre les Maures, la révolution des Hellènes, et celle des Russes eux-mêmes, personnifiée dans Yvan-le-Cruel : telle a été la vôtre en 1792, tel sera le démembrement prochain de l'Autriche.

Il y a trente ans à peine, la France signifiait le monde; vous avez reculé ses frontières plus loin que celles de l'empire de Charlemagne; vous avez eu vos départements des Bouches-de-l'Elbe et du Cattaro! Eh bien, qu'advient-il aujourd'hui de cette immense agglomération de territoires conquis? Le lien qui les étreignait s'est brisé, et les nationalités primitives ont repris leur empire. « On ne fait pas un peuple libre, » écrivait l'historien de la civilisation

moderne; et je ne fais que compléter sa pensée en ajoutant : « On ne fait pas un peuple esclave! » Il est dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre matériel, des lois qui s'accomplissent en dépit de toutes les combinaisons humaines; et celle-ci est la plus sainte de toutes, car c'est la loi de la justice divine. Les peuples ont des physionomies distinctes comme les individus, que ni la marche des temps, ni les transformations politiques ne sauraient altérer; à deux mille ans d'intervalle, nous sommes tout étonnés de les retrouver les mêmes.

Nous aussi, les premiers-nés de la famille slave, les premiers admis à l'illumination chrétienne, nous nous sommes appelés d'abord Pélasges, Sarmates, Serbes, Venètes, Vandales : puis Slaves, Léckites, Polonais; et cependant, depuis Hérodote et Tacite jusqu'à Kromer et Naruszewicz, nos mœurs ont à peine varié. Notre langue même, ce curieux monument de l'antiquité, n'a subi que d'inappréciables modifications : témoin l'hymne immortel composé par saint Adalbert à la fin du dixième siècle, et qui semble écrit de la veille, tellement il est encore plein de verdeur et de clarté.

L'établissement du christianisme en Pologne ne lui a pas coûté un seul martyr; l'avénement de la liberté, qui en est le développement final, ne lui coûtera pas une seule guerre civile.

Lorque nos deux premiers apôtres chrétiens, Jean Kaïch et Paul le Venète, dont la légende, sans trop d'invraisemblance, a fait deux anges, sont allés se présenter au pape pour lui rendre compte de leur mission, ils lui dirent : « Nous avons en vain cherché parmi ce peuple le supplice; nous y avons trouvé la pratique des vertus que nous venions enseigner. » Il a suffi d'abattre les idoles, de consacrer les temples, de couper les forêts, et tout était

dit. La parole seule a suffi : le Verbe, *Slovo*, dont le nom même de la race slave est dérivé.

C'est ainsi que nous étions chrétiens avant même la révélation, que nous le sommes aujourd'hui malgré l'hérésie et les jésuites, que nous le serons toujours malgré Nicolas, malgré les papes qui nous traiteront de séditieux; car, hâtons-nous de le dire, cette religion du Christ, ramenée à sa pureté primitive, serait la seule immuable, comme elle serait aussi la plus parfaite, la plus sociale, la plus avancée des croyances de l'humanité[1]!

Le même peuple, après avoir jeté ses chaînes brisées sous les pieds du grand-duc Constantin, lui a donné un sauf-conduit jusqu'à la frontière pour le soustraire à la fureur de ses soldats. Indigne de mourir d'une main polonaise, il est allé expirer sur le sol moskovite de cette mort lente, de ce mal héréditaire qui a tué son frère Alexandre, qui tuera son frère Nicolas, qui tuera les enfants de Nicolas jusqu'à la troisième génération ; car, vous le savez, Messieurs, l'aigle de Russie est à deux têtes : celle des Holstein-Gottorp et celle des Orloff, dont le bec rapace fouille dans la poitrine des tzars pour en arracher le cœur. Le cruel Constantin, né d'une race parricide et maudite, est mort en regrettant la Pologne!

Admirable mansuétude de ce peuple, qui n'a toujours eu pour ses bourreaux que des prières et des larmes, qui souffrant tous les outrages a répondu comme le Christ, son divin maître : « Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Et c'est un pareil peuple qu'un despote en démence prétendrait subjuguer pour jamais? que l'on voudrait exclure de la grande famille européenne? déshériter de cet avenir d'émancipation intellectuelle et de prospérité

[1] Je disais ceci en 1842, sous la triste papauté de Grégoire XVII.

vers lequel tous les autres s'avancent à pas de géant?

Oh! s'il est ici quelqu'un qui doute à ce point de la Providence, qu'il ait par son assentiment tacite consacré l'iniquité du partage, ce pacte d'infamie qui réunit les trois cabinets du Nord ; qui dans son cœur ait commis le crime que Nicolas commet à force ouverte, qu'il s'éloigne de cette enceinte, car il est le complice du tyran!

Il est évident que de nos jours les peuples tendent vers l'unité; que leurs alliances commerciales ne sont que le prélude des grandes alliances politiques qu'elles préparent. Dès à présent il est aisé de prévoir, sans tomber dans le ridicule des prophéties, que trois grandes unités doivent surgir au sein de l'Europe moderne, en vertu de cette loi permanente qui ramène la société vers son point de départ; savoir : l'unité gallo-romaine, l'unité germanique et l'unité slave. Mais quelle doit être la signification de cette dernière? sera-t-elle un symbole de paix et d'alliance, ou bien un mythe de carnage et de destruction? Quel est le culte nouveau qu'elle doit inaugurer? est-ce le catéchisme du tzar, ou la foi des illuminés? Doit-elle apporter aux deux autres la vie ou la mort? Mystère à double face, hiéroglyphe formidable que l'avenir jette au présent, et qu'il appartient à Dieu seul de pouvoir déchiffrer. Quoi qu'il en soit, tant qu'il nous reste un souffle de vie, une goutte de sang à répandre, nous lutterons contre cette assimilation brutale qui voudrait nous imposer une foi nouvelle, des mœurs nouvelles, un nom nouveau parmi les peuples. La destinée de la Pologne est d'affranchir et de régénérer les Slaves : il faut donc que la Pologne existe. La fédération slave est sans doute un idéal sublime; mais afin que cette grande synthèse puisse s'accomplir, il faut avant tout conserver la Pologne, qui seule peut lui donner la vie et le mouvement. Une nation, si

comprimée qu'elle soit, n'a pas le droit de se départir de son individualité en faveur d'une autre unité prépondérante tant que sa mission providentielle n'est pas accomplie : les nationalités locales sont les garants de la civilisation, les sauvegardes des libertés publiques.

Le schisme, cette hydre odieuse dont la tête est à Pétersbourg, et qui vient d'enlacer de ses retours immenses la moitié de l'Asie, règne déjà sur un tiers de l'Europe. Le voilà parvenu jusqu'au cœur de la chrétienté : une sentinelle moskovite veille sur le sépulcre du Sauveur, de peur qu'il ne se lève et qu'il n'écrase la tête du monstre.

L'Orient est un abîme qui s'avance vers vous. Les barbares ne sont plus qu'à deux journées de Rome : ils n'ont qu'un bras de mer à traverser pour venir s'asseoir dans le Capitole de la ville éternelle. Ils ont fait leur dénombrement, et n'attendent plus qu'un chef qui prendra le nom de Fléau de Dieu pour les conduire. Laissez-les faire ; et demain ils viendront dresser des échelles contre vos remparts.

Mais, grâce au ciel, il n'en sera pas ainsi. Rome, obéissant à l'instinct de sa conservation, appellera tous les chrétiens aux armes ; à sa voix l'esprit chevaleresque qui vous animait au temps de Godefroy se réveillera plus puissant que jamais.

Les deux génies de l'Europe et de l'Asie se rencontreront une fois encore dans une lutte terrible, décisive ; et cette lutte sera livrée sur les plaines de la Pologne. Là, il y aura deux mondes, deux religions en présence, qui se traduisent aujourd'hui par deux symboles : despotisme et liberté.

Le fantôme russe n'est pas aussi terrible qu'on a voulu vous le faire accroire : il disparaît dès qu'on le touche. Nous qui l'avons vu de près, qui nous sommes mesurés

avec lui; nous savons qu'il a des points vulnérables; et nous lui avons porté des blessures profondes dont il ne guérira jamais. La guerre interminable de la Circassie; la suppression du cartel d'échange avec l'Allemagne, qui a déjà produit plus de soixante-dix mille déserteurs, les conspirations militaires qui éclatent chaque année, à point nommé, pour la fête de Nicolas, ont dernièrement mis à nu les ulcères de ce colosse.

Et que faut-il penser de l'avenir d'un État dont tous les souverains, de père en fils, meurent par le poison? de cette monarchie absolue tempérée par le régicide? de cette administration fondée sur le vol? de cette métropole érigée sur la vase? mélange épouvantable de grandeur et de faiblesse, d'opulence et de misère! vampire gorgé de sang, et qui n'a de puissance que dans l'imagination des lâches qu'il effraye!

Mais nous avons fait bien plus que le vaincre; nous l'avons déshonoré. Nous avons attaché un opprobre éternel au nom de Nicolas, ce despote morose et fanatique qui croit avoir une mission divine! Par nous, ce nom sera associé à celui des tyrans exécrables comme Henri VIII, Philippe II, Yvan-le-Cruel; par nous, la postérité ne le reconnaîtra qu'avec l'épithète de bourreau : l'émigration polonaise est un fouet sanglant qui le frappe éternellement au visage!

Aujourd'hui même, malgré notre faiblesse apparente, il nous reste un moyen infaillible pour ressaisir tous nos avantages; le despotisme est de cette nature, qu'un seul revers suffit pour lui donner la mort : la liberté seule, malgré ses défaites d'un jour, est impérissable.

Dieu mit dans les mains de chaque homme les voies de son salut; et tant qu'un peuple jadis libre existe, lui seul est le maître et l'arbitre suprême de ses destinées!

Polonais ! brisez vos chaînes, mais brisez-les toutes à la fois ; et surtout ne comptez plus jamais sur l'appui de l'étranger : vous êtes assez forts pour vaincre, vous êtes vingt-sept millions d'hommes ! Malheur au peuple insensé qui place ses espérances en dehors de lui-même !

Pour être libres, vous n'avez qu'à le vouloir ! ayez donc le courage de votre volonté !

Vos aïeux sont tombés par excès d'orgueil, pour avoir désobéi à la volonté de Dieu. Relevez-vous par un moyen tout opposé, et rentrez dans le sein de cette famille polonaise qui vous appelle ses enfants !

Réunissez-vous, non pas autour d'un homme, mais autour de ce principe que vous inscrirez sur vos drapeaux :

« JUSTICE ET LIBERTÉ POUR TOUS ! »

Si en 1830 vous aviez prononcé cette noble devise, vous seriez déjà libres, ou du moins vous auriez laissé sur vos tombeaux une auréole impérissable !

Brisez les entraves du peuple et mettez-lui aux mains une épée ! Qu'il n'y ait désormais ni titres, ni distinctions, ni privilége, ni race étrangère qui puissent vous désunir ! Liez-vous plus étroitement que jamais, et que de vos étreintes fécondes naisse la liberté des Slaves ! Dites au paysan : « Cette terre, fécondée de tes sueurs, arrosée de ton sang, t'appartient tout entière ! Mais lève-toi et marche ! et d'un commun effort, purgeons-la des ennemis qui la souillent ! » Le dernier de vos rois s'écriait, en voyant le sceptre échapper de ses mains tremblantes : « Je ne veux conserver que ce qu'il faut de terre pour y poser un trône ! » Dites-lui : « Nous ne voulons conserver que ce qu'il faut de terre pour en couvrir nos ossements ! » C'est ainsi que vous réparerez la grande iniquité qui a été commise par vos aïeux, et dont vous portez la peine, vous qui êtes aussi les héritiers de leur gloire !

Vous direz à vos ennemis : « Nous ne voulons pas vous rendre guerre pour guerre, et massacre pour massacre : nous voulons seulement repousser l'agression la plus injuste, secouer le joug le plus infâme qui jamais ait pesé sur un peuple ! » Et cette parole, les Moskovites eux-mêmes la comprendront, car quelque dégradé qu'il soit par la tyrannie, il n'est personne au monde qui n'aspire à redevenir homme libre, qui n'ait son esclavage en horreur !

Et ne craignez pas que cet appel meure sans écho dans les parois de cette enceinte; ce cri : *Justice et Liberté pour tous,* retentira bientôt des Karpathes à la Dzvina ; il parviendra jusqu'au palais du tzar, et le tzar allemand sentira la terre slave s'émouvoir sous ses pieds ! Tous les peuples seront saisis d'admiration et de respect; d'eux-mêmes ils viendront s'associer à vos efforts : non plus, comme il y a douze ans, par des chants et des larmes stériles, mais par la toute-puissance de leur volonté ! car celui qui avertit les rois par des exemples mémorables, sait aussi les frapper quand le jour de sa justice est venu. . . . .

. . . .

O Pologne ! ô toi, nos premières amours ! te voilà maintenant clouée sur la croix du supplice, et de tes flancs déchirés la vie s'exhale avec le sang de ton cœur !...

Et les Juifs se partagent au sort tes sanglantes dépouilles, et l'Europe est là indifférente et muette qui te contemple !

Une seule gloire te manquait peut-être ; et cette gloire, c'est ton plus cruel ennemi qui te la donne !

Ton martyre doit-il durer longtemps encore?...

Paris ; 29 novembre, 1847.

X

DISCOURS A L'ASSEMBLÉE PATRIOTIQUE

POUR LE

12e ANNIVERSAIRE DE L'INSURRECTION POLONAISE.

Messieurs et Concitoyens,

L'année qui va s'ouvrir dans un mois sera la treizième de notre exil... Plaise à Dieu que ce soit la dernière! Plaise à Dieu que les nobles espérances qui, dans ce moment, font battre vos cœurs à l'unisson du mien, soient enfin réalisées par la justice éternelle!

Comme l'équipage d'un vaisseau après une longue tempête se trouve surpris par le calme au milieu de l'Océan; le pilote se penche à tous les points de l'horizon, et cherche à deviner de quel côté lui viendra le souffle libérateur; par moments, il lui semble qu'une brise naissante vient animer ses voiles, il a senti le navire s'incliner sur les ondes... Il revoit en songe la patrie lointaine, les amis, les parents qui l'attendent au foyer domestique... Vain prestige! Les voiles languissantes retombent sur les mâts immobiles, le soleil s'éteint, pâle et décoloré, sur l'immensité des flots; avec lui, la dernière espérance!

De même, dans ce silence de mort qui nous environne, il nous semble entendre une voix qui nous appelle vers le pays natal : nous ressaisissons nos armes... Hélas! ce que nous avions pris pour un cri de salut n'était qu'une illusion hâtive de nos cœurs!

Nos rangs se sont éclaircis, comme le lendemain d'un combat : l'ange de la mort, en passant sur nos têtes, a largement frappé les victimes les plus jeunes, les plus glorieuses... Elles tombaient le front tourné vers la patrie ; et leur dernier soupir était encore un accent de liberté.

Mais, si d'une part notre sainte cause a perdu quelques-uns de ses plus zélés défenseurs, de l'autre elle a conquis de nombreux et puissants alliés : maintenant, nous pouvons le dire avec un juste orgueil, elle est devenue la cause de l'humanité.

La persécution religieuse, ce fléau de tous les âges, et qui fait l'opprobre du temps où nous vivons, a pour jamais identifié l'existence de la Pologne avec celle du christianisme universel : de même que le sang des frères Pulawski, de Kosciuszko, de Niemcewicz et de tant d'autres, l'avait déjà solidarisée avec la liberté du monde.

Le christianisme primitif triomphait dans le monde ancien au milieu du martyre et des persécutions : la liberté, qui est le christianisme moderne, doit aussi triompher par le martyre expiateur de la Pologne.

Les dernières agitations de l'Orient nous ont signalé un fait immense : c'est la haine profonde que la Russie inspire même à ses coreligionnaires. En Grèce et en Servie, le tzar allemand a vu échouer sa propagande contre l'esprit d'indépendance qui a toujours germé au sein de ces peuples : et qui donc voudrait être l'esclave des esclaves? A son voyage à Berlin, les populations allemandes l'ont partout salué sur son passage du nom de « *Menschenfeind*, l'ennemi des hommes; » et le tzar est pourtant leur compatriote : le tzar, c'est le pied de l'Allemand sur le Slave. Naguère encore un roi justement vénéré, le roi de Danemark, repoussait une alliance avec la famille du tzar, pour ne pas se rendre l'instrument et le complice de sa politique. L'Au-

triche seule, cet empire apostolique, semble toujours servilement attachée au char de Nicolas. Mais à quoi tient cet état de choses? Peut-être à la vie d'un ministre, qui, effrayé des dangers de la liberté, a préféré chercher un appui dans le despotisme russe, et lui a généreusement livré les clefs de sa maison, l'embouchure du grand fleuve slave. C'est ainsi que l'Autriche de Joseph II finira avec son dernier représentant; et l'élément slave, qui s'y trouve en grande majorité, prévaudra sur l'élément germanique.

Mais ce qui a puissamment contribué à propager ce sentiment général d'hostilité à l'égard de la Russie, c'est un livre, un livre célèbre que je n'hésite pas de signaler à toute votre admiration : ce livre, c'est le *Voyage en Russie* de M. de Custine. Le noble voyageur a levé d'une main hardie l'appareil qui couvre tant de plaies hideuses et de blessures incurables; et l'Europe, en les voyant, a jeté un cri d'horreur et d'épouvante. Quelle barbarie d'une part, et quelle abjection de l'autre! quelle dégradation inouïe de la nature humaine! Se peut-il qu'un joug aussi infâme pèse sur des millions d'êtres à l'effigie de Dieu! Ce que nous n'osions jusqu'à présent articuler qu'avec réserve, se trouve ici, dans ce livre, inscrit à chaque page, en caractères de sang. Voyez! ces esclaves d'hier, à peine libérés du collier tartare, pour tomber sous la tyrannie de leurs seigneurs, n'ont qu'un seul instinct: la haine et la vengeance! pour la liberté, ce nom même est étranger à leur langue. A certaines époques marquées par la Providence, ils égorgent leurs nouveaux maîtres, ou les font brûler vifs, au nom de l'empereur, qu'ils appellent leur père, les malheureux!... et le lendemain, la justice de l'empereur fait cerner les coupables, et déporter des populations entières en Sibérie, pour venger les seigneurs!... Tableau fait pour attrister profondément les plus cruels

ennemis de la Russie ! Ce colosse du Nord, qui menace à tous moments de s'écrouler sur l'Europe ; cet empire géant, dont le nom seul porte l'effroi dans la pensée des peuples, a donc un anathème éternel attaché à son existence, une hyène sanglante qui lui ronge le cœur et le dévore : le massacre[1] !

Ce livre est bien fait pour consoler toutes nos souffrances en nous montrant des douleurs encore plus grandes... il est fait pour détacher à jamais de la Russie les hommes de bien de tous les pays et de toutes les opinions, même ceux qui placent leurs espérances dans l'absolutisme. Et cependant celui qui l'écrivait était bien loin, en commençant son voyage, de partager les idées qui, vers la fin du dernier siècle, ont changé la face du monde... Son père, le marquis de Custine, son grand-père, le général de Custine, sont morts sur les échafauds de 93 !... Mais telle est la puissance de la vérité qu'elle choisit pour ses organes ceux même que le sort avait désignés pour ses victimes !... Honneur à lui, car il ne s'est pas laissé éblouir à ce faux appareil de grandeur dont les tzars ont coutume de s'environner aux yeux des étrangers... Honneur à lui, car les perfides cajoleries du despote lui ont laissé toute l'indépendance d'esprit nécessaire pour appeler la Russie, chargée de toutes ses iniquités, à la barre des nations... Honneur à lui, car il a brisé du plat de son épée le masque du comédien sur la figure du tyran. Il était digne d'un Français d'écrire jour par jour, sous l'impression des scènes de désolation qui s'offraient à ses regards, ce livre, dont chaque page aurait pu lui coûter la vie ou la liberté.

[1] Les scènes horribles de Tarnow et de Bochnia, soudoyées par un gouvernement étranger complice de la Russie, ne prouvent rien contre la Pologne; pas plus que les massacres en Ukraine, organisés au siècle précédent par Catherine II.

Cet ouvrage fera-t-il au moins rougir les Russes en leur présentant le miroir fidèle de leur abaissement? Nous ne le croyons pas, au moins quant à présent : on ne peut rien pour ces barbares, même en leur disant la vérité. L'esclavage a passé dans leur sang, il est devenu pour eux un besoin de nature. Mais les réactions et les vengeances qu'il a déjà provoquées attestent la colère et l'effroi du souverain de toutes les Russies. Le tzar, devant qui tout tremble, a tremblé à son tour devant un livre : « Un mot de vérité lancé en Russie, a dit l'auteur, est une étincelle qui tombe sur un baril de poudre. » Dans un pays où tout est mensonge et prestige, la vérité devait être considérée comme une mortelle ennemie.

Lorsque Catherine II voyageait à travers les solitudes de son empire, un courtisan faisait élever sur son passage des villes, des villages, des châteaux improvisés. Ces planches de théâtre destinées à faire illusion à la tzarine, ces décors en bois peint, qui cachaient le vide, c'est la Russie tout entière. Ses régiments sans soldats, ses mers sans vaisseaux, ses déserts sans villes, ses villes sans habitants, tout cela ne vaut pas la puissance matérielle du plus chétif État de l'Occident. Mirage trompeur, éclos des brouillards de la Néva et qui se maintient à la faveur du crépuscule boréal : de loin il trompe les yeux par l'apparence et les couleurs de la vie sociale; mais approchez un peu, il se décolore, se dissipe et ne laisse après lui que l'éternité du désert.

Nous-mêmes, divisés comme nous l'étions après le partage de 1815, nous aurions vaincu, refoulé dans leurs steppes ces troupeaux de barbares, sans les fautes inexplicables de nos gouvernants. Les Russes seront toujours des Grecs du Bas-Empire, perfectionnés des Normands et des Tartares : sur le champ des ruses et des trahisons, ils

seront toujours passés maîtres. Faire avec eux de la diplomatie, avoir foi dans leurs promesses, leurs serments, c'est leur donner une victoire certaine : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » a dit un démon à face humaine qui méritait bien de naître à Moskou.

Eh quoi ! le polype monstrueux sorti des marais de l'Ingrie étendra-t-il longtemps ses bras impurs sur la moitié du monde? Quand donc l'Europe secouera-t-elle ce rêve de sang qui la tourmente depuis la chute de Varsovie? Qui donc changera nos chaînes contre des épées?...

Patience, ô mes concitoyens, la justice des peuples est parfois tardive; mais quand elle se réveille, malheur à ceux qui l'ont provoquée ! Le Nord et l'Occident sont là, comme deux athlètes puissants, qui s'observent et se défient du regard avant de frapper les premiers coups. Dans ce calme de mort qui précède l'orage, le travail mystérieux de l'humanité s'accomplit, les éléments se préparent à la lutte.... Écoutez! n'est-ce pas le bruit des trônes qui s'écroulent?...

Soyez prêts, mes amis ; car bientôt viendra le moment décisif. Ne vous laissez pas endormir dans un lâche repos; au milieu d'un monde tout de matière, gardez bien votre jeune enthousiasme digne des chrétiens des premiers âges ! et surtout sachez vous préserver de la contagion du doute, qui est la mort anticipée de l'âme. Durant ces quelques années d'exil, vous avez resserré les liens qui vous unissent, et vous avez appris à vous connaître davantage. Il fallait cette épreuve pour sceller à jamais par la consécration du malheur l'alliance de la Pologne avec la Lithuanie, qui tant de fois s'est immolée pour elle comme une sœur, comme une amante dévouée. Il fallait cette épreuve pour réduire les hommes et les choses à leur juste valeur et à leurs véritables proportions. Quelques hommes se sont

amoindris, l'esprit commun s'est développé. Il fallait cette épreuve pour vous convaincre de la nécessité d'une réunion absolue, inconditionnelle, avec le peuple, trop longtemps déshérité de ses droits, issu du même sang, prêt aux mêmes sacrifices. Est-il un pouvoir au monde qui puisse résister à vingt millions de volontés réunies en une seule? Et que faut-il pour cela? Un homme qui devienne la personnification vivante de cette volonté, l'interprète de la Providence. L'Irlande, la Pologne des mers, possède déjà son libérateur; et Dieu donne toujours un bon génie aux peuples qui sont dignes de le posséder. Certes! il doit se sentir bien fort et bien grand cet homme qui a pu dire avec plus de vérité que jadis un roi de France : « L'Irlande, c'est moi! » sans qu'une seule voix s'élevât pour le désavouer, même parmi les instruments volontaires de l'orgueil et de l'intolérance : ce Daniel O'Connell, ce peuple fait homme, qui, d'un seul mot, soulève et calme les tempêtes. L'horizon polonais s'est élargi par delà les limites de l'Europe; grâce à la persécution, la Pologne est plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps des Jaghellons : son sauveur ne se fera pas attendre.

La liberté fut la première amante de chacun de vous. Vous lui avez déjà sacrifié tout ce qui rend la vie heureuse et facile : les joies du foyer domestique, patrie, famille, jeunesse, indépendance; faites plus encore, immolez-lui vos douleurs et vos ressentiments. Honte à celui qui s'arrête à la moitié d'un sacrifice!

Les tyrans n'ont qu'un jour, les peuples restent : car l'âme des peuples, c'est la liberté; et cette âme est immortelle!

Aimez-vous et soyez libres : car la LIBERTÉ, c'est AMOUR.

Paris; 29 novembre, 1843.

XI

SUR LA TOMBE DE KASIMIR DELAVIGNE

au champ de repos du Père-Lachaise.

Messieurs et Concitoyens,

Laissez-moi vous dire sur cette tombe encore ouverte, sur cette lyre qui vient de se briser, au nom de la Pologne, ma patrie, une parole de deuil et d'adieu.

Kasimir! ton nom slave a toujours trouvé parmi les fils des Slaves amour et respect. Enfants, nous t'aimions déjà, lorsque tu nous parlais de gloire, ce premier rêve des enfants et des peuples.

Kasimir! nous t'aimions adolescents, lorsque ta *Varsovienne*, chantée par toute une armée, combattait avec nous notre premier combat, remportait avec nous notre première victoire.

Kasimir! nous t'aimons vétérans et proscrits sur la terre étrangère, lorque tu pleures avec nous la Pologne opprimée, lorsque ta voix prophétique nous prédit sa résurrection et sa future splendeur.

Les uns jettent des fleurs immortelles sur la tombe de ceux qu'ils ont aimés, d'autres sèment des paroles plus belles que ces fleurs; nous avons gardé la coutume de répandre sur les yeux de nos frères, morts en exil, un peu de cette terre natale, imprégnée du sang des martyrs, afin que dans le dernier sommeil ils aient encore des visions de la patrie absente.

Par la pensée, par le cœur, par le génie, tu t'es associé à nos amours, à nos luttes, à nos espérances; qu'il soit donc fait avec toi comme avec nos frères morts en exil:

Poëte et soldat de la Pologne, dors en paix sous cette terre polonaise!...

Paris; janvier, 1844.

XII

LE PEUPLE-MUSICIEN

épisode du 24 février.

« Il était en ce moment une heure et demie à l'horloge des Tuileries.

« Après avoir franchi le seuil du palais enseignes déployées, sabres nus et fusils sur l'épaule, le peuple vainqueur inondait les appartements royaux, les escaliers, les corridors, les galeries.

« Une trombe populaire composée de citoyens des faubourgs, d'étudiants et d'artistes, venait de traverser la salle splendide où tous les maréchaux de l'ère impériale sont peints en pied.

« De salle en vestibule, cette masse triomphante aborda enfin cette partie du château qui fut la résidence de Marie-Amélie.

«—Enfants, pas d'excès! s'écria alors un vénérable colonel, combattant octogénaire du 14 juillet 1789 ; pas d'excès ! nous entrons dans la demeure d'une femme !

« Tous prirent l'engagement de se montrer calmes et modérés, même après la victoire.

« La foule entra donc dans le salon de la reine non point semblable à un torrent dévastateur, mais bien plutôt pareille à une phalange de chambellans qui se présenteraient à la cérémonie d'un baisemain.

« On ne dérangea rien : ni les aquarelles, ni les bronzes, ni les meubles, ni toutes ces délicatesses du luxe qui

éblouissent l'œil du pauvre ; on respecta la femme détrônée jusque dans la moindre fantaisie.

« Cependant une voix s'écria :

«—Un piano ! le piano de la reine !

«—Tout beau, reprit le colonel en jetant son épée sur l'instrument ; que personne n'y porte la main si ce n'est un musicien !

« Un grand jeune homme sans armes sortit des premiers rangs, ouvrit le piano, et d'une main vigoureuse joua les premières mesures d'un air national.

«—*La Marseillaise!* s'écria le peuple; et le refrain répété en chœur par tous les assistants se répandit de proche en proche à travers les vastes couloirs et les avenues du château.

« C'étaient plusieurs milliers de poitrines sonores encore émues par la chaleur du combat, chantant avec ensemble l'hymne immortel de Rouget de l'Isle.

« Le jeune homme les conduisait avec énergie, avec amour, *con furore* ainsi que le disent les Italiens ; et ce n'était pourtant pas un homme du Midi.

« Un artisan du boulevard le reconnut.

«—C'est le citoyen Christien Ostrowski, l'ami de Kasimir Delavigne et de Béranger, l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, le fils du général polonais.

«—Est-ce vrai ? lui demanda la foule.

«—Vous l'avez dit, répondit en se levant le virtuose, je suis un soldat de 1831 !

« Là-dessus les cris de *vive la Pologne!* se mêlèrent à ceux de *vive la République! vive la France!* [1]

Moniteur du soir; 2 mars, 1848.

[1] Dans ce moment une main populaire inscrivait cette double devise, à l'endroit même où tout à l'heure on voyait le trône du roi fugitif, emportant avec lui sa couronne brisée et sa race évanouie.

XIII

SUR LA PLACE DE LA BASTILLE

AU CORTÉGE D'ADIEU DES ÉMIGRÉS POLONAIS

CITOYENS ET FRÈRES,

Au pied de cette colonne, impérissable monument de la liberté souveraine, de la royauté à jamais abolie, je viens vous dire une dernière parole d'espérance et d'adieu. Grâce à votre héroïque effort du 24 février, les jours de l'exil sont accomplis, les jours du combat recommencent. Pèlerins de quinze ans, voici que nous reprenons le chemin de la patrie.

Après cette séparation, quand vous entendrez parler de nous, quand des noms polonais vous seront apportés par le vent des batailles, c'est qu'alors nous serons engagés dans une lutte décisive, lutte géante, lutte à mort avec le despotisme; c'est qu'alors notre sang aura coulé sur la terre polonaise, cette antique, cette glorieuse arène de la liberté! Mais, cette fois, ce ne sera plus un assassinat monarchique, dont les peuples muets resteront les impassibles spectateurs ou les complices ; non! j'en ai la conviction profonde : ce sera un réveil spontané, une commotion de volcan dont la Pologne surgira grande et forte entre ses limites de l'Oder et de la Dzvina, rempart indestructible que Dieu même a posé entre l'Europe libre et les barbares. Vous direz alors au bruit lointain que vous

entendrez à l'Orient : « Nos frères nous appellent ; ils lut-
« tent pour leur liberté et la nôtre ; allons les secourir !
« allons combattre à leurs côtés ! »

Ce que nous vous demandons aujourd'hui, frères, c'est un souvenir, peut-être un regret. Des armes... nous en trouverons, même dans les mains de nos ennemis. Au nom des peuples slaves, nous qui briserons leurs chaînes comme vous avez brisé les vôtres, sous cette colonne sainte, à vous nos frères en liberté, nous vous jurons éternelle alliance ; puisse cet adieu suprême marquer dans l'histoire des deux peuples soldats comme un embrassement duquel doit sortir la liberté du monde ! Les larmes dans les yeux, nous vous pressons tous sur nos cœurs de frères, nos cœurs déchirés par les douleurs de l'exil, mais aussi palpitants des plus magnifiques espérances pour la patrie polonaise ! Merci pour cette longue hospitalité que vous nous avez donnée malgré les lâches réticences d'un gouvernement brisé par votre indignation ; merci pour votre assistance dans ce cortége du départ où nos rangs sont confondus avec les vôtres ; merci encore pour les vœux qui nous accompagnent, pour les inspirations de dévouement sans bornes qui se pressent dans vos âmes !

Peuple français, adieu ! La Pologne vivra ; c'est notre vœu, notre espérance à tous, c'est le cri de l'humanité, c'est la volonté de l'intelligence éternelle qui veille sur le salut des peuples. Vous êtes déjà libres ; notre indépendance sera la fille aînée de la vôtre !

Vive la France !

. . . .

« *Vive la Pologne !* »

Paris, 26 mars, 1848.

APPEL DE LA SOCIÉTÉ

POUR

L'ÉMANCIPATION DES PEUPLES SLAVES.

Assemblée générale.

Le long martyre de la Pologne vient enfin d'obtenir son résultat ; il a amené chez tous les peuples unis d'origine, de sang et de langue aux Polonais une fermentation que les gouvernements étrangers sont désormais impuissants à maîtriser. Le monde slave, remué jusque dans ses fondements par la nouvelle révolution française, prépare une insurrection immense, qui embrasera tout le nord et tout l'orient de l'Europe.

Par leur dévouement héroïque à la cause de la liberté dans tout l'univers, les Polonais ont dès longtemps acquis le droit de servir à la fois d'avant-garde et de corps de réserve à cette sainte insurrection de tous les opprimés slaves contre leurs oppresseurs. Il s'agit donc de grouper autour de la Pologne en un faisceau indestructible toutes ces forces redoutables, que paralyse leur isolement. Il faut que les quatre nationalités dont la race slave se compose : Polonais, Bohêmes, Russiens et Slaves du midi, tous humiliés sous une même coalition de despotes, s'unissent dans un même intérêt. Pour s'unir, ils ont besoin de délibérer sur une terre libre, et de bien s'entendre afin de se lier solennellement par un pacte fédéral. Alors seu-

lement, ils pourront sans crainte confondre leurs bannières sur le grand champ de bataille où se décidera l'avenir du monde.

Dans le but de hâter l'heure de cette ligue émancipatrice, et d'offrir un centre de réunion pour tous les amis de la cause slave, une société s'est formée à Paris, au foyer même d'où s'élancent aujourd'hui sur le reste du monde les étincelles du feu qui détruit et qui régénère. Cette société pour l'affranchissement de tous les Slaves prétend aider les Polonais à se dégager de la triple tyrannie qui les tient enchaînés; encourager les patriotes russes dans leur généreux effort pour briser l'autocratie; offrir un appui aux Bohêmes dans leur résistance chaque jour plus hardie contre l'oppression autrichienne; enfin éclairer dans leur marche vers la conquête de ce qu'il leur reste encore de droits à recouvrer, les peuples slaves de la Hongrie et du bas Danube, comme les alliés naturels de l'Italie et de la France, et comme les intermédiaires nécessaires qui unissent la Méditerranée à la Vistule.

Convaincue que le moment est venu où tous les droits foulés aux pieds vont recevoir enfin une réparation éclatante, la *Société slave de Paris* ne négligera rien pour seconder chez les quatre grands peuples slaves les progrès de la réforme sociale, non moins que ceux de la renaissance politique. Radicale dans sa démocratie, ni le servage, ni aucune espèce de redevances et de monopole ne trouveront d'excuse à ses yeux. Elle s'efforcera d'établir des rapports de fraternité et de secours mutuels entre les ouvriers des pays slaves et les ouvriers français. Elle dénoncera à l'opinion les odieuses entraves qui pèsent sur l'organisation du travail, sur l'état des paysans, sur la propriété, l'industrie, les rapports civils et religieux des hommes dans ces malheureuses contrées, et elle cher-

chera le remède à tant de maux, dans l'association et la solidarité.

Pour compléter son œuvre, la société se propose de publier dans les langues française et polonaise un journal destiné à servir d'organe aux diverses nationalités slaves, à discuter leurs intérêts, à faire harmoniser leurs tendances et à propager dans leur sein l'agitation émancipatrice nécessaire pour contre-miner les intrigues du panslavisme moskovite et de la domination allemande.

La société se compose de membres résidant en France et de correspondants habitant l'étranger. Pour en faire partie, il n'y a d'exigé qu'une seule condition, celle d'un engagement formel de travailler pour la grande cause de l'affranchissement des Slaves de Pologne, de Bohême, de Russie, de la Hongrie et du Danube.

La société s'ouvre indistinctement aux hommes de toutes les nations. Néanmoins les membres étrangers sur lesquels on compte le plus sont les patriotes hongrois et italiens. En attirant sous le drapeau de l'aigle blanc les volontaires du Danube, les légions polono-slaves peuvent aller jusque dans les steppes du Don combattre et anéantir l'autocratie. D'un autre côté, en s'associant ses voisins d'Italie, avec qui les Illyriens partagent déjà de fait la possession de l'Adriatique, la révolution slave triomphera sans peine du despotisme autrichien, et ouvrira par contre-coup aux Moldo-valaques, aux Grecs et à tout l'Orient chrétien une ère nouvelle d'indépendance et de civilisation.

Suivent les signatures.

Paris; 28 mars, 1848.

XV

A L'ASSEMBLÉE POLITIQUE DE BERLIN

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE.

HABITANTS DE BERLIN,

Pour la seconde fois l'émigration polonaise, glorieux fragment d'une armée trahie mais jamais vaincue, a touché le sol germanique. Elle ne vient plus cette fois s'offrir en fugitive à votre hospitalité, à vos chants de douleur ; au nom de la grande nation qui la rappelle, au nom du grand principe qu'elle représente, elle vous tend la main et vous salue comme les futurs alliés de la Pologne indépendante.

Profondément touché de votre accueil, au moment de franchir la frontière de mon pays, je viens aussi vous adresser dans cette enceinte une parole de paix et d'amitié. Que cette première parole qui trouvera, je n'en doute point, un écho sympathique dans vos âmes, soit la réconciliation des Allemands et des Slaves.

Si la révolution de février, ce fait européen, fut aussi pour la Pologne le signal de la délivrance, c'est parce qu'elle lui a rendu l'active amitié de l'Allemagne ; c'est parce qu'elle a brisé pour jamais son alliance avec le Nord. En effet, le système de la domination matérielle poussée à ses dernières limites, et celui de la pensée abstraite n'ayant d'autre contrôle qu'elle-même, ne pouvaient

coexister en bonne harmonie; contraires dans leur principe, opposés dans leur résultat, ils devaient finir par se séparer. La conséquence de cette séparation doit être le rétablissement de la Pologne : non pas de ce royaume dérisoire de 1815, création éphémère des souverains démolie par le peuple, mais d'une république grande et forte, s'établissant d'après ses mœurs, ses besoins, ses convictions nationales, digue formidable contre laquelle cent fois les hordes de l'Asie sont venues se briser et se briseront encore.

Et que l'on ne dise point que cet acte de haute justice, que cette expiation populaire du crime de vos rois, coûterait à l'Allemagne des sacrifices inouïs; qu'elle soumettrait son travail d'organisation intérieure aux chances d'une guerre étrangère; qu'elle épuiserait son trésor et le sang de ses plus nobles enfants : non! il lui suffirait pour cela d'une imposante manifestation de sa volonté.

Vous direz aux Polonais :

« Frères, voici des armes! allez combattre et reconquérir votre patrie! nous vous seconderons de nos vœux, de nos capitaux, de notre influence; mais à condition que vous admettrez les nombreux Allemands établis en Pologne à la jouissance de tous les droits dont ils jouiraient dans la mère patrie; que vous nous assurerez, par un échange sans entraves, l'écoulement des produits de nos manufactures; que vous reconnaîtrez notre fraternelle initiative par une franche et cordiale réciprocité. »

Vous direz à la Russie :

« Nous vous retirons notre alliance jusqu'à ce que vous ayez fait à l'égard de la Pologne ce que nous faisons nous-mêmes; rendez-lui ses anciennes provinces, dont la possession de droit ne vous sera jamais reconnue; à

« ce prix seulement nous vous porterons les bienfaits de « notre civilisation, les moissons intellectuelles de notre « pensée, si nécessaires à votre développement; à ce prix « nous vous admettrons dans la grande famille des peu- « ples, qui vous désavoue et vous traite de barbares. « Jusque-là point de trêve, point de transaction; tant « que le dernier soldat moskovite n'aura pas quitté le « dernier sillon de terre polonaise, il ne peut y avoir « entre nous rien de commun que le glaive. »

Oh! après une manifestation pareille, Messieurs, soyez-en certains, la Pologne se lèvera comme un seul homme! Vous aurez plus fait pour elle par cet acte de souveraineté populaire que par vingt batailles rangées! Quel que soit l'enivrement du pouvoir absolu, le tzar comprendra que la lutte serait la mort pour lui, la dissolution totale pour son empire! Tout ce que nous vous demandons quant à présent, c'est de permettre une réorganisation complète et toute nationale du grand-duché de Posen; c'est de neutraliser l'action malfaisante de l'ancienne bureaucratie, qui soulève les deux populations l'une contre l'autre!

Votre perte territoriale, insignifiante d'ailleurs, sera réparée amplement par la suprématie morale que vous aurez conquise sans effort dans toute l'Allemagne. Cette politique franche et généreuse est la seule digne d'un peuple intelligent comme le vôtre et qui vient de reconquérir sa liberté. On vous a dit trop souvent que nous étions vos ennemis; ne croyez pas à ce mensonge. La Prusse moderne, c'est-à-dire l'unité allemande, et la Pologne à venir, c'est-à-dire l'unité slave, sont deux trop grandes puissances pour avoir rien à s'envier : il ne saurait y avoir entre elles de rivalités provinciales.

Dans un élan sublime de patriotisme, vous avez brisé les chaînes des captifs polonais, dont le seul crime fut

d'avoir conspiré la délivrance de leur pays; le développement nécessaire et logique de cette inspiration populaire doit être l'entière indépendance du grand-duché. C'est ainsi que vous remplirez cette mission libératrice qui vous est assignée entre tous les peuples; c'est ainsi que vous établirez parmi vous et les Slaves le lien le plus puissant existant parmi les hommes : la fraternité! c'est ainsi que vous vous rendrez dignes de la signification universelle de votre nom national : *Die Allemannen !*

Mais que dis-je! le peuple russe lui-même cherchera à s'arranger du mieux qu'il pourra avec ce désir formellement exprimé : il se souviendra qu'en 1830 nous avons inscrit sur nos drapeaux cette devise : « Pour notre liberté et la vôtre! » Mieux instruit aujourd'hui, il en comprendra mieux la signification, et s'il présente le combat, ce sera seulement pour sauver l'honneur de ses armes! La Russie de Pierre Ier n'a pas de base solide; ce géant hydropique n'est pas invulnérable : nous l'avons prouvé en 1831, lorsque, trahis par les rois, abandonnés par les peuples, cernés de toutes parts, nous avons tenu la campagne pendant dix mois et nous avons remporté trente victoires! Nous sommes assez forts, même sans vous, pour l'abattre; donnez-nous des armes : et, Dieu aidant, nous ferons le reste!

Grâce à la politique déchue, la Prusse a été le bras droit de l'absolutisme étendu sur l'Europe et comprimant en elle cet esprit d'indépendance qui fermentait au sein des peuples; grâce à la politique triomphante, ce bras armé se retournera vers le Nord et brisera les chaînes d'un peuple indignement asservi.

C'est alors que ma nation tout entière pourra s'écrier, comme je le fais en ce moment :

Vive la fraternité des peuples[1] !

Berlin ; 10 avril 1848.

1 Voici le décret royal du 14 avril rendu par le cabinet prussien pendant mon séjour à Berlin. Nous le donnons ici à titre de simple concordance de dates et comme un curieux spécimen de la loyauté d'outre-Rhin dans les transactions politiques.

« J'approuve la proposition de mon ministère, provoquée par les nombreuses pétitions des habitants allemands du grand-duché de Posen et relative à la réorganisation nationale de cette province *promise* aux habitants polonais. *En conséquence*, cette réorganisation *ne devra plus avoir lieu* dans les parties de la province où la nationalité allemande se trouve être prépondérante. Je désire, en outre, que la proposition faite auprès de la Confédération germanique pour que ces parties du duché soient réunies à la Fédération, puisse être acceptée tout de suite. Les grandes difficultés que pourrait rencontrer la réorganisation nationale des parties polonaises du grand-duché de Posen, se trouveront par là aplanies, et la réorganisation devra désormais être accomplie sans obstacle.

Signé « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la sincérité des intentions du cabinet de Potsdam à l'égard de la province polonaise de Posen et de ses habitants.

Voici ce qui se passait à la même date dans le grand-duché :

« Dans plusieurs contrées, des bandes de soldats et de colons prussiens, commandées par des employés et des propriétaires allemands, parcourent les villages, s'emparent des propriétaires polonais, des prêtres et des maîtres d'écoles de villages, les enlèvent et les fustigent publiquement. C'est ainsi qu'à Grodzisk une jeune fille a été fouettée par les soldats et par les juifs pour avoir fait des cocardes et des drapeaux polonais. Dans le département de Bydgoscz (*Bromberg*), M. Treskow et M. Luttichau, propriétaires allemands, viennent d'organiser une *bande armée* avec laquelle ils vont à la recherche des Polonais, qui, privés de tous les moyens de défense, se trouvent obligés de s'enfuir de leurs maisons, sous peine de se voir ignominieusement maltraités ou assassinés dans le cas où ils chercheraient à se défendre. Et ce nouveau mode de *pacification* est employé au moment même où toute la population polonaise se trouve déjà désarmée ! »

V. *Mémoire historique sur le Grand-Duché de Posen*, Paris, 1848.

XVI

LETTRE A M. C*** B***,

SUR LA DÉMOCRATIE EN POLOGNE.

Dans la séance du 13 courant de l'Assemblée politique, vous avez jugé la nationalité polonaise avec une rigueur à laquelle j'étais loin de m'attendre de la part d'un jeune écrivain de l'Allemagne démocratique. Vous avez dit que la noblesse polonaise ou plutôt la corporation des propriétaires fonciers du pays, n'avait encore donné aucune garantie solide de ses intentions libérales à l'égard du peuple; que tendre la main à la Pologne renaissante ne serait autre chose que relever son aristocratie déchue, au détriment de la classe subjuguée des producteurs et des artisans. Je ne puis passer sous silence une pareille allégation, d'autant moins qu'elle s'est fait entendre dans une réunion patriotique, où l'on vous cite vous-même comme un ami des lumières et du progrès. Non, Monsieur, nous ne sommes pas de ceux qui, depuis un demi-siècle, n'ont rien appris ni rien oublié : la foi démocratique n'est pas pour nous une affaire de sentiment ni de parti, mais une sérieuse conviction; nous ne voulons pas la liberté pour nous seuls à l'exclusion du peuple, nous la voulons pour les 22 millions de Polonais qui tous ont les mêmes croyances, les mêmes aspirations que les nôtres; nous la voulons dans son expression la plus complète et dans toute son étendue.

Une Constitution libre, émanée de la diète dite de Quatre

ans, avait proclamé, dès 1791, l'égalité absolue devant la loi, avec l'admission successive de la classe laborieuse au bienfait de la propriété. Cette Constitution du 3 mai, la première en date sur le continent européen, devait être soumise, tous les 25 ans, à la révision d'une assemblée délibérante. Pourquoi ses dispositions pacifiques et réparatrices ne se sont-elles pas accomplies? Demandez-le sans arrière-pensée à l'histoire de Frédéric II, à la coalition de ses successeurs avec les dévots conseillers de Marie-Thérèse : demandez-le surtout aux guerres de la révolution française, à laquelle depuis cette époque, nous avons à tort ou à raison attaché nos destinées.

En 1831, pendant notre lutte d'indépendance avec la Russie, les motions les plus énergiques ont été présentées à la diète par les députés Szanieçki, Wolowski, Zwierkowski, etc., pour l'émancipation des paysans et la juste répartition de la propriété nationale entre tous ceux qui auraient bien mérité de la patrie. Le temps seul a manqué à la réalisation de ces projets. Jusqu'en 1846, les propriétaires du grand-duché de Posen et ceux de la Gallicie n'ont pas cessé de réclamer auprès de leurs gouvernements de meilleurs institutions pour le peuple; ils n'ont manqué aucune occasion d'améliorer le sort des paysans, même aux dépens de la presque totalité de leurs revenus. Je vous renvoie pour plus de détails à la lettre adressée au prince Metternich par un gentilhomme polonais que certes on ne peut suspecter d'un enthousiasme outré pour sa nationalité, ni pour la cause démocratique. On sait comment ces généreux efforts se sont évanouis dans le massacre de Tarnow. Dernièrement encore un des membres les plus riches et les moins compromis de l'émigration polonaise vient de publier dans le journal allemand *la Réforme* une déclaration par laquelle il s'en-

gageait à supprimer la corvée dans toute l'étendue de ses domaines, en invitant les autres citoyens émigrés ou non possédant des terres à suivre son exemple. Est-il nécessaire d'ajouter que cette mesure générale, la suppression de la corvée et l'admission à la propriété, sera la pierre angulaire de notre futur édifice social, reconstruit sur de nouvelles bases par tous les enfants de la Pologne indépendante ; qu'elle sera la garantie du pacte fraternel entre les propriétaires et les fermiers, c'est-à-dire entre la noblesse et le peuple, que les intrigues des cours étrangères se sont vainement efforcées de dissoudre ; que le mot solennel d'égalité politique doit bientôt briser la chaîne d'airain scellée par les trois despotes sur la tombe de notre patrie ! Interrogez notre passé, relisez notre histoire sous le règne des Piasts et des Jaghellons, avant que les dynasties suédoise et saxonne nous aient apporté le jésuitisme dans une main, et le judaïsme dans l'autre, c'est-à-dire la corruption des mœurs publiques et privées ; comparez et jugez. Où trouverez-vous à la même époque d'aussi libérales constitutions que le statut de Wisliça ou le Code de Lithuanie? Où trouverez-vous dans nos lois la consécration du servage politique ou de l'intolérance religieuse? l'esclavage du corps et celui de l'âme humaine ! Où sont nos guerres civiles avant les soulèvements des Cosaques ou les complots de Targoviça toujours fomentés par les étrangers? Pour le ciel, où sont les attentats dont vous semblez accuser l'ancienne Pologne et dont la nouvelle aussi vous paraît devoir être solidaire? Nous sommes à vos yeux des tyrans et des oppresseurs ! Permettez-moi de vous faire observer que ce langage n'est point celui d'un Allemand unitaire, mais d'un Prussien exclusif, ayant hérité des haines et des rancunes des anciens margraves de Brandebourg, tributaires de nos rois: si ce n'est des chevaliers teutons de Malborg, leurs hôtes in-

grats et leurs incorrigibles ennemis. Sous ce point de vue restreint, la Pologne et la Prusse peuvent bien comparer leurs annales et faire leur bilan politique sans trop de désavantage pour la première. La Prusse a sans doute eu de grands hommes d'État, des guerriers renommés et des savants illustres ; mais la Pologne a pour elle dix siècles d'une existence souvent prépondérante en Europe, toujours glorieuse, malgré la jalousie de ses voisins, les incursions des barbares, et les accusations des despotes intéressés à la flétrir. Nous avons de plus à leur opposer aujourd'hui bien mieux qu'une milice, nous avons tout un peuple.

Nous sommes tous démocrates, Monsieur, autant et peut-être plus que vous, car nous sommes prêts à rendre à chacun selon son droit et ses mérites.

Berlin; 15 avril, 1848.

XVII

LETTRE A L'EMPEREUR FERDINAND Ier

APRÈS LE MASSACRE DE CRACOVIE.

SIRE,

Au moment même où une constitution libérale était annoncée à tous les peuples soumis à votre empire, où l'assemblée préparatoire de Francfort retentissait des plus chaleureux accents en faveur de la nationalité polonaise, un acte odieux de vandalisme et de brutalité ensanglantait les rues de Cracovie.

Le baron Krieg, dont le nom seul rappelle de si cruels souvenirs[1], en retardant à dessein l'organisation de la garde nationale et l'admission dans son sein des émigrés nécessaires pour la compléter, a fait avorter toutes les dispositions de votre conseil pour relever cette ville, déjà éprouvée par tant de malheurs.

Une première manifestation a eu lieu le 25, à l'effet d'obtenir le passage pour 60 émigrés, arbitrairement retenus à *Szczakowo;* manifestation qui aurait cessé à l'instant même sans la mauvaise foi évidente et les refus du commissaire impérial, et surtout si la garde nationale avait eu des armes pour contenir le peuple impatient de revoir ses frères.

Toutefois, pressé par nos instances et reconnaissant la justice de nos réclamations, le baron Krieg a remis entre les mains du comité les deux arrêtés suivants :

1° Que l'émigration polonaise serait libre de séjourner indéfiniment à Cracovie;

[1] Son père fut l'organisateur en chef des massacres de Gallicie. *Krieg* signifie *guerre* en allemand. Tel père, tel fils.

2° Que la garde nationale recevrait des armes, selon le décret impérial du 16 avril.

De plus, le baron Krieg, en se séparant du comité, a garanti sur sa parole d'honneur l'exécution de ces arrêtés. Cependant, dès le lendemain, des mesures de rigueur ont été prises pour empêcher les habitants de se procurer les faux et les lances déposées dans les magasins de la ville, et finalement ces objets ont été transportés dans le château. C'est alors que, sans aucun prétexte même apparent, sans aucune sommation préalable, sans aucune agression de la part des habitants, le feu a été commandé sur plusieurs points : et, après un combat d'une courte durée, à la suite duquel les troupes se sont retirées hors de la ville, le bombardement a commencé. Les édifices de Cracovie, ces glorieux monuments de notre passé de dix siècles, allaient être livrés aux flammes quand le comité national, indigné de cette violation d'une promesse récente, a délégué deux de ses membres au général comte Castiglione commandant les troupes impériales, à l'effet d'obtenir une suspension d'armes de quelques heures; et, sur le refus du général, l'émigration polonaise, pour éviter la destruction totale d'une ville sans défense, a quitté le sol de la patrie qu'elle revoyait pour la première fois depuis dix-sept ans.

Les écrits publics de Vienne ont déjà rapporté les détails de cette catastrophe du 26 avril, journée de deuil pour les deux nations, journée de joie pour les oppresseurs étrangers. Toutefois, nous attestons devant Dieu et devant les hommes qu'aucune provocation directe ni indirecte n'a pu autoriser cette répression barbare, digne pendant des massacres de Gallicie. Le baron Krieg lui-même, qui se trouvait la veille sous la sauvegarde du comité, a dû reconnaître tout ce qu'il y avait de modération et de dignité dans l'esprit du peuple polonais et de l'émigration.

Le cœur encore déchiré par l'impression de ce funeste événement, nous nous présentons devant vous, Sire, pour vous demander une éclatante et prompte réparation. Qu'une enquête sévère soit ouverte à l'instant par des juges équitables : et, de quelque côté que soit venue la première violation du traité, que les auteurs en soient exemplairement punis ! Ne souffrez pas, Sire, que le sang polonais soit encore répandu par les complices ou les agents de l'étranger ; que les lois tutélaires qui ont garanti la nationalité de Cracovie soient anéanties, foulées aux pieds, pour satisfaire aux sombres vengeances de ceux qui sont chargés de les exécuter ; que, pour les sentiments de fraternité dont naguère encore nous étions pénétrés envers la nation allemande, nous recevions de ses mains la destruction et la mort ! Rappelez-vous, Sire, que la plupart de vos soldats sont de même origine que nous : des frères ne doivent pas être immolés par des frères !

Malgré le souvenir de ce jour, nous vous crions du fond du cœur que nous ne sommes point les ennemis du peuple allemand, que nos ennemis communs sont ceux qui voudraient nous priver à tout jamais du bienfait de notre nationalité ! Craignez qu'ils ne profitent un jour de nos divisions ! Cette voix s'élève vers vous de la cité même où le nom immortel de Jean Sobieski est gravé sur chaque pierre de votre palais impérial !

Le baron Krieg et le général Castiglione, en arrachant à la ville polonaise une capitulation désastreuse, ont outre-passé leurs pouvoirs : déchirez cette page sanglante de votre histoire et remplacez-la par une page de justice et de clémence.

Nous espérons, Sire, que cette voix parviendra jusqu'à vous, et que la ville qui nous a délégués entendra bientôt des paroles de paix et de réconciliation.

Vienne, 1er mai, 1848.

XVIII

LETTRE A M. DE LAMARTINE,

membre du Gouvernement provisoire

SUR SA POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

MONSIEUR,

Témoin oculaire des événements de Posen et de Gallicie, je viens, au nom de l'émigration polonaise, au nom de ma patrie outragée jusque dans sa tombe, demander à la France justice et réparation.

La question polonaise, dont la solution pacifique a été rendue impossible par la mauvaise foi des cabinets allemands, ne peut être aujourd'hui tranchée que par le glaive de la liberté. Lorsque, sur les assurances des cours de Vienne et de Berlin, qui nous promettaient la réorganisation nationale des provinces démembrées de l'ancienne Pologne, nous reprenions le chemin de la patrie, vous nous avez fait entendre ces nobles promesses : « Les nations *sympathiques* de l'Allemagne, le roi de Prusse ouvrant les portes de ses citadelles à vos martyrs, le grand-duché de Posen redevenu polonais, Cracovie affranchie, les portes de la Pologne ouvertes, etc. » Elles étaient ouvertes en effet; mais derrière ces portes nous avons trouvé des assassins. Partout, en Gallicie, dans le grand-duché, sur les tombeaux des Jaghellons, nous avons trouvé entre nous et nos ennemis du Nord les baïonnettes allemandes.

Tandis que les peuples nous accueillaient avec trans-

port, espérant élever par nos mains une barrière impénétrable qui les garantît des projets spoliateurs de la Russie, les gouvernements soi-disant constitutionnels nous tendaient un piége infâme : il s'agissait de disperser l'émigration polonaise au moment même où elle touchait le sol de la patrie, et de la rejeter loin de nos frontières. Bientôt ces frontières se sont fermées sur nous, le sang polonais a coulé par torrents, l'alliance des deux nationalités n'est plus qu'un souvenir. Les menées des diplomaties étrangères, dont les agents ne se donnaient même pas la peine de déguiser leurs projets, ont pleinement réussi ! les tristes victoires de Xionz et de Cracovie , si toutefois on peut appeler de ce nom des massacres, n'ont profité qu'à l'absolutisme.

Des promesses ouvertement violées, des conventions aussitôt rompues que signées, des actes de barbarie et d'atrocité sans exemple, qui dépassent les scènes de Tarnow et de Bochnia, voilà ce que signifiait dans la bouche des gouvernements le nom de nationalité polonaise.

A Léopol, le jour même de la promulgation d'une constitution autrichienne, on s'empare des papiers du comité national, on défend de célébrer la mémoire des martyrs de Gallicie, on brûle plusieurs édifices, et on se sert pour désarmer le peuple d'une ruse indigne, qui n'échoue que grâce à la fermeté et à la prudence du comité.

A Cracovie, on organise une garde nationale, mais sans lui donner des armes, pour la trouver impuissante au moment du combat ; et puis, on fait feu sur le peuple, on exige impérieusement l'expulsion de tous les émigrés, la dissolution du comité national, sous peine de réduire la ville en un monceau de cendres.

A Posen enfin, on parle de créer une administration provinciale distincte, de former un noyau de troupes polo-

naises avec les enseignes et les cocardes nationales; mais on détache du grand-duché d'abord onze districts de la frontière, puis la citadelle de Posen, puis la ville elle-même, et puis tout le territoire compris entre la ville et la frontière prussienne. Des colonnes armées, sous les ordres de deux généraux signalés par une hostilité flagrante à l'égard des Polonais, parcourent le pays sous prétexte de le pacifier, et sèment partout le meurtre et le brigandage. Un troisième général, qui avait, aux yeux de la cour, le tort impardonnable d'être honnête homme avant d'être soldat, est immédiatement révoqué de ses fonctions, et ne peut plus retourner à Posen de crainte d'être assassiné par les Allemands du grand-duché [1].

A Berlin même, un journaliste qui rédigeait des articles favorables à notre cause, reçoit tous les jours des menaces de mort anonymes. Dans une dernière lettre on lui fait savoir que, s'il persiste, sa maison sera brûlée et démolie à ras de terre [2].

La Russie a prodigué des trésors pour soudoyer d'infâmes calomnies débitées chaque jour contre nous dans les journaux allemands et qui ont eu leur retentissement jusqu'à la tribune de l'Assemblée nationale. Faut-il ajouter que la diplomatie française ne fait absolument rien pour les prévenir? Dernièrement encore, un agent, soi-disant français, délégué par vous à Berlin, vous a transmis sur les événements de Posen des dépêches remplies de faux rapports et d'injurieuses assertions [3].

D'où viennent ces trahisons qui nous font rougir de notre époque, et qui appellent les vengeances du ciel sur

1 Le digne général Willisen, aujourd'hui mis à la retraite.

2 Voy. le journal *Zeitungs-Halle*, 9 mai.

3 Voy. *Réfutation des dépêches de M. le chargé d'affaires de France à Berlin, déposées à l'Assemblée nationale le* 15 *mai* 1848. (Mémoire historique sur le grand-duché de Posen.)

l'Europe monarchique? C'est que les révolutions de Vienne et de Berlin n'ont été qu'un écho stérile du mouvement républicain de février; c'est que, durant notre passage, une réaction sourde, mais violente s'était accomplie. La Prusse et l'Autriche sont encore, malgré les apparences, ce qu'elles étaient en 1831, lorsqu'elles désarmaient nos soldats jetés par le sort de la guerre sur leur territoire; les formes seules ont partiellement changé : les hommes destinés à les mettre en œuvre sont les mêmes, et ces hommes désavouent lâchement les concessions arrachées par la peur, le plus vil et le moins avouable de tous les sentiments humains. Le traité de la Sainte-Alliance, déchiré sur les barricades du 13 et du 18 mars, s'est ressoudé par notre sang; la main du ministre qui l'a tracé plane encore, invisible et maudite, sur les destinées de l'Allemagne.

C'est donc à la France que nous adressons tous nos vœux et nos espérances, en lui demandant d'intervenir entre nous et nos meurtriers, pour faire cesser cette guerre de massacres qui jette l'épouvante dans les âmes des peuples civilisés. Cette intervention ne peut plus se faire sur la voie de la pacification et des traités : toutes nos illusions sur la sincérité des souverains allemands se sont évanouies. Nous demandons au nom des paroles de fraternité que vous nous avez fait entendre, le 26 mars dernier, au nom du principe républicain sur lequel repose l'espoir de notre régénération, au nom du droit des gens foulé aux pieds par les cours spoliatrices, que la France fasse une souveraine manifestation de sa volonté, qu'elle déploie une force armée imposante pour la soutenir.

Le principe de notre *Indépendance* et de notre *Unité*, dans les frontières d'avant 1772, reconnu et proclamé par la France, sera accepté sans opposition par l'Allemagne et la diète de Francfort. Les cours de Vienne et

de Berlin se hâteront de suivre cette impulsion ; et alors, quand les deux provinces de Posen et de Gallicie nous seront rendues en toute propriété, la présence d'un seul drapeau français sur les bords de la Vistule rejettera pour jamais la Russie hors de notre territoire.

C'est donc à la France, à qui appartient l'initiative politique en Europe, à casser l'arrêt inique du partage de la Pologne, à reprendre en sous-œuvre la tâche de sa régénération. La Providence, qui veut que les peuples soient libres, que les nationalités soient respectées, lui en fait une loi et une nécessité. Le mouvement de concentration des Slaves, ce problème immense, qui préoccupe aujourd'hui tous les esprits, a deux solutions également possibles : c'est à la France à le résoudre dans le sens de la liberté. Malheur à nous, malheur à l'Europe, si le signal du réveil leur était donné par le despotisme! si le *panslavisme* russe arrivait à terme et prenait ses droits de primogéniture avant que la race gallo-romaine tout entière se soit ralliée autour du drapeau de la république! Elle se trouverait alors placée entre ses difficultés intérieures et l'inimitié triomphante des barbares qui se souviennent encore de ses désastres! Il faut qu'elle les maintienne assez loin d'elle pour n'avoir plus rien à craindre de leurs agressions.

Puisse le génie rénovateur qui dirige ses destinées, qui l'a placée au premier rang parmi les peuples libres, lui inspirer une détermination digne de sa grandeur, et la préserver d'une faute insigne, dont trois de ses gouvernements ont déjà porté la peine !...

L'abandon de la Pologne pèsera comme une tache éternelle sur la mémoire de ses rois héréditaires : son indépendance sera l'œuvre de justice et d'expiation de la république.

Paris, 13 mai 1848.

XIX

AU PEUPLE

A L'OCCASION DE L'ENVAHISSEMENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

CITOYENS DE PARIS,

Au nom de la Pologne, sœur de la France, au nom de la liberté, si chèrement conquise, point de guerre civile!

C'est la voix d'un Polonais, républicain comme vous, qui vous avertit et vous supplie de reprendre vos travaux : ne faites pas de la sainte cause polonaise une arme contre vous-mêmes!

Songez que chaque balle qui frapperait l'un de vous tuerait le frère d'un Polonais!

Laissez les représentants que vous avez choisis délibérer librement, et non pas sous la menace d'une violence; élus du peuple, ils ne prendront que des décisions conformes à votre honneur et à vos sentiments.

Les généreux accents qui ont déjà retenti dans le sein de l'Assemblée nationale en faveur de ma patrie, trouveront, je n'en doute point, un écho dans vos cœurs; ne les laissez pas étouffer par la voix de la discorde!

Ne donnez pas à vos ennemis le prétexte de calomnier la *Liberté* en l'appelant désordre : que le mot de *Fraternité*, que vous avez inscrit sur vos bannières, ne soit pas une vaine devise, et que l'indépendance de la Pologne soit le fruit d'une étreinte de paix et d'amour de toute la nation française.

Vive la France! Vive la Pologne!

Paris; 15 mai, 1848.

XX

LETTRE A M. DE LAMENNAIS

SUR LA FRATERNITÉ ALLEMANDE.

« Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent qui voulait troubler la paix de la terre.

« Car peut-être est-ce un peuple martyr qui meurt pour le salut du genre humain. »

(PAROLE D'UN CROYANT, V.)

I.

Une grande lumière se fit à l'Orient.

Je crus que c'était le soleil de la liberté qui se levait sur mon pays ; ce n'était qu'une de ces aurores menteuses qui brillent sur le Nord trois mois avant le jour.

Bientôt cette aurore hâtive s'éteignit dans le sang ; et je reconnus avec horreur que ce sang était le mien.

Je m'approchai ; je vis des hommes luttant dans l'ombre avec démence et se portant des coups terribles : en vain je me demandai quel pouvait être l'objet de leur combat ; mais bientôt je distinguai deux peuples ou plutôt deux armées : l'une avait une croix sur le cœur, l'autre avait une pièce d'or à l'effigie de Satan.

Un aigle blanc luttait aussi dans les airs avec un vautour.

Et il se trouva un homme qui leur dit : « Insensés que vous êtes ! pourquoi donc vous frapper ainsi dans les ténèbres ? attendez que le jour soit venu, et alors vous vous reconnaîtrez pour frères, et alors vous vous repentirez du sang que vous avez déjà versé. »

Et je m'aperçus que ces paroles étaient arrivées jusqu'à eux, car la lutte cessa des deux côtés, et il se fit un grand

silence, comme entre un éclair et le coup de tonnerre qui le suit.

J'avisai un soldat gisant sur le sol et gémissant à haute voix ; une large blessure déchirait sa poitrine et sa tête était enveloppée d'un drapeau rouge et blanc.

Je versai un peu de vin pur sur ses lèvres, je l'interrogeai, et il me répondit en ces mots :

« Ceux que tu vois mourants autour de moi sont les fils des premiers chrétiens : ils en ont gardé l'austérité, l'esprit d'association et la soif du martyre.

« Leur nom de peuple est *Slovo* ou le Verbe, et ce nom leur fut donné par les apôtres.

« Ceux que tu vois du côté opposé sont les fils des bandits adorateurs de Teutatès ; ils en ont gardé la soif de l'or, l'astuce et les instincts sanguinaires.

« On les appelle le peuple *muet :* ce nom leur fut donné parmi les nations, car ils n'ont de parole que pour le mensonge, car leur main ne s'étend que pour le crime [1].

« Ils nous ont dit hier : « Venez à nous et nous vous
« rendrons vos domaines ; les terres que nous avons sub-
« juguées sont infertiles dans nos mains, elles seront
« fécondes sous les vôtres ; les trésors que nous vous avons
« dérobés nous ont porté malheur, car ils ont excité la
« convoitise de nos voisins ; les maisons dont nous vous
« avons expulsés s'écroulent sur nos têtes.

« Venez et reprenez ce qui vous appartient. »

« Et en disant cela, ils nous tendaient un piége, car aucun d'eux n'avait l'intention de les rendre.

« Nous avons répondu : « Nos trésors, gardez-les,
« pourvu que nos frères en exil puissent revoir leur patrie;
« nous ne vous demandons que ce qu'il faut de terre pour

[1] *Niémieç*, allemand, est synonime de *niemy* muet en polonais.

« en couvrir nos ossements; prenez dans nos maisons le
« pain et le sel, gage d'alliance et d'hospitalité.

« Soyez nos amis et ne formons désormais qu'une
« même famille d'hommes libres. »

« Et en disant cela, nous leur tendions les mains, et les faux et les lances qui nous servaient au combat se sont dispersées sur la terre.

« Mais aussitôt leurs chefs, nous voyant désarmés, se sont jetés sur nous pour nous égorger lâchement, comme des assassins. »

Ici le sang coula plus abondamment de la blessure du soldat, comme en témoignage de ses paroles; je m'inclinai sur lui et nous confondîmes nos pleurs et nos gémissements.

II.

Le soldat reprit en revenant à lui : « Alors ce fut un carnage, une mêlée horrible, dont rien ne peut donner l'idée; si ce n'est les massacres de Tarnow et de Bochnia.

« Ils frappaient sans pitié, sans pudeur, sans remords, en dépouillant les cadavres; ils insultaient notre peuple jusque dans sa tombe : et puis la calomnie, arme des lâches, achevait ceux que le fer ne pouvait atteindre.

« Ils nous traitaient de peuple violent parce que nous réclamions la part qu'ils avaient frauduleusement détachée de notre pays : comme si le Christ, en chassant les vendeurs du temple, avait été un homme violent.

« De soldats, devenus brigands, ils allaient après le combat traquer au fond des bois les malheureux qui s'y étaient réfugiés : ils les marquaient à l'épaule d'un fer rouge, et ceux qui résistaient, ils les assommaient après leur avoir fait subir des tourments inouïs.

« Et le juif immonde, pareil à l'oiseau vorace qui suit

le soc du laboureur, suivait l'Allemand, et ramassait les débris sanglants dans le sillon du massacre.

« Ils ont armé le frère contre le frère, l'homme des champs contre l'homme des cités, le mécréant contre le chrétien ; dans chaque couche d'enfant ils ont mis un poignard empoisonné.

« Nous leur parlions de fraternité et ils nous répondaient par le meurtre et l'incendie.

« Et, en faisant ces choses, ils ne s'apercevaient pas qu'ils se châtiaient eux-mêmes, car déjà les pirates finois se sont approchés d'eux pendant la nuit, et bientôt ils vont les charger de fers pour les vendre aux tyrans de l'Asie. »

A peine j'osais croire aux paroles du soldat, n'admettant pas qu'il y eût des hommes assez pervers pour commettre de tels crimes envers d'autres hommes ; mais le soldat étendit la main comme pour me montrer le pays environnant, et ses yeux se fermèrent à jamais.

Je recueillis son âme sur ses lèvres, et cette âme était celle de tout un peuple.

Et avec cette âme je parcourus tout le territoire compris entre les fleuves et les mers de l'Europe centrale ; et ce que je vis, aucune parole humaine ne saurait le rendre : car il faudrait inventer une langue nouvelle de malédictions et de blasphèmes pour l'exprimer.

Partout le règne de la mort et du néant ; autour de moi des bandes de chiens affamés dépeçant des lambeaux de cadavres ; sur ma tête des nuées de vautours planant comme un linceul, ou s'abattant sur les plaines avec un bruit d'ailes pareil au souffle de l'ouragan.

Et je me rappelai ces paroles d'un homme inspiré de Dieu : « Je vois un peuple sur lequel six rois ont mis le pied, et toutes les fois qu'il fait un mouvement six poignards s'enfoncent dans sa gorge. »

Alors les assassins s'écrièrent :

— « Que leur sang retombe sur nous et sur nos enfants jusqu'à la troisième génération ! »

III.

Lorsque le Christ expirait sur la croix du Calvaire, les Juifs rassemblés se disaient en ricanant : « S'il est digne d'être un Dieu, qu'il descende de sa croix, et nous nous prosternerons devant lui. »

De même, ô mon pays ! lorsqu'on te voit palpitant sous le fer du bourreau, on t'insulte en disant : « S'il est digne d'être un peuple, qu'il se délivre lui-même, et nous le reconnaîtrons pour frère. »

Et l'on feint d'oublier que trois clous de fer ont déchiré tes membres, et que trois couronnes d'épines ont pénétré dans tes tempes.

On ne se contente pas de te clouer à l'arbre du supplice, on vient avec des défis sanglants te cracher au visage !

Mais ceux qui t'ont blasphémé seront réprouvés devant Dieu, comme les Juifs autrefois, dépositaires de la pensée divine, aujourd'hui errants et fugitifs jusqu'au jugement dernier.

Car de même que, dans les anciens jours, le Verbe de Dieu s'était fait homme pour le salut des hommes, de même, dans les jours nouveaux, le Verbe de Dieu s'est fait peuple pour le salut des peuples.

Paris ; 29 mai, 1848.

XXI

L'ÉMIGRATION POLONAISE A PARIS

CONTRE LE MANIFESTE DU TZAR.

Au nom du droit des gens et de l'humanité, violé par l'intervention de la Russie dans la cause hongroise, au nom du peuple polonais, dont nous sommes l'émanation vivante, nous protestons contre la qualification de *rebelles* qui nous est donnée par le tzar dans le manifeste récent dans lequel il essaye de motiver et de justifier ce dernier attentat contre la liberté des peuples.

Non, les Polonais émigrés, nos frères, qui combattent sous les drapeaux de Bem et de Kossuth, ne sont point les esclaves de Nicolas! Non, le tzar n'a pour esclaves, si toutefois il en est encore dans le temps où nous vivons, que ceux qui se soumettent de plein gré à sa domination. Il en a menti devant Dieu et devant les hommes en nous appelant rebelles, c'est-à-dire sujets révoltés.

La Pologne, même aux temps les plus reculés, n'a jamais reconnu de sujets ni de maîtres dans le sens moskovite : le droit sacré de liberté pour l'individu, d'indépendance pour le peuple, inscrit dans nos lois, avait passé dans notre sang, bien avant que les autres peuples, nos voisins, aient conçu la première idée, aient ressenti le premier besoin de leur émancipation sociale. Depuis le temps de notre conversion au christianisme, dont nous avons adopté l'esprit de tolérance et de charité, tout es-

Alors les assassins s'écrièrent :

— « Que leur sang retombe sur nous et sur nos enfants jusqu'à la troisième génération ! »

III.

Lorsque le Christ expirait sur la croix du Calvaire, les Juifs rassemblés se disaient en ricanant : « S'il est digne d'être un Dieu, qu'il descende de sa croix, et nous nous prosternerons devant lui. »

De même, ô mon pays ! lorsqu'on te voit palpitant sous le fer du bourreau, on t'insulte en disant : « S'il est digne d'être un peuple, qu'il se délivre lui-même, et nous le reconnaîtrons pour frère. »

Et l'on feint d'oublier que trois clous de fer ont déchiré tes membres, et que trois couronnes d'épines ont pénétré dans tes tempes.

On ne se contente pas de te clouer à l'arbre du supplice, on vient avec des défis sanglants te cracher au visage !

Mais ceux qui t'ont blasphémé seront réprouvés devant Dieu, comme les Juifs autrefois, dépositaires de la pensée divine, aujourd'hui errants et fugitifs jusqu'au jugement dernier.

Car de même que, dans les anciens jours, le Verbe de Dieu s'était fait homme pour le salut des hommes, de même, dans les jours nouveaux, le Verbe de Dieu s'est fait peuple pour le salut des peuples.

Paris ; 29 mai, 1848.

XXI

L'ÉMIGRATION POLONAISE A PARIS

CONTRE LE MANIFESTE DU TZAR.

Au nom du droit des gens et de l'humanité, violé par l'intervention de la Russie dans la cause hongroise, au nom du peuple polonais, dont nous sommes l'émanation vivante, nous protestons contre la qualification de *rebelles* qui nous est donnée par le tzar dans le manifeste récent dans lequel il essaye de motiver et de justifier ce dernier attentat contre la liberté des peuples.

Non, les Polonais émigrés, nos frères, qui combattent sous les drapeaux de Bem et de Kossuth, ne sont point les esclaves de Nicolas! Non, le tzar n'a pour esclaves, si toutefois il en est encore dans le temps où nous vivons, que ceux qui se soumettent de plein gré à sa domination. Il en a menti devant Dieu et devant les hommes en nous appelant rebelles, c'est-à-dire sujets révoltés.

La Pologne, même aux temps les plus reculés, n'a jamais reconnu de sujets ni de maîtres dans le sens moskovite : le droit sacré de liberté pour l'individu, d'indépendance pour le peuple, inscrit dans nos lois, avait passé dans notre sang, bien avant que les autres peuples, nos voisins, aient conçu la première idée, aient ressenti le premier besoin de leur émancipation sociale. Depuis le temps de notre conversion au christianisme, dont nous avons adopté l'esprit de tolérance et de charité, tout es-

Alors les assassins s'écrièrent :

— « Que leur sang retombe sur nous et sur nos enfants jusqu'à la troisième génération ! »

III.

Lorsque le Christ expirait sur la croix du Calvaire, les Juifs rassemblés se disaient en ricanant : « S'il est digne d'être un Dieu, qu'il descende de sa croix, et nous nous prosternerons devant lui. »

De même, ô mon pays ! lorsqu'on te voit palpitant sous le fer du bourreau, on t'insulte en disant : « S'il est digne d'être un peuple, qu'il se délivre lui-même, et nous le reconnaîtrons pour frère. »

Et l'on feint d'oublier que trois clous de fer ont déchiré tes membres, et que trois couronnes d'épines ont pénétré dans tes tempes.

On ne se contente pas de te clouer à l'arbre du supplice, on vient avec des défis sanglants te cracher au visage !

Mais ceux qui t'ont blasphémé seront réprouvés devant Dieu, comme les Juifs autrefois, dépositaires de la pensée divine, aujourd'hui errants et fugitifs jusqu'au jugement dernier.

Car de même que, dans les anciens jours, le Verbe de Dieu s'était fait homme pour le salut des hommes, de même, dans les jours nouveaux, le Verbe de Dieu s'est fait peuple pour le salut des peuples.

Paris ; 29 mai, 1848.

XXI

L'ÉMIGRATION POLONAISE A PARIS

CONTRE LE MANIFESTE DU TZAR.

Au nom du droit des gens et de l'humanité, violé par l'intervention de la Russie dans la cause hongroise, au nom du peuple polonais, dont nous sommes l'émanation vivante, nous protestons contre la qualification de *rebelles* qui nous est donnée par le tzar dans le manifeste récent dans lequel il essaye de motiver et de justifier ce dernier attentat contre la liberté des peuples.

Non, les Polonais émigrés, nos frères, qui combattent sous les drapeaux de Bem et de Kossuth, ne sont point les esclaves de Nicolas! Non, le tzar n'a pour esclaves, si toutefois il en est encore dans le temps où nous vivons, que ceux qui se soumettent de plein gré à sa domination. Il en a menti devant Dieu et devant les hommes en nous appelant rebelles, c'est-à-dire sujets révoltés.

La Pologne, même aux temps les plus reculés, n'a jamais reconnu de sujets ni de maîtres dans le sens moskovite : le droit sacré de liberté pour l'individu, d'indépendance pour le peuple, inscrit dans nos lois, avait passé dans notre sang, bien avant que les autres peuples, nos voisins, aient conçu la première idée, aient ressenti le premier besoin de leur émancipation sociale. Depuis le temps de notre conversion au christianisme, dont nous avons adopté l'esprit de tolérance et de charité, tout es-

Alors les assassins s'écrièrent :

— « Que leur sang retombe sur nous et sur nos enfants jusqu'à la troisième génération ! »

III.

Lorsque le Christ expirait sur la croix du Calvaire, les Juifs rassemblés se disaient en ricanant : « S'il est digne d'être un Dieu, qu'il descende de sa croix, et nous nous prosternerons devant lui. »

De même, ô mon pays ! lorsqu'on te voit palpitant sous le fer du bourreau, on t'insulte en disant : « S'il est digne d'être un peuple, qu'il se délivre lui-même, et nous le reconnaîtrons pour frère. »

Et l'on feint d'oublier que trois clous de fer ont déchiré tes membres, et que trois couronnes d'épines ont pénétré dans tes tempes.

On ne se contente pas de te clouer à l'arbre du supplice, on vient avec des défis sanglants te cracher au visage !

Mais ceux qui t'ont blasphémé seront réprouvés devant Dieu, comme les Juifs autrefois, dépositaires de la pensée divine, aujourd'hui errants et fugitifs jusqu'au jugement dernier.

Car de même que, dans les anciens jours, le Verbe de Dieu s'était fait homme pour le salut des hommes, de même, dans les jours nouveaux, le Verbe de Dieu s'est fait peuple pour le salut des peuples.

Paris ; 29 mai, 1848.

XXI

L'ÉMIGRATION POLONAISE A PARIS

CONTRE LE MANIFESTE DU TZAR.

Au nom du droit des gens et de l'humanité, violé par l'intervention de la Russie dans la cause hongroise, au nom du peuple polonais, dont nous sommes l'émanation vivante, nous protestons contre la qualification de *rebelles* qui nous est donnée par le tzar dans le manifeste récent dans lequel il essaye de motiver et de justifier ce dernier attentat contre la liberté des peuples.

Non, les Polonais émigrés, nos frères, qui combattent sous les drapeaux de Bem et de Kossuth, ne sont point les esclaves de Nicolas! Non, le tzar n'a pour esclaves, si toutefois il en est encore dans le temps où nous vivons, que ceux qui se soumettent de plein gré à sa domination. Il en a menti devant Dieu et devant les hommes en nous appelant rebelles, c'est-à-dire sujets révoltés.

La Pologne, même aux temps les plus reculés, n'a jamais reconnu de sujets ni de maîtres dans le sens moskovite : le droit sacré de liberté pour l'individu, d'indépendance pour le peuple, inscrit dans nos lois, avait passé dans notre sang, bien avant que les autres peuples, nos voisins, aient conçu la première idée, aient ressenti le premier besoin de leur émancipation sociale. Depuis le temps de notre conversion au christianisme, dont nous avons adopté l'esprit de tolérance et de charité, tout es-

clave redevenait libre en mettant le pied sur le sol de la Pologne. Le servage et la féodalité n'y sont venus qu'à la suite des barbares.

Ce droit inaliénable proclamé par nos aïeux, nous l'avons hautement attesté en 1831, lorsque nous avons déclaré, par l'organe de la diète polonaise, la dynastie des Romanoff ou plutôt des Holstein-Gottorp à jamais écartée et déchue du trône.

Ce droit, nous l'avons inscrit avec notre sang sur les plaines de Waver et d'Ostrolenka, lorsque notre vaillante armée, destinée à servir d'avant-garde contre l'Europe et la civilisation, s'est retournée contre la Russie.

C'est pour garantir à ce droit toute son intégrité que nous avons quitté volontairement patrie, famille, bonheur domestique, tous ces biens plus chers que la vie, et que nous nous sommes résignés à dix-huit ans d'exil et de pèlerinage. Il est plus réel et plus positif que la puissance fantastique du tzar, que nous voyons déjà s'écrouler sous les efforts réunis des Magyares et des Slaves.

Nous déclarons, par conséquent, en face de Dieu et des hommes, le prétexte sur lequel s'appuie le cabinet de Saint-Pétersbourg pour intervenir en Hongrie nul et mal fondé ; en appelant aux instincts de droiture et d'équité qui sommeillent au sein du peuple russe lui-même, pour appuyer ce démenti formel que nous donnons aux paroles de Nicolas, son oppresseur et le nôtre [1].

Paris; 28 mai, 1849.

[1] Voici quelques passages saillants de ce fameux manifeste :

« Depuis une année, l'occident de l'Europe est devenu le théâtre de séditions incessantes qui se sont étendues jusqu'à l'Orient dans les principautés de Valachie et de Moldavie... et surtout dans la Hongrie d'où l'esprit de révolte menace d'envahir aussi nos provinces... Depuis qu'elle est soutenue par l'affluence de nos *rebelles* polonais, et par des transfuges et des vagabonds de tout pays, l'insurrection en Hongrie a pris une telle consistance, que l'empereur d'Autriche a dû réclamer notre aide contre *l'ennemi commun*. Nous n'avons pu lui refuser nos services... Nous sommes convaincus que le dieu des batailles donnera à la Russie le courage de remplir *sa sainte mission*, etc. » — *Extrait du Manifeste du tzar.*

XXII

LETTRE A MM. LES MINISTRES

SUR LA GUERRE DE HONGRIE [1]

I.

Dans cet exposé rapide de la guerre nationale de Hongrie, je tâcherai de m'élever à un point de vue qui me permettra de la considérer dans son ensemble, avec les effets probables qui doivent en résulter pour l'avenir de la démocratie en Orient. J'essayerai de démontrer que la chrétienté tout entière est intéressée au plus haut point à soutenir, à protéger les nobles efforts des Hongrois pour le maintien de leur indépendance.

Nul ne saurait contester que, depuis l'intervention de la Russie dans la guerre hongroise, intervention provoquée par la faiblesse du cabinet de Vienne, cette guerre ne soit entrée dans une phase universelle : ce n'est plus la lutte de deux nationalités, croate et magyare, faisant partie d'un même État et liées depuis des siècles par des traités fédératifs ; ce n'est plus la querelle de la Hongrie avec la maison de Habsbourg-Lorraine, dont l'unique lien, la pragmatique-sanction, a été brisé pour jamais par l'appel à l'in-

[1] Ce mémoire sur la Hongrie, rédigé d'après des renseignements officiels transmis à l'auteur par le général Bem, a été adressé à M. de Falloux, alors ministre de l'Instruction publique et le membre le plus influent du cabinet. Quoique la question hongroise s'y trouve examinée au point de vue religieux, aucune tentative n'a été faite, aucun vœu n'a même été formé pour le maintien de l'indépendance hongroise. Mon message resta sans réponse et sans résultat.

tervention russe; c'est une guerre continentale, une guerre de principes dans laquelle se trouvent en présence, les armes à la main, d'un côté le principe de paix et de progrès de l'Europe, de l'autre le principe de guerre et de domination de l'Asie; ici le monde gallo-romain, et là le monde gréco-slave. Quelle qu'en soit l'issue, les hommes d'État, les esprits sérieux de tous les pays sont vivement préoccupés de cette pensée, que la guerre de Hongrie, dans un avenir peut-être peu éloigné, doit changer la face du monde.

La France ne saurait se maintenir dans une position purement expectative en présence d'un pareil événement; il importe autant à sa grandeur et à sa dignité qu'à la suprématie morale qu'elle a toujours exercée sur les peuples comme première puissance chrétienne de l'Occident, de sauvegarder les intérêts de la civilisation; elle ne peut le faire qu'en prêtant un appui ferme et décisif à la cause nationale de la Hongrie.

Si, après la secousse encore récente de février, la question politique a pu être posée à l'intérieur entre le parti de la modération et celui du mouvement, à l'extérieur elle doit être invariablement maintenue dans les termes dans lesquels Napoléon l'avait placée : c'est-à-dire entre la France et la Russie, la civilisation et les barbares, personnifiés dans les deux parties belligérantes.

II.

Il n'est plus permis de douter du caractère religieux de la guerre de Hongrie, depuis ces paroles du tzar, copiées textuellement de son dernier manifeste : « Que Dieu soit « avec nous, et personne ne pourra plus nous résister; « chaque Russe partage cet espoir, et *la Russie remplira*

« *sa sainte mission.* » Cette sainte mission est de convertir au schisme toutes les populations qu'elle aura conquises, et de leur imposer, avec un nouveau gouvernement, une foi nouvelle, des croyances et des mœurs nouvelles. A ce sujet, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques développements numériques.

On sait que le tzar de Russie est en même temps le chef politique et le chef religieux de son immense empire ; en ajoutant à ses États les provinces subjuguées par la ruse ou par la violence, il devient en même temps leur souverain absolu et leur pontife suprême ; c'est l'association païenne et monstrueuse d'une tiare sacerdotale et d'une couronne impériale sur le front d'un despote. Il me serait facile de puiser dans les statistiques les éléments de cette propagande religieuse de la Russie, exercée dans un but de domination universelle. Il suffira de dire que cet empire pèse déjà sur les destinées de l'Europe chrétienne d'une population de 60,055,000, que le schisme a, de manière ou d'autre, conquis pour ses adhérents.

Ce chiffre se trouve réparti de la manière suivante :

Pour les Grecs schismatiques...........	40,500,000
Les catholiques grecs-unis.............	6,560,000
Les chrétiens dissidents................	3,049,000
Musulmans et juifs......................	5,887,000
En tout..........	55,996,000

Ajoutons à ce dénombrement la population du royaume de Pologne (1815) :

Catholiques romains.......................	3,428,500
Dissidents..................................	215,000
Grecs schismatiques.........................	5,500
Juifs	410,000
Nous aurons pour chiffre total de la Russie :	60,055,000

Dans ce vaste empire, les catholiques sont aux schismatiques dans la proportion de 1 à 4. Les autres communions sont à ces derniers comme 1 est à 12[1]. N'oublions pas de dire cependant que, grâce à la persécution que le tzar dirige contre tous les dissidents, les catholiques surtout de son empire, la moitié peut-être, c'est-à-dire cinq millions ont été déjà convertis à l'Église grecque, et l'autre moitié se trouve fortement exposée.

La soumission de la Hongrie par les armées russes, non-seulement ajouterait à sa population un chiffre de 15 millions, mais encore ouvrirait inévitablement à la Russie le chemin de Constantinople, en attirant à elle toutes les populations de race slave qui constituent une grande partie de l'empire turk. En supposant donc que la Russie s'empare de la métropole de l'Orient, son chiffre grossirait de la manière suivante :

1° La Russie (comme ci-dessus).................	60,055,000
2° La Grèce et la Turquie (si l'on en excepte ses possessions africaines) possèdent une population de.	20,000,000
3° En Autriche, l'élément slave est de...........	15,750,000
4° En Prusse, il s'élève à.......................	2,000,000
5° La Moldavie, la Valachie, la Servie, soumises à l'influence russe, comptent une population de.......	2,300,000
C'est-à-dire que le total des populations attirées vers la Russie et pouvant se réunir à elle, soit activement soit passivement après la conquête de la Hongrie, serait de..................................	100,105,000

Cependant la Russie ne s'arrêterait pas en si beau chemin; sa soif de conquêtes ne serait plus assouvie qu'elle n'ait étendu jusqu'à Rome les limites de l'empire des tzars : Rome, qui est la proie ardemment convoitée par elle depuis des siècles; Rome, que le testament de Pierre Ier

[1] Ces chiffres sont extraits des pièces officielles annexées à l'allocution du saint-père le pape Grégoire XVII, à la date du 22 juillet 1842.

désigné à ses successeurs comme le terme glorieux où doit s'arrêter leur ambition.

Voici quelques extraits de ce célèbre document, aujourd'hui livré à la publicité[1] :

« Art. 12. S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs unis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne (Gallicie); se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale.

. . . .

« Art. 14. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne. Elles inonderaient la France. . . .

. . . .

« Ainsi peut et *doit* être subjuguée l'Europe. »

En un mot, la Russie, réalisant son idée de *panslavisme*, qui prendrait alors la signification d'*esclavage universel*, se verrait à la tête d'une population de plus de 100 millions, et serait la maîtresse absolue des destinées du monde!

Si les audacieux desseins de Pierre Ier devaient s'accomplir, d'après ce plan, que ses successeurs ont suivi avec une infatigable persévérance; que deviendraient alors, je le demande à tout homme de sens et de conviction, que deviendraient la France, la civilisation et la liberté?

III.

Il est donc évident que la Russie, croyant accomplir une mission divine, et sous prétexte de combattre la révolution, c'est-à-dire la France, tend à la suprématie uni-

[1] Voir à la fin du volume, p. 179.

verselle, sans égard pour les nationalités qui se trouvent déjà entraînées de manière ou d'autre dans sa sphère d'attraction. Dans cet état de choses, lorsque Nicolas est prêt aux derniers sacrifices, aux efforts les plus désespérés pour soumettre la Hongrie, lorsque les hordes asiatiques, suivies de femmes et d'enfants, comme aux jours des incursions barbares, s'avancent déjà sur les chemins du Midi, quelle est la garantie que l'Europe a le droit d'invoquer pour sa sécurité? Quelle est la barrière assez puissante pour arrêter ce flot destructeur qui vient de franchir les Karpathes, et s'achemine déjà vers les Alpes? Est-ce l'Autriche? Assurément non; et je ne crois pas que telle puisse être la pensée des hommes d'État auxquels l'élection populaire a remis les destinées de la France.

L'Autriche, on le sait à Londres et à Saint-Pétersbourg, est un État hors nature: c'est une dynastie allemande, greffée sur un empire slave. Environnée de puissances ennemies, dont chacune, prise individuellement, est assez forte pour l'écraser, l'Autriche ne doit son salut qu'à leurs dissensions. Le principe anarchique adopté pour maintenir sous sa dépendance les diverses races que comprend sa population peut tout aussi bien s'appliquer à sa politique extérieure: *divide et impera!* Depuis Léopold Ier et la déchéance de l'empire romain consentie par ses héritiers, c'est une politique toute d'expédients et d'interventions: intervention polonaise contre les Turks, comme en 1683; intervention hongroise contre le Brandebourg, comme sous Marie-Thérèse; intervention russe contre les Hongrois, comme de nos jours; des alliances matrimoniales avec les familles régnantes, toujours fécondes pour les cabinets, toujours stériles pour les peuples. Du reste, pas de politique arrêtée, pas de finances, pas de principes positifs. Ce n'est ni le principe monarchique de la Russie, ni

le principe conservateur et mixte de l'Angleterre, encore moins le principe démocratique de la France. C'est une mosaïque étrange, une Babel inachevée de races, de religions, de systèmes, de langages étonnés de se trouver ensemble, et n'ayant d'autre lien commun qu'une dynastie dégénérée qui ne produit plus que des rejetons caducs et moribonds; sans raison d'être dans le passé, sans guide dans le présent, sans espoir pour l'avenir, c'est un État de 30,000,000 d'hommes immolés à l'alimentation dispendieuse d'une pépinière d'archiducs idiots : construction vicieuse suspendue sur un abîme, et certes ce ne sera pas la Russie qui l'empêchera longtemps d'y tomber!

Un pareil État ne saurait servir de rempart à l'Europe; le relever serait désormais impossible, et l'on aurait tort d'y compter sérieusement.

L'Autriche vient de prononcer elle-même sa déchéance, en invoquant à son secours la Russie, la plus mortelle de ses ennemies; l'appel à l'intervention est de la part du cabinet de Vienne un acte de désespoir, un suicide politique. Il valait mieux, pour cet empire, renoncer pour jamais à ses droits réels ou prétendus sur la Hongrie et garder les Slaves qu'il était parvenu à s'attacher : Croates, Serves et Dalmates, que de perdre en même temps Slaves et Hongrois; et tel sera, n'en doutons pas, l'effet inévitable de l'intervention russe : car de deux choses l'une, ou la Hongrie sera victorieuse, et alors tous les Slaves du Midi quitteront le drapeau de Jellachich pour se ranger sous les bannières de Kossuth, en s'unissant avec lui dans une haine commune contre la domination allemande; ou la Hongrie sera soumise, et le Danube redeviendra entièrement slave, depuis Vienne et Presbourg jusqu'à son embouchure. La Russie avance à pas lents, mais ne rétrograde jamais; c'est une loi imposée par Pierre I[er],

sous peine de mort, à tous ses successeurs, et qui est devenue, pour sa politique, une maxime de cabinet.

Si, malgré nos prévisions, la Russie victorieuse renonce cette fois à l'occupation définitive de la Hongrie, ce n'est qu'une question de temps; et les cent vingt-sept millions dus pour les frais de la guerre par l'Autriche, lui serviront tôt ou tard de prétexte pour en reprendre possession : si toutefois le génie de la liberté n'y met bon ordre auparavant.

Notons bien cependant que telle est la faiblesse réelle de la Russie, malgré l'immense développement de son territoire, qu'elle ne saurait remplacer l'armée d'invasion qui s'achemine à présent vers la Hongrie, dans le cas possible d'une défaite, sans dégarnir entièrement le Caucase et la Pologne; c'est-à-dire, en voulant sauver l'Autriche, déjà disloquée, sans s'exposer elle-même à une ruine inévitable [1].

Cependant elle a fait, coup sur coup, et presque sans résistance de la part de ses voisins, deux pas de géant en quelques semaines : l'un jusqu'à Léopol, capitale de la Gallicie, l'ancienne Russie Rouge; l'autre jusqu'à Bude-Pesth, capitale de la Hongrie. Comparons les distances, et nous trouverons que le troisième pourrait bien la conduire jusqu'aux bords de l'Adriatique, toujours dans la même direction; et alors elle n'aurait plus qu'un bras de mer à traverser pour venir s'asseoir dans le Capitole de la ville éternelle, en réalisant ainsi la sinistre prédiction de Pierre Ier.

La propagande religieuse, organisée depuis longtemps par le cabinet de Saint-Pétersbourg, parmi les Slaves

[1] Ceci est tellement vrai, que, pour soumettre les Hongrois, le maréchal Paskéwitch a dû recourir au seul moyen dont il se soit jamais servi pour vaincre : la corruption.

schismatiques de l'Autriche, a déjà porté ses fruits, Stur en Moravie, Hurban dans le nord de la Hongrie, Raïachich, patriarche de Servie, le vladika grec de Monténégro, soulevés contre les Hongrois, tendent déjà ouvertement la main à la Russie. Encore quelques victoires de Paskéwitch, et Vienne subirait le sort de Varsovie, l'orient de l'Europe serait tout russe et tout schismatique; la France alors, isolée, repliée sur elle-même, perdrait à tout jamais sa dignité morale, comme première puissance chrétienne du continent, au profit de la Russie, qui partagerait le sceptre du monde avec l'Angleterre, désormais sa seule rivale, et ferait bientôt de l'église de Saint-Pierre une basilique byzantine, de même que Mahomet II a fait de la basilique de Sainte-Sophie une mosquée musulmane.

Les résultats en seraient très-probablement les mêmes pour l'Europe que la conquête de Byzance par les Turks et son abandon par l'Église d'Occident : faute immense, à peine expiée par la réforme protestante et par un siècle entier de guerres civiles et religieuses. Les mêmes causes produisent en politique les mêmes effets.

IV.

Le seul moyen d'empêcher ce développement monstrueux du schisme qui le mettrait immédiatement, comme nous l'avons démontré plus haut, à la tête d'une population de 100,105,000; aujourd'hui que la Pologne est désarmée mais encore frémissante, c'est de relever la Hongrie.

Ce magnifique pays, compris entre les Karpathes et l'Adriatique, est en très-grande majorité catholique-romain, et ne compte, sur 15 millions d'habitants, que 2 millions et demi de Grecs schismatiques.

Voici le relevé exact de sa population :

Catholiques et protestants............	11,000,000
Grecs-unis et schismatiques...........	3,750,000
Juifs................................	250,000
En tout..........	15,000,000

Grâce à l'esprit belliqueux de la nation magyare, aux victoires récentes qu'elle vient de remporter sur les armées réunies des deux empires, au prestige qui s'attache aux noms désormais immortels de Louis Kossuth, de Bem et de Klapka, on pourrait en faire en peu de temps le rempart et l'avant-garde de la civilisation chrétienne à l'orient de l'Europe. Tel est, selon nous, le devoir de la France et de l'Angleterre, ainsi que de tous ceux qui placent l'intérêt politique au-dessus des agitations mesquines et souvent ridicules des théories ultra-sociales.

Personne ne doute plus du caractère éminemment religieux de cette guerre de Hongrie, depuis que les prêtres se sont mis à la tête des populations insurgées, proclamant la guerre sainte et conduisant au combat les bataillons des volontaires, la croix à la main ; rien aussi ne saurait égaler l'enthousiasme religieux évoqué par la lettre pastorale des évêques catholiques de Hongrie aux fidèles du royaume, dans laquelle se trouvent les paroles suivantes que nous citons textuellement :

« Lorsqu'il y a six mois notre constitution de huit siècles fut modifiée à la diète de Presbourg suivant les exigences du temps et les vœux de la nation, et ses bienfaits étendus à tous les fils de la nation sans distinction de langue, de classe ou de communion ; lorsque le gouvernement indépendant, sanctionné par la parole du roi, reçut ses pouvoirs, nul n'aurait cru jamais qu'il était possible d'attaquer cette constitution libre, ni d'exciter contre les Hongrois les nationalités voisines. Le bien acquis étant devenu

le bien de tous, l'alliance sincère de ces nationalités devait, au contraire, se fortifier; les barrières et les murs entre les peuples, comme entre les classes, devaient tomber à jamais. »

Et plus loin :

« Pressez-vous dans nos temples, autour de l'autel du Seigneur. Adressez-vous à la sainte Vierge, patronne de notre patrie : qu'elle défende son cher héritage, qu'elle intercède en faveur de ce peuple qui porte son souvenir sur ses monnaies et sur ses drapeaux. Si vous vous confiez en Dieu, si vous puisez vos forces dans la religion, vous serez forts, persévérants dans la lutte, prêts à tous les sacrifices patriotiques : car celui-là suit la loi, qui, selon les préceptes de l'Évangile et des apôtres, la suit par obéissance, non aux hommes, mais à Dieu, librement et non par contrainte. »

Cet appel énergique à toutes les forces vives de la nation a déjà produit son effet : la Hongrie, qui, il y a un an, comptait à peine trois mille combattants, a aujourd'hui 150,000 hommes sous les armes, et la voilà bientôt sous les portes de Vienne! Tous les évêques catholiques, au nombre de 15, ont adhéré au manifeste d'indépendance : entre autres, le vénérable Ham, archevêque de Gran et primat de Hongrie; l'archevêque d'Erlau, Joseph Lenovics; l'évêque de Csanat, Michel Horwath, ministre de l'Instruction publique; César Mednyanski, aumônier en chef de l'armée hongroise, qui vient, à la bataille de Kapolna, de se signaler lui-même par un beau fait d'armes; l'évêque de Grand-Wardein, Ladislas Bemer; l'évêque de Neusohl, Rudnyanski; l'évêque de Zips, Vincent Iehekelfalusy, etc., etc.

Ne serait-ce pas de la part du clergé hongrois un pressentiment qu'il combat pour la cause même de la chré-

tienté, dont le dernier rempart est sur le point de s'écrouler sous l'effort du paganisme septentrional?

Ce pressentiment est vrai, car la Russie réunit dans une exécration commune la cause du catholicisme et celle de la liberté! Sa pensée à ce sujet est nettement formulée dans un Mémoire présenté au cabinet du tzar sous le titre : *Politique et moyens d'action de la Russie*[1].

« Il est à prévoir que toutes ces propagandes qui travaillent déjà l'Orient, propagande catholique, propagande révolutionnaire, toutes opposées entre elles, mais réunies dans un sentiment de haine commune contre la Russie, vont maintenant se mettre à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais.

« L'Occident s'en va; tout s'écroule, tout s'abîme dans une conflagration générale : l'Europe de Charlemagne, aussi bien que l'Europe des traités de 1815, la papauté de Rome et toutes les royautés de l'Orient, le catholicisme et le protestantisme, la foi, depuis longtemps perdue, et la raison réduite à l'absurde, l'ordre désormais impossible, la liberté désormais impossible, et sur toutes ces ruines amoncelées par elle, la civilisation se suicidant de ses propres mains!

« Et lorsque, au-dessus de cet immense naufrage, nous voyons, comme une arche sainte, surnager cet empire plus immense encore, qui donc pourrait douter de sa sainte mission? Et est-ce à nous, ses enfants, à nous montrer sceptiques et pusillanimes? »

Sous le point de vue légal aussi bien que religieux, les Hongrois se trouvent parfaitement déliés de leurs serments de fidélité à l'égard de l'empereur-roi, par le fait de l'intervention russe, en vertu de la loi de 1723,

[1] Par un employé supérieur du ministère des Affaires étrangères.

nommée la pragmatique-sanction, qui garantit à la Hongrie son entière indépendance, tout en rendant la couronne héréditaire dans la maison de Habsbourg-Lorraine ; et surtout du décret du roi Andréas qui fait la base de sa constitution et dont voici le 31e paragraphe :

« Nous garantissons à tous les Hongrois le droit de la « résistance armée envers les ordres du souverain, dans « le cas où celui-ci voudrait commettre un acte contraire « à la constitution du royaume. »

Un autre paragraphe a la teneur suivante :

« Le roi ne pourra ni déclarer la guerre, ni conclure « des traités concernant la Hongrie, sans l'assentiment « des États : *il ne pourra, dans aucun cas, faire franchir « les frontières du royaume à une armée étrangère...* »

Ce décret est inscrit en toutes lettres dans la formule du serment prêté par tous les souverains en montant sur le trône. Le violer, c'était abdiquer ; et la diète de Debreczin était parfaitement fondée à prononcer, le 14 avril 1849, la déchéance de la maison régnante.

V.

J'arrive à la partie la plus importante de ce travail, aux moyens d'exécution.

La question politique de l'Europe, nous croyons l'avoir surabondamment prouvé, n'est plus posée entre la Hongrie et les Slaves de l'Autriche, mais par le fait de l'intervention étrangère, elle s'est transformée en lutte contitale entre le Nord et le Midi, entre le monde gréco-slave et le monde gallo-romain, en un mot, entre le schisme et le catholicisme. Eh bien ! il serait possible de faire triompher la Hongrie et de faire rentrer l'invasion dans ses limites, sans déclarer la guerre, mais par la voie des né-

gociations diplomatiques. C'est en reprenant en sous-œuvre la grande politique de Louis XIV et de Napoléon à l'égard de l'Autriche, politique dont la France n'aurait jamais dû s'écarter, en réformant la ligue que ces deux souverains avaient projetée entre la Turquie, les Hongrois et les Slaves, ligue dont la Hongrie serait encore aujourd'hui le pivot et la clef de voûte. La Russie ne doit sa puissance réelle ou fictive qu'aux traités de 1815. Inattaquable dans son centre, elle est partout vulnérable à sa circonférence. S'appuyant sur ses extrémités comme sur les bases d'un immense arc-boutant, c'est à ses limites que réside toute sa vitalité, et c'est aussi là qu'elle peut et doit être entamée. C'est pour avoir méconnu ce grand principe que Charles XII a succombé après des prodiges de valeur, que Napoléon lui-même a échoué dans son expédition de 1812. Pour restreindre la Russie, il suffirait de l'isoler, de la dépouiller de sa puissance fédérative, déjà fortement ébranlée par la révolution de février. Tout à l'entour, c'est la Suède, la Pologne, la Turquie, le Caucase, la Perse, nations toujours vivaces, quoique démantelées; au centre, c'est le génie de la mort qui règne, opprime et rêve la conquête du monde. Dépouillez ce fantôme de son linceul, et vous trouverez qu'il n'a pas de cœur ni d'organes; ôtez à la Russie ses annexes, et vous la réduisez à l'impuissance la plus absolue à l'intérieur et à l'extérieur.

Oui, l'isolement de cet empire serait à lui seul un événement immense, s'il n'était le précurseur d'un coup bien plus fatal pour lui, de l'hostilité de ces mêmes puissances qui depuis 1773 avaient été ses complices! Oui, la Russie réduite à ses propres forces est impuissante à défendre l'immense territoire qu'elle possède! C'est donc aujourd'hui sur Constantinople que doivent se porter tous les

efforts de la France ayant pour but la délivrance de la Hongrie : c'est là que la question hongroise doit être résolue, sans qu'il soit besoin de dépenser un seul homme ni même un seul écu. Il suffirait de mettre en mouvement un levier puissant, d'un effet infaillible, et ce levier, c'est la haine instinctive, héréditaire, de la Turquie contre la domination moskovite. Les Turks ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a quelque vingt ans. Leur armée de 500,000 hommes, bien organisée et commandée par des chefs formés aux écoles françaises, est en état de tenir tête à la Russie ; cette force nouvelle, jetée dans la balance où se pèsent aujourd'hui les destinées des nations, assurerait gain de cause à la nation hongroise, en préparant de loin en loin la restauration de la Pologne : sans laquelle (l'expérience d'un demi-siècle l'a trop bien démontré), il n'est point de paix et de stabilité possibles pour l'Europe ; sans laquelle le catholicisme romain court les plus graves et les plus imminents dangers [1].

Il convient à la France bien plus qu'à aucune autre puissance au monde, de prendre l'initiative dans ce mouvement universel qui doit dire au schisme d'Orient : « Tu n'iras pas plus loin ! » Sa parole seule, qui ébranle les peuples ou les apaise, suffirait dans cette circonstance en déclarant franchement, et sans restrictions, en face de l'Europe civilisée, l'indépendance de la Hongrie ; en invitant la Turquie, par l'organe du représentant français à Constantinople, à reprendre possession des provinces moldo-valaques, et à tendre, à travers le Danube, la main à la Hongrie victorieuse. Le général en chef de l'armée musulmane dans ces provinces, Omer-pacha, Slave de

[1] « Dolemus maxime in tantum adduci periculum, Poloniæ regni statum et formam, cum qua ipsius catholicæ religionis conjuncta est securitas... »
(Clément XIII, *aux Confédérés de Bar*.)

naissance, n'attend qu'un signal, de quelque part qu'il vienne, pour se réunir au général Bem, et se jeter en Transylvanie. Et qu'on ne craigne pas, en agissant ainsi, une conflagration générale : la lutte se terminera sur les bords de la Theiss et du Danube ; la Russie ne peut rien contre la France sans l'Allemagne, et l'Allemagne moderne est trop occupée d'elle-même pour pouvoir lui prêter, comme autrefois, aide et appui !

Le peuple anglais, ce peuple énergique, et souvent généreux se hâtera de suivre l'impulsion qui lui sera donnée par la France ; et les nobles accents qui ont déjà retenti dans la Chambre des lords en faveur de la Hongrie, sont un gage assuré de sa coopération.

Par ce moyen, la France maintiendra l'initiative qu'elle a toujours exercée sur les peuples, sans s'imposer de nouveaux sacrifices ; elle arrachera, au profit de l'ordre et de la liberté, une arme toute-puissante aux mains de l'opposition ; elle acceptera le devoir et gardera pour elle-même l'honneur de la régénération politique de l'Europe. En agissant autrement, elle ne ferait que différer la lutte, pour la transporter plus tard des bords du Danube sur ses propres frontières, lutte dont personne aujourd'hui ne saurait prévoir et garantir le résultat.

Je finirai par ces belles paroles d'un général polonais à la députation qui venait lui offrir le commandement en chef de l'armée hongroise :

« J'espère contribuer à rendre le drapeau magyar si glorieux, si pur de toute idée de nationalité dominante, que toutes les souches de la grande famille slave s'enorgueillissent de faire cause commune avec lui !... »

« C'est à ce drapeau que la France doit aussi se rallier, dans l'intérêt de sa grandeur et de sa dignité.

Paris, 15 juillet, 1849.

XXIII

LETTRE DU GÉNÉRAL BEM A M. C. O***,

SON ANCIEN AIDE DE CAMP,

SUR LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE DE HONGRIE.

MONSIEUR ET AMI,

« J'ai reçu de vous deux lettres datées de Paris; la troisième, contenant le brevet du commandement en chef qui m'avait été offert après le combat de Varsovie, ne m'est pas encore parvenue.

La fin déplorable et soudaine de l'insurrection hongroise, si glorieusement commencée, ne m'a pas donné le temps de vous rappeler auprès de moi. De même que notre guerre en 1831, celle de Hongrie a été perdue par le mauvais vouloir et l'inhabileté de ses chefs autant que par l'indifférence de l'Europe. Vous savez comment l'entourage de Kossuth et sa trop grande confiance dans les talents militaires de Gœrgey l'ont forcé à se démettre du pouvoir suprême entre les mains de ce traître, et à chercher un refuge à l'étranger. Gœrgey a remis son épée aux mains des généraux russes, après avoir envoyé ses agents auprès des autres corps d'armée, avec l'assurance qu'une nouvelle organisation devait avoir lieu, par laquelle tous les officiers devaient conserver leurs grades. Cette nouvelle ruse moskovite a porté le dernier coup à notre campagne; car tous ont suivi l'exemple donné par le général-dictateur. A la nouvelle de l'invasion de l'armée russe, j'étais accouru de Transylvanie, mais il était trop tard : le découragement était partout!... Le cœur déchiré,

j'ai quitté *le dernier* le sol de la Hongrie, et je me suis mis sous la protection du gouvernement turk.

« Je puis cependant vous certifier, que si alors même j'avais été investi du commandement en chef, pas un Russe, pas un Autrichien ne serait sorti vivant de ce pays : mais l'infâme Gœrgey a préféré tout perdre que de devoir le salut de sa patrie à d'autres qu'à lui seul.

« Si le désastre de la Hongrie a plongé dans le deuil toute cette contrée, ses conséquences peuvent devenir favorables à notre cause : car à présent, la guerre entre la Turquie et la Russie est inévitable, et le résultat nécessaire de cette collision sera le rétablissement de la Pologne. Les forces de la Turquie sont suffisantes pour anéantir la puissance moskovite. Son armée excellente brûle de se mesurer avec nos ennemis. Je n'exagère pas en disant que pour une guerre offensive on pourra jeter trois à quatre cent mille hommes de bonnes troupes dans les frontières russes, sans dégarnir entièrement le pays. Mais il faut auparavant que le gouvernement turk puisse s'affranchir de l'onéreuse tutelle de la politique étrangère qui lui lie les mains. C'est aux influences de l'Europe que je dois moi-même d'être interné dans Alep. J'ai pourtant l'espérance que cet état de choses changera bientôt; et alors, tout prendra une meilleure tournure, car comme vous le voyez, la Turquie est plus forte qu'on ne pense. Dans un ou deux mois, quand je serai à Constantinople, vous pourrez donner suite à votre projet et à celui de vos frères d'armes qui sans doute, en cas de guerre, seront accueillis avec distinction dans les rangs de l'armée musulmane.

« Quant à ma situation personnelle, les dispositions du gouvernement à mon égard sont les meilleures possibles. L'armée me paraît très-dévouée, et même les officiers du plus haut rang combattront volontiers sous mes ordres : si

toutefois lord Stratford Canning, l'ambassadeur anglais, cesse d'y mettre opposition, ce qui ne peut guère tarder.

. . . .

« J'achève en vous assurant que la délivrance de notre patrie du joug moskovite comme elle fut la première, sera la dernière pensée de ma vie . . . .

« Votre bien dévoué

« Général J. BEM »

(MURAD-PACHA).

Alep; 8 mai, 1850.

avons décidé, d'un commun et unanime accord, que nous porterions tous son deuil en signe de l'affliction profonde dans laquelle nous a plongés la perte que nous avons faite.

« *Au nom de l'émigration hongroise,*

« LADISLAS TELEKI, »

(ancien envoyé de Hongrie).

Paris; 23 janvier, 1851.

RÉPONSE A M. LADISLAS TELEKI

ET A SES COMPATRIOTES.

AMIS ET FRÈRES,

Le cœur brisé par une des pertes les plus cruelles que nous ayons faites depuis vingt années d'exil, nous nous associons à votre pensée, en prenant avec vous le deuil du général Bem, le héros de votre guerre d'indépendance, le champion de notre liberté et de la vôtre.

Ce deuil, nous le portions déjà dans nos cœurs, depuis le jour où les débris de votre vaillante armée ont dû quitter le sol natal flétri par l'invasion moskovite ; hier encore, nous avons frémi d'horreur et d'indignation en voyant le plus pur sang de la Hongrie couler à torrents sous la hache du bourreau de l'Autriche ; aujourd'hui même, celui que le plomb de vos champs de bataille avait si souvent épargné, celui qui nous apparaissait comme un symbole de gloire, comme une espérance de grandeur nationale, vient de tomber à son tour sous l'influence du climat meurtrier sous lequel la vengeance des despotes avait eu l'infernale adresse de le reléguer.

Par le sang de nos martyrs, par la douleur commune, par tous les vœux de nos âmes déchirées mais jamais abattues, nous vous pressons sur nos poitrines avec une fraternelle effusion : soldats du même drapeau, nous vous jurons amour et fidélité jusqu'à la mort. Tant qu'un cœur polonais battra, la sainte cause hongroise trouvera des champions et des martyrs : Bem aura, même après nous, des héritiers et des vengeurs [1].

La glorieuse campagne de 1831 avait établi sa réputation militaire ; il a été donné à la Hongrie de rendre son nom immortel parmi les peuples. Nous qui l'avons suivi pas à pas durant une laborieuse période de quinze années, nous, son ami le plus inséparable, le plus cruellement éprouvé, nous savons tout ce qu'il y avait de stoïque résignation, d'indomptable activité, de calme et constante persévérance dans cette âme de soldat que jamais le malheur de l'exil ne put entamer ni ternir. Naguère, vous avez vu cet homme sublime, intrépide jusqu'à l'audace au milieu du danger, affectueux et facile à s'émouvoir jusqu'aux larmes aux doux noms de famille, de patrie et de liberté, frappant du pied le sol de la Transylvanie, pour en faire surgir d'invincibles bataillons.

En déposant les armes sur le sol musulman, il n'avait d'autre pensée que de pouvoir un jour abattre le géant moskovite, en disant à la nation turque, qu'il considérait alors comme un levier tout-puissant entre les mains de la liberté : « Lève-toi et marche ! » Oh ! si le sort l'avait placé

[1] Le général Bem est mort non pas de la peste, mais par le poison de l'Autriche. Cette conviction est fondée entre autres sur le témoignage du Dr S. Grabowski, ancien médecin en chef de l'armée polonaise, et qui vient de faire tout récemment un voyage dans le Levant. Un serviteur allemand aurait été l'instrument de ce crime et de cette lâcheté. L'Autriche est du reste coutumière du fait et n'en est pas à son coup d'essai dans ce genre de prouesses. *Cui crimen prodest...*

à votre tête, s'il eût conduit votre grande armée au combat entre le Hongrois Klapka, l'Irlandais Guyon et le Serve Damianitch, votre cause nationale eût déjà triomphé malgré les Russes, les Autrichiens et les Croates, et votre triple victoire eût régénéré la face du vieux monde !

Cependant, ne désespérons pas de l'avenir ; l'humanité marche par secousses, et chaque étape de sa route infinie est marquée par un immense progrès. Quelle que soit l'issue de ce dernier effort, il a mêlé notre sang avec le vôtre, il nous a faits amis et frères à tout jamais. Depuis cinq siècles déjà, nous vous tendions la main à travers les Karpathes qui nous séparent sans nous diviser ; les noms de Louis le Grand et d'Edvige éveillaient dans nos cœurs les mêmes sympathiques souvenirs : maintenant, nous avons confondu dans une même pensée de liberté tout ce que deux peuples belliqueux peuvent avoir d'énergie, de constance et d'infatigable dévouement. La Hongrie et la Pologne, réunies devant la tombe de leur héros, n'auront plus qu'une même destinée de gloire, de martyre et d'affranchissement.

Que son nom soit désormais notre devise d'alliance et de fraternité, notre premier cri de guerre au jour du premier combat ; lorsque Dieu, qui ne permet jamais aux causes saintes de périr, nous mettra une fois encore l'épée à la main pour nous mesurer avec les esclaves et les bourreaux du despotisme.

Conformément au pieux désir exprimé dans la lettre de votre ancien envoyé, M. Ladislas Teleki, nous porterons avec vous le deuil de Bem, dans nos cœurs et sur nos vêtements, jusqu'au premier coup de canon qui sera tiré pour notre indépendance.

Paris, 24 janvier, 1851.

XXV

TESTAMENT DU TZAR PIERRE I[er]

déposé dans les archives du palais de Peterhoff, près Saint-Pétersbourg.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES[1].

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, Nous, Pierre I[er] empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe comme appelé par l'avenir à la *domination générale* de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être *facilement* et *indubitablement* conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi *régénéré* le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires

[1] Ce document authentique, base et code suprême de la politique russe depuis Pierre I[er], a été remis confidentiellement aux mains de l'abbé de Bernis, ministre des Affaires étrangères en 1757 et celles de Louis XV lui-même. Voyez à ce sujet les *Mémoires du chevalier d'Éon*, t. I, p. 170.—Un exemplaire s'en trouve aussi dans les archives diplomatiques de l'empire français.

sont comme le reflux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve;* mes successeurs en feront une *grande mer*, destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si nos descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants : je les recommande à leur attention et à leur observation constante, de même que Moïse avait recommandé les tables de la loi au peuple juif.

I.

« Entretenir la nation russienne dans un état de GUERRE CONTINUELLE, pour tenir le soldat sous les armes et toujours en haleine : ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les troupes et choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II.

« Appeler par tous les moyens possibles de chez les peuples instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russienne des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

III.

« *Prendre* [1] part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

[1] « *Voler* et *mentir*, a dit Bulharyn, un des meilleurs écrivains de la Russie, ce sont les deux verbes auxiliaires de notre langue. » En effet Pierre I[er] en a largement usé dans son testament, en y ajoutant toutefois les verbes *s'étendre, s'avancer, diviser, partager, dominer, subjuguer, corrompre*, etc., etc.

IV.

« *Diviser* la Pologne en y fomentant le trouble et les discordes civiles; gagner la haute noblesse à prix d'or, influencer les diètes, *les corrompre,* afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger [1], y faire entrer et séjourner les troupes moskovites jusqu'à l'occasion de s'y établir définitivement. Si les puissances voisines opposaient quelques difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, *jusqu'à ce qu'on puisse reprendre en détail tout ce qui aura été donné.*

V.

« *Prendre le plus qu'on pourra* de la Suède, et savoir se faire attaquer par elle *pour avoir le prétexte de la subjuguer.* A cet effet isoler le Danemark de la Suède et la Suède du Danemark, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI.

« *Prendre toujours* les épouses des princes russes parmi les princesses de l'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause *en y propageant nos principes.*

VII.

« Rechercher de préférence l'alliance commerciale de l'Angleterre, cette puissance ayant plus que toute autre besoin de nous pour sa marine et pouvant être la plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et nos matières premières contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels, qui formeront les flottes russiennes à la navigation et au commerce.

[1] Stanislas Poniatowski, amant de Catherine II et dernier roi de Pologne, élu par l'influence des princes Auguste et Michel Czartoryski, ses parents, partisans déclarés de la Russie.

VIII.

« *S'étendre* sans relâche vers le nord le long de la Baltique *ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.*

IX.

« *Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes.* CELUI QUI Y RÉGNERA SERA LE VRAI SOUVERAIN DU MONDE. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turk, tantôt à la Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, *ce double point étant nécessaire à la réussite du projet ;* hâter la décadence de la Perse, pénétrer jusqu'au golfe Persique : rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, *et avancer jusqu'aux Indes,* qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X.

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ; favoriser en apparence ses idées de domination sur l'Allemagne et exciter contre elle, en sous main, la jalousie des provinces.

« Tâcher de faire réclamer l'intervention de la Russie par les uns et par les autres, en exerçant sur le pays une espèce de tutelle qui prépare la domination future [1].

XI.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turk de l'Europe et la frustrer de sa part du butin lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête *que l'on reprendra plus tard.*

XII.

« S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs-unis

[1] Toute l'histoire de la guerre de Hongrie en 1849, est dans cet article.

et désunis ou schismatiques, qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale : les Grecs-slaves seront autant d'amis que l'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII.

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjugée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui ne peut manquer pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis, écraser à son tour celle qui survivra, en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe (!!!).

XIV.

« Si, ce qui n'est guère probable, toutes deux refusaient *l'offre de la Russie*, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la Baltique.

S'avançant par la Méditerranée, et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le

serait de l'autre; et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

XV.

« *Ainsi peut et* DOIT *être subjuguée l'Europe !* »

PIERRE Ier,
autocrate de toutes les Russies.

Nous n'ajouterons aucune réflexion à la publication de ce *Testament*, reproduit aujourd'hui pour la première fois dans toute son étendue. Nous croyons qu'il suffira de le mettre en lumière pour le vouer à tout jamais au ridicule et au mépris.

XXVI

TABLE ETHNOGRAPHIQUE

POUR L'EMPIRE DE RUSSIE

d'après le journal de la Société française de Statistique universelle, d'après Schnizler, le général Bem (Gluchowski), etc., etc.

TZARAT DE MOSKOU.

Dates et Faits.	Étendue en milles carr. géog.		Population.
En 1328 à l'avénement d'Yvan à la Bourse.	4,656	—	6,290,000
1462 — Yvan I	18,474		
1503 à la mort d'Yvan I.	37,137		
1584 — à la mort d'Yvan II.	125,465		
1645 — de Michel I.	254,361		
1689 à l'avénement de Pierre I.	263,900	—	16,000,000
EMPIRE DE RUSSIE,			
1725 — de Catherine I.	273,815	—	20,000,000
1762 — de Catherine II.	319,538	—	25,000,000
1796 à la mort — —	331,830	—	33,000,000
1831 à la prise de Varsovie.	367,494	—	56,000,000

C'est-à-dire que depuis deux siècles la Russie a doublé son territoire, et depuis 100 ans elle a triplé sa population. Depuis 60 ans, les conquêtes de la Russie sont égales à tout ce qu'elle possédait en Europe avant cette époque.

Ses conquêtes sur la Suède sont plus grandes que tout ce qui reste de ce royaume.

Ses conquêtes sur les Tatars ont une étendue égale à celle de la Turquie d'Europe avec la Grèce, l'Italie et l'Espagne.

Ses conquêtes sur la Turquie d'Europe sont plus grandes que le royaume de Prusse, moins les provinces rhénanes.

Ses conquêtes sur la Turquie asiatique sont égales à tous les petits États de l'Allemagne.

Ses conquêtes sur la Perse sont égales à l'Angleterre.

Ses conquêtes sur la Pologne sont égales à tout l'empire d'Autriche.

En dépouillant le chiffre de sa population, on trouve :

2,000,000 pour les tribus du Caucase.
4,000,000 pour les Kosaks, les Géorgiens et les Khirguiz.
5,000,000 pour les Turks, les Mongols et les Tatars.
6,000,000 pour les Ouraliens, les Finois et les Suédois.
16,000,000 pour les Moskovites du rite grec.
23,000,000 pour les Polonais.

56,000,000

La population de l'ancienne Pologne compte pour les 2/5es de la population concentrés sur 1/8e du territoire. Les Moskovites comptent pour les 2/7es de la population totale de l'empire, répartis sur 1/10e du territoire.

C'est-à-dire que, même aujourd'hui, l'élément polonais s'y trouve en très grande majorité relativement à l'élément moskovite.

XXVII

LETTRE AU PRINCE NAPOLÉON BONAPARTE

SUR LA DÉCADENCE DE LA RUSSIE.

« En relevant la Pologne, *cette clef de toute la voûte*, je ne prétendais rien acquérir ; je ne me réservais que la gloire du bien, les bénédictions de l'avenir... Jamais je n'aurais mieux fait, jamais je n'ai mérité davantage. »

NAPOLÉON, *Mémorial de Sainte-Hélène*, II, 335.

« La question polonaise est la question première, la question la plus importante. »

TALLEYRAND, *Congrès de Vienne*.

PRINCE,

Homme de cœur et de conviction, portant le nom le plus glorieux des temps modernes, vous avez dans plusieurs circonstances solennelles fait entendre votre voix en faveur de mon pays ; et notamment dans cette mémorable séance du 23 mai 1848, dans laquelle, malgré les fausses interprétations produites à la tribune sur les événements de Posen par l'ancien ministre des affaires étrangères, sans doute mal informé ; malgré le récent souvenir de l'attentat du 15 mai provoqué par les hésitations et les faiblesses du Gouvernement, l'indépendance de la Pologne a été votée par acclamation au sein de l'Assemblée constituante. La révolution de février vous ayant ouvert les portes de votre patrie, vous avez désiré qu'il en fût de même pour nous et pour tous les proscrits des nationalités opprimées alliées à la France par une communion de principes, de sympathies et d'intérêts : ce sentiment qui vous honore devait être aussi, par une déduction logique, la base de la politique extérieure pour les hommes d'État que le hasard

ou les nécessités du moment avaient placés à la tête de cette sublime révolution. Malheureusement, votre généreuse proposition d'une adresse à l'Assemblée nationale de Francfort, pour la reconstitution d'une Pologne forte et indépendante par les volontés réunies de la France et de l'Allemagne, a été réduite, grâce à la malveillance inexplicable de quelques membres du cabinet, aux proportions d'un ordre du jour motivé : tout comme on le ferait pour une question subalterne d'un intérêt provincial; et cette magnifique démonstration qui aurait sans doute rendu l'existence politique à tout un peuple, peut-être même sans aucune effusion de sang, est venue échouer à la tribune française contre une misérable question d'étiquette. Quoi qu'il en soit, nous avons profondément inscrit dans nos cœurs ce service rendu, d'intention au moins, à l'indépendance polonaise; et nous avons trop besoin qu'on se souvienne des nôtres, pour qu'il nous soit permis d'oublier les noms de ceux qui ont bien mérité de manière ou d'autre de la sainte cause universelle. Je puis donc vous adresser la dernière de ces Lettres slaves, écrite sous l'impression des agitations récentes en Orient, et qui doit en être la conclusion et le résumé.

I.

Cette vaste question de l'Orient, qui est le nœud de la politique du XIXe siècle, et qui, non résolue, est une menace éternelle suspendue sur le présent et l'avenir de l'Europe, vient d'ouvrir à la politique française de nouveaux horizons. Devant elle, toutes les autres ont pâli ou se sont effacées : religions, races, alliances, nationalités, civilisation, prépondérance, et même les questions subsidiaires de commerce, d'améliorations sociales et d'échange, toutes sont renfermées en elle. Il importe donc beaucoup

de la présenter sous son véritable point de vue, et de l'éclairer de toutes les lumières qu'une longue étude et la connaissance approfondie de ses éléments peuvent fournir à l'impartialité de l'historien.

Le succès tout à fait négatif de l'ambassade du prince Menchykoff à Constantinople est de nos jours le point culminant et la crise de cette question orientale, qui, grâce à un hasard presque providentiel, semble à présent très-rapprochée de sa solution. Disons-le tout d'abord en l'honneur de la diplomatie française, sa conduite dans cette circonstance est digne des plus grands éloges. Au moment où nous pouvions la croire d'accord sur une foule de questions fondamentales avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, le concours ferme et loyal qu'elle a prêté à la politique de lord Palmerston a révélé en elle des dispositions d'indépendance et de courage auxquelles personne ne s'attendait, et dont elle a dû être étonnée la première. Il est vrai que sa tâche lui a été rendue immensément plus facile par les lourdes bévues diplomatiques du négociateur russe, et l'étrange manière dont il s'est acquitté de sa mission de conciliation auprès du divan. Après avoir parlé très-haut au nom du tzar de toutes les Russies, le chapeau en tête et la cravache à la main, tout comme il le ferait avec le gouverneur d'une province déjà subjuguée, il s'est retiré devant un refus positif, sans même laisser derrière lui, pour sauver sa dignité et celle de son souverain, une déclaration de guerre. Il s'agissait tout simplement de la question des Lieux Saints, c'est-à-dire de la préséance de la religion romaine ou schismatique dans les temples mixtes de la Palestine ; spectacle édifiant pour les Turks, de voir deux communions chrétiennes se battre à coups de protocoles sur le berceau même de notre religion : c'était un cierge de plus ou de moins à allumer

devant tel ou tel oratoire, une clef française ou russe à introduire dans telle ou telle porte du Saint-Sépulcre, M. de Menchykoff en a profité pour vouloir mettre dans sa poche les clefs de la Turquie elle-même. Pour y parvenir, il a usé d'un moyen qui lui avait, en 1826, très-bien réussi dans son ambassade de Perse : l'*intimidation ;* et, coupant court à toutes les formalités de rigueur, il a tenu au sultan à peu près ce langage : « Reconnaissez l'autorité spirituelle du tzar sur tous les raïas, c'est-à-dire sur quatorze millions de vos sujets professant le culte grec schismatique parmi les vingt millions restants de votre population; nommez-le pontife suprême de toute cette portion chrétienne de vos États jusqu'à ce qu'il puisse en devenir le chef temporel et politique; consentez à ce que le patriarche grec de Constantinople, fut-il voleur, fripon ou débauché, ne relève que du tzar, qui le destituera quand il en trouvera l'absolue nécessité; cédez-nous, de droit divin et sans résistance, la Bulgarie, la Bosnie, la Roumélie et au besoin Constantinople, jusqu'à ce que nous puissions nous en emparer de fait, et nous serons contents de vous. Quant à la Grèce, c'est notre affaire; et nous nous chargerons plus tard de régler ses destinées. »

On conçoit aisément qu'après une telle allocution prononcée avec ce ton martial et ce geste impératif dont les diplomates russes possèdent seuls le secret, la Turquie ait cru devoir appeler à son aide, et de toutes ses forces, l'appui des deux puissances intéressées dans la question, qui n'obéissent pas encore aveuglément aux oukases de Nicolas : la France et l'Angleterre; l'Angleterre surtout, qui se trouvait providentiellement, dans la personne de l'amiral Dundas, à portée de la secourir. Le reste de l'ambassade était facile à prévoir.

Le prince Menchykoff, presque octogénaire, et qui,

depuis l'avénement d'Alexandre, a pris part à toutes les délibérations importantes du cabinet russe, est encore neuf dans les missions diplomatiques en Europe, et son premier essai, il faut le dire, n'a pas été entièrement à son avantage. Il avait oublié cet axiome de toute rigueur en politique comme en guerre, qu'il fallait en cas de non-succès, avoir soin de se ménager une honorable retraite. Il avait oublié aussi que ces airs d'intimidation et de mépris qui voilaient peut-être au fond une grande irrésolution, n'ont pas toujours été dans les traditions de la diplomatie moskovite. Le tzar Yvan le Cruel par exemple, recommandait à ses ambassadeurs chargés de traiter avec le roi de Pologne, Étienne Batory, de supporter tous les affronts, *même les coups de poing*, à la condition de réussir. En 1688, un ambassadeur russe, admis à présenter à Mahomet IV ses lettres de créance, fut saisi à la nuque et jeté la face contre terre pour avoir opposé de la résistance aux chambellans chargés de lui tenir les deux bras pendant l'audience, selon la règle de Bajazet II. L'envoyé moskovite, son secrétaire et son interprète furent chassés *à grands coups de poing* de la salle du trône[1]. Et cependant Mahomet IV venait de perdre la grande bataille de Vienne contre Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté ! M. de Menchykoff aurait dû se souvenir un peu de ces enseignements qui ne sont pas encore assez anciens pour pouvoir être complétement oubliés.

Cependant l'ultimatum du cabinet russe, après plusieurs délais successifs qui n'ont pas été invoqués par le divan, a été rejeté. Deux bérats réglant finalement l'affaire des Lieux Saints et du patriarcat de Constantinople ont été publiés, Reschid-pacha est nommé président du conseil et le prince Menchykoff, sans avoir rien obtenu,

[1] *La France et la Russie à Constantinople*, par M. Poujoulat.

s'est embarqué pour aller rendre compte à son maître du résultat imprévu de son ambassade. Le *fiasco* est complet, la déconfiture ne laisse rien à désirer [1].

Et qu'en résultera-t-il maintenant? la guerre entre la Turquie et le tzar? la guerre serait pour le tzar le signal de la décomposition imminente de son empire, événement qu'il peut bien prévoir dès à présent, mais dont il ne veut sans doute pas avancer le jour et l'heure par une résolution irréfléchie. Le désaveu du prince Menchykoff et son envoi en Sibérie? ce n'est pas présumable non plus, car le prince n'a agi qu'en vertu des instructions précises du souverain et conformément à ses volontés; d'ailleurs si le descendant de l'illustre Menchykoff, que Pierre I[er] avait désigné pour son successeur éventuel, était envoyé en exil sur les traces de son aïeul par le descendant de Catherine II, dès le lendemain on trouverait ce dernier étranglé dans son lit par tous les descendants des nombreux affiliés et compagnons du premier, siégeant aujourd'hui dans le sénat ou dans le conseil intime de Nicolas. C'est donc un affront irréparable qu'il faudra dévorer! Mais le résultat très-positif, très-certain, qu'il est permis d'en espérer, c'est la consolidation de cette alliance anglo-française que nous avons appelée de tous nos vœux pour le bonheur de l'Europe et pour le nôtre, qui s'est déjà signalée à son début par un si beau succès remporté sur l'arrogance et l'orgueil moskovites et à laquelle nous prédisons, sans crainte de nous tromper, un vaste et splendide avenir.

II.

Cette question des alliances a été vivement débattue dans ces derniers temps, surtout depuis que deux livres

[1] On se rappelle que le grand Menchykoff avait été pâtissier avant d'être premier ministre.

ont été publiés sur cette matière, les *Limites de la France*, et les *Lettres franques*, qui tous deux ont produit une certaine sensation en France et en Angleterre. Le premier reprend l'histoire du sol français, à partir de l'époque mérovingienne et de l'établissement de la royauté, et la poursuit à travers les croisades, les guerres avec l'Angleterre et celles de la révolution, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon. Il considère l'Europe comme un composé de trois groupes de nationalités qui se résument en trois races distinctes: les Gallo-romains, les Anglo-germains et les Russo-slaves. Il voudrait voir s'opérer la centralisation de la première sous le drapeau de la France, et formule sommairement sa pensée dans le passage suivant: « Union intime avec l'Espagne et l'Italie; neutralité de la Hollande et de la Suisse; alliance avec la Russie, tel doit être le but constant de la politique française. » — Et plus loin: « les limites naturelles et surtout la ligne du Rhin, voilà la question vitale pour la France. » — Il voudrait voir aussi l'influence anglaise annulée sur le continent et sa marine expulsée de la Méditerranée moyennant la cession de Constantinople à la Russie et l'occupation par la France de trois points importants sur le littoral de l'Afrique: Maroc, Alger et Tunis. En un mot, il conseille l'alliance des deux grandes unités gallo-romaine et russo-slave, à l'exclusion de l'Angleterre, qu'il voudrait reléguer dans ses possessions indiennes et dans le royaume-uni. L'auteur des *Lettres franques*, qui ne semblent qu'un appendice du précédent ouvrage, va plus loin encore: il invoque à grands cris une descente en Angleterre, en évaluant les chances de succès ou les périls que pourrait offrir une pareille entreprise. Il prend pour texte de son ardent réquisitoire contre la perfide Albion ce mot d'un homme d'État anglais (prononcé sans doute dans un moment de spleen ou

dans un accès de goutte) : « Si nous étions justes un seul jour, l'Angleterre n'aurait pas une année à vivre ! » A chaque page il voudrait mettre l'Angleterre au ban des nations, il appelle les foudres du ciel sur ses flottes, sur son commerce, sur sa politique ; il remonte jusqu'à Jeanne d'Arc pour raviver les vieilles haines et rouvrir les anciennes blessures, et partant de cette devise napoléonienne : « l'*Empire c'est la paix*, » il arrive tout naturellement à cette conclusion : « *Guerre aux Anglais!* » — « et la fraternité des peuples, dit-il, sera désormais une vérité !... » On voit dans ce libelle du belliqueux avocat une plume encore peu exercée à traiter les questions de droit international, et qui mettrait, si on suivait ses conseils, le feu aux quatre coins de l'Europe, comme une fusée de guerre à la Congrève.

Tous deux cependant déclarent hautement leurs sympathies à l'endroit de la branche aînée des Bourbons, tout en reconnaissant la souveraineté de fait du 10 décembre, et se prononcent d'une manière absolue pour l'alliance avec la Russie contre l'Angleterre. C'est ici l'occasion de rappeler ce mot célèbre de Napoléon : « Les blancs sont toujours les blancs, » et ceux qui l'ont abandonné devant Paris, qui l'ont trahi à Waterloo, pourraient bien encore, le cas échéant, ouvrir sous les pas de son successeur les mêmes dangers et les mêmes abîmes. Nous sommes ces soldats polonais, qu'un historien a nommés dans un langage passionnément haineux : les *Séides de Napoléon* ; en feignant d'oublier que nous avions servi la République française avec autant de dévouement et de persistance que le Consulat et l'Empire : que si le souvenir du Prométhée moderne fait encore vibrer nos âmes des mêmes inspirations de gloire et de patrie, c'est que nous nous rappelons les prophétiques paroles, prononcées par lui du haut de son rocher de Sainte-Hélène : « L'Europe ne formera bientôt

que deux partis ennemis; on ne se divisera plus par peuples et par territoires, mais par principes et par opinions. Et qui peut dire quelles seront les phases et la durée de tant d'opinions? car l'issue n'en saurait être douteuse : les lumières et le siècle ne rétrograderont pas [1]. » Aimant la liberté par-dessus tout, républicains dans l'âme parce que nous sommes Polonais, et non par vanité, par caprice ou par vengeance, c'est à cette pensée du proscrit de la Sainte-Alliance que nous sommes et que nous resterons fidèles. Oui sans doute, le nom est beaucoup, mais l'idée est tout.

J'aborde à présent le cœur même de la question.

Deux alliances se sont depuis la funeste époque de 1815 partagé les sympathies et les intérêts de la France, l'alliance anglaise et l'alliance russe. Établissons avant tout que l'idée d'une domination universelle invoquée par l'une ou l'autre serait une idée absurde, impossible, antichrétienne. L'univers n'appartient ni à la France, ni à l'Angleterre, encore moins à la Russie de Pierre Ier : l'univers n'appartient à personne parce qu'il est à tous. Dieu a partagé à dessein le globe en plusieurs continents, séparés par les mers, distincts de climat, de physionomie, de production, pour donner à chacune des races composant la famille humaine la part du sol qui lui convient : vouloir l'unité politique imposée par la compression ou le mensonge, ce serait un blasphème contre la Providence. La diversité même des nationalités est un bienfait pour tous, car elle produit la vie, le mouvement, l'émulation; car elle est la cause incessante des progrès de l'humanité, dans sa marche régulière et simultanée vers ses destinées infinies. La vie en toute chose c'est la variété; l'uniformité

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, I, 147. Il est douloureux de voir qu'un poëte comme M. de Lamartine puisse ne pas comprendre la fidélité du dévouement.

absolue c'est la mort. Aussi tous ceux qui avaient rêvé l'empire universel, comme Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, et de nos jours Nicolas (ou plutôt Pierre Ier), ont vu leur gigantesque création s'écrouler après leur mort ou même encore de leur vivant ; parce que l'empire universel, c'est-à-dire la domination d'une race sur toutes les autres et à leur détriment, est un ordre de choses hors nature, réprouvé par Dieu et condamné par la raison humaine. Mais parmi tous ces peuples différents de caractère, de besoins et de langage, ceux qui ont les mêmes affinités, les mêmes instincts, les mêmes intérêts moraux, peuvent combiner leurs efforts, contracter des alliances, pour grandir leur cercle d'activité, faire prévaloir leurs idées d'amélioration et de progrès et les garantir au besoin par la force des armes contre les pressions extérieures et les violences des peuples moins policés, mais qui pourraient élever à leurs frontières des prétentions de suprématie et de conquête. Telles sont les seules alliances dignes des sociétés modernes, et qui seules auront la sanction de l'avenir : telles sont surtout celles qui conviennent à la France. Nous allons voir laquelle des deux alliances proposées répond le mieux à ces conditions rationnelles.

III.

L'alliance la plus naturelle pour la nation française, celle qui ressort de son histoire de dix siècles, et qui lui garantit son inviolabilité comme l'aînée des nations chrétiennes à l'occident de l'Europe, ce serait celle des peuples aspirant comme elle à la liberté, éclairés de sa lumière et affranchis par son initiative : quel que soit le nom qu'ils portent dans la famille des peuples et à quelque race qu'ils appartiennent. Mais par une singulière fatalité, les ambitieux incapables, qui se sont toujours trouvés à la suite de

chaque révolution prêts à s'emparer du pouvoir et des destinées de la France, l'ont fait dévier de cette route providentielle, et l'ont fait mentir à sa mission. Ils ont partout jeté aux peuples des paroles de liberté, et puis, au moment du combat, ils les ont livrés sans appui et sans émotion aux étreintes avilissantes du despotisme. Telle a été la marche suivie par les hommes qui se sont succédé au gouvernement depuis 1792 ; en 1815, en 1830, en 1848, toujours. Cette alliance de principes avec les nationalités opprimées, qui en se relevant formeraient une barrière impénétrable autour de la France, a donc été rendue difficile, pour quelque temps au moins. Restent les alliances d'intérêts, qui ont une source moins généreuse, une sphère d'action plus circonscrite, mais qui en grandissant les forces de la France, lui permettraient de se ressaisir un jour d'elle-même et de son avenir.

Considérons d'abord ce que serait l'alliance russe.

La Russie comme peuple n'a jamais existé : comme État, elle n'existe encore que sur la carte. Sur cette carte nous voyons plusieurs Russies, qui n'ont aucune cohésion entre elles : c'est la *Russie Rouge* ou la Gallicie, qui depuis 1809 appartient à l'Autriche; la *Russie Blanche* et la *Russie Noire*, ou la Polésie, qui sont des anciennes enclaves de la Pologne et qui jusqu'aujourd'hui sont tout aussi polonaises que Varsovie ou Vilna; c'est l'ancien royaume ruthène ou de *Toute la Russie* fondé en 1246 et reconnu par le pape, embrassant la Volhynie et la Podolie polonaises; c'est la *Petite Russie*, faisant frontière entre cette dernière et les Cosaques; c'est enfin la *Grande Russie* ou le duché de Moskou, qui n'a pris cette dénomination qu'au XVIe siècle : nulle part nous ne trouvons l'*Empire de toutes les Russies* si ce n'est dans les actes diplomatiques de Saint-Pétersbourg. C'est un nom de fantaisie inventé par

Pierre I[er], et dont la reconnaissance a été frauduleusement arrachée au trône polonais par un roi parjure, élu en 1764 sous l'influence de deux traîtres. Il y a donc au moins deux Russies : la *Russie polonaise* et la *Russie moskovite*. La Russie selon le tzar n'est même pas un empire asiatique, c'est tout au plus la négation de l'Europe. Ce n'est même pas un cadavre, c'est un tombeau. C'est une horde campée entre l'Europe et l'Asie sur des terres immenses, incultes, presque inhabitables, et qui appartiennent au premier venu, parce que personne ne veut les posséder. Ce n'est qu'un vaste désert de boue et de glace, comme l'Enfer de Dante.

La Russie n'a même pas intérêt à exister. Chacun des membres qui la composent ne demanderait pas mieux que de s'en détacher, et de renoncer à sa qualité de sujet... j'allais dire citoyen moskovite. Ici, ce sont les vieilles républiques de Pskow et Novgorod, jadis florissantes par l'alliance de la Pologne, plus tard étouffées dans le sang par un tzar de Moskou, lui-même esclave des Tartares, et réduites aujourd'hui à l'état de misérables bourgades ; là, ce sont les belles tribus caucasiennes qui seules depuis quinze ans luttent avec désespoir contre les forces réunies de la Russie, et qui en succombant lui ouvriront la route des Indes ; ce sont les Cosaques du Don et du Dniester, cette ancienne milice républicaine, aujourd'hui dégénérée sous le bâton du recrutement ; c'est la Perse, la Turquie enfin, qui n'acceptera jamais le catéchisme moskovite des mains du tzar-dieu ni du prince Menchykoff, son prophète, mais qui recevra bien plutôt le christianisme grec-uni des mains d'un pontife slavo-romain, comme ont fait les Tartares de Lithuanie ou les Maronites du Liban. Je ne parle pas de la Pologne, car ce nom est déjà dans votre cœur, et vous l'avez prononcé avant tous les autres. Quel bonheur pour

tous, si ce quelque chose sans nom, rêve insensé d'un Allemand ivre venait à s'évanouir, la Russie!

C'est quelque chose d'immense, et ce n'est rien. Cet empire auquel il faut la septième partie du globe habité pour pouvoir s'étendre, tiendrait tout entier sur la dixième partie du sol qu'il occupe : c'est une apparence, un mirage, un trompe-l'œil, une fantasmagorie qui s'élargit sans cesse en se dissipant : c'est un géant-fantôme sans cœur et sans entrailles qui ne subsiste qu'à la faveur de l'effroi qu'il inspire aux esprits crédules et lâches, avec une grandeur théâtrale toute de perspective et de lointain; qui sent qu'il n'est rien malgré sa taille goliathique, et qui veut grandir encore pour devenir quelque chose.

Napoléon a voulu le frapper au cœur et son épée s'est brisée dans le vide, parce que, subissant l'illusion, il s'était imaginé que le fantôme était vivant.

Pour l'abattre, il suffisait de le frapper dans ses alliances, ou plutôt dans les lâches complaisances des cabinets allemands, qui, depuis 1815, se sont reconnus ses tributaires et ses complices. C'est à Vienne, à Berlin, à Varsovie et Vilna qu'il fallait le combattre. Moins M. de Metternich et la Sainte-Alliance, la Russie était moins que rien. Que l'Europe dise à ce fantôme de s'en retourner en Asie, d'où il est venu, et il s'en ira. Défendons-lui surtout de s'emparer de Constantinople ; car il ne prendrait corps et chair que du jour où il viendrait à s'assimiler la Turquie. Alors seulement la Russie deviendrait une terrible puissance organisée pour le mal : elle serait en effet *le Fléau des nations*. Tout après, rien avant. L'empêcher de prendre pied en Orient, c'est l'empêcher d'être. Lui donner Constantinople, ce serait lui donner le monde.

L'alliance de la France avec la Russie serait donc l'alliance de la vie avec la mort, de la réalité avec le néant.

Ce serait la consécration de ses tendances à la domination universelle, la reconnaissance de cette mission divine que Nicolas s'arroge si orgueilleusement dans ses manifestes. Oui, certes ! si le vol, la déprédation, la bassesse, le fanatisme et le massacre constituent une mission divine, personne n'est plus à même de l'accomplir que le tzar de toutes les Russies, l'héritier de cette dynastie hybride et monstrueuse qui n'est plus allemande et qui n'est pas encore russe, mais surtout qui ne sera jamais slave ; et dont tous les membres sont parricides, fratricides ou infanticides par tradition de famille! « *L'Occident s'en va!* » se plaît-il à proclamer dans ses incessants défis jetés à l'Europe civilisée ; mais si l'Occident s'en va, « *la Russie s'effondre!* » avec un mouvement bien plus rapide, puisqu'il suffit d'une simple négociation avortée pour la faire chanceler du sommet à la base ! Elle dégèle et se rompt comme les glaces d'Austerlitz que quelques boulets français ont suffi pour entr'ouvrir sous les pas de Constantin et de sa garde impériale ! contracter une alliance avec la Russie ce serait lui donner une marine qu'elle n'a pas encore et qu'elle ne peut pas avoir ; mais qui, quelques années après l'occupation de Constantinople, ferait de la Russie la troisième puissance maritime du globe après l'Angleterre et les États-Unis, grâce aux admirables matériaux de construction de ses forêts, au fer polonais, et surtout aux matelots grecs et illyriens, les meilleurs de l'Europe et peut-être du monde entier. Les deux ports de Marseille et de Toulon deviendraient bientôt des ports russes plutôt que français, encombrés des grossiers produits de l'industrie moskovite, qui certes, sous le rapport du bon marché, pourrait faire concurrence à toutes les autres ; c'est alors que le géant-fantôme et vampire étreindrait l'Europe esclave de ses deux bras, par la mer du

Nord d'un côté et la Méditerranée de l'autre ; et tandis qu'à travers la Turquie, le Caucase et la Perse il poursuivrait à grands pas sa route vers les Indes anglaises, la France affaissée, repliée sur elle-même, réduite au rang de puissance de troisième ordre, exécrée des rois et maudite des peuples, se débattrait convulsivement sous les étreintes vengeresses de l'Angleterre, qui anéantirait aisément sa marine naissante, ruinerait ses colonies, et, dans un temps donné, détruirait ses possessions africaines, qui lui ont déjà coûté tant de sang et de millions : voilà ce que vaudrait l'alliance russe à la France, et voilà où la conduiraient inévitablement les belles déductions politiques des *Lettres franques* et des *Limites de la France.* « On ne doit s'allier qu'avec les forts, » disait Talleyrand ; et la Russie, ce n'est encore que la violence unie à la faiblesse.

Examinons à présent ce que serait l'alliance anglaise dans son principe et dans ses résultats.

J'éprouve, j'en conviens, quelque peu d'embarras en abordant cette analyse, car je sens que je vais toucher à des cendres encore brûlantes, à des rivalités et des rancunes mal assoupies, à des blessures à peine cicatrisées. Je sais qu'entre la France et l'Angleterre il y a bien du sang versé, bien des batailles perdues et gagnées, depuis Crécy et Azincourt jusqu'à Aboukir et Trafalgar. Mais « la meilleure manière de guérir une blessure, dit un aphorisme d'Hippocrate, c'est de l'oublier. » — « *Il tempo è un galant' uomo,* » dit aussi le proverbe italien. Le temps a déjà beaucoup fait pour amortir cet antagonisme ardent entre deux peuples civilisés faits plutôt pour s'estimer et se comprendre ; le temps parviendra bientôt à l'éteindre entièrement, pour peu qu'il soit secondé dans son œuvre réparatrice par la sagesse des gouvernements. D'ailleurs

il faut en croire la voix de Napoléon lui-même sortant de la tombe, qui déclare qu'il n'aurait jamais songé à faire la guerre à l'Angleterre avec un autre ministère que celui de William Pitt, et que si le parti whig eût prévalu, il aurait eu son chef, le célèbre Fox, non pas pour ennemi, mais pour allié dans toute sa politique européenne. Aussi ce que nous demandons à la France, au nom de la civilisation et de la liberté, ce n'est pas un de ces entraînements romanesques comme celui qu'elle ressentit vers la fin du dernier siècle pour les États-Unis d'Amérique, ou cette affection héroïque que la Pologne éprouva de tout temps pour sa sœur d'adoption, en lui prodiguant le meilleur de son sang et les plus purs de ses dévouements; ce que nous lui demandons quant à présent, c'est l'oubli le plus complet possible du passé, au nom de sa grandeur et de son avenir; c'est une réconciliation généreusement offerte et acceptée des deux parts, ou, si vous voulez, le pardon réciproque. « L'homme n'est jamais si beau que quand il invoque le pardon ou qu'il pardonne lui-même, » dit un auteur polonais, et cela est tout aussi vrai pour les nations; — la beauté des nations, c'est surtout leur grandeur morale.

« L'*accord* de l'Angleterre et de la France, dit M. O. d'Haussonville, porte des fruits que ne produira jamais aucune alliance. Il amène le maintien de la paix, et d'une paix constamment favorable à notre influence. Quand de concert avec l'Angleterre nous pouvons travailler au développement régulier des institutions modernes en Europe, nous avons l'avantage de remplir notre mission libérale sans prendre la physionomie révolutionnaire[1]. » En effet, depuis la fin de la lutte américaine,

[1] *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français*, I, 117, et suivantes.

toutes les fois que les deux politiques de la France et de l'Angleterre se sont trouvées d'accord, il en est résulté du bien pour l'Europe : comme dans la guerre d'indépendance de la Grèce, dans les réformes opérées en Turquie sous le patronage des deux puissances, et tout récemment dans la question des Lieux Saints; toutes les fois qu'elles se sont divisées, le froissement des chaînes a retenti d'un bout du monde à l'autre : comme après la guerre d'Espagne, cette première et irréparable faute de Napoléon, la campagne de Moskou, et enfin la malheureuse issue des deux tentatives insurrectionnelles de 1831 et de 1849, en Pologne et en Hongrie. Les intérêts des deux puissances, qui sont parfaitement identiques dans la question d'Orient, se trouveront encore être absolument les mêmes lorsqu'il s'agira de délivrer l'Italie du joug autrichien, devenu intolérable, ou d'arracher la Pologne, *cette clef de voûte* (Napoléon l'a dit), au despotisme effréné de la Russie. Sur ce terrain au moins, tout le monde en convient en Angleterre comme en France, les deux nations pourront toujours parfaitement s'entendre et se réunir.

Dans toutes les autres questions, la France et l'Angleterre ont deux sphères d'action parfaitement indépendantes, deux mondes à part, où leurs intérêts peuvent quelquefois se confondre, et jamais se trouver en opposition. La France doit régner sur le continent, de même que l'Angleterre doit régner sur la mer. La France, quoi qu'on fasse, ne deviendra jamais une puissance maritime. Ses matelots riverains, qui depuis l'enfance ne sont façonnés qu'au commerce du petit cabotage, ne suffiront jamais aux besoins d'une navigation un peu étendue. Ceux du milieu des terres ne seront toujours, comme on l'a dit à Londres, que des matelots *du beau temps*. Sa marine à voiles et celle à vapeur, écrit un juge très-compétent en

pareille matière, le prince de Joinville, n'en a que le nom[1]. Il lui faudrait vingt fois son budget de chaque année pour élever seulement le nombre de ses vaisseaux au quart du chiffre de ceux que possède la Grande Bretagne, qui, au 1er janvier 1848, comme l'assure M. Ledru-Rollin, comptait *trente-trois mille six cent soixante et douze navires*, manœuvrés par *deux cent trente-six mille soixante-neuf hommes*[2]. L'Angleterre, de son côté, ne pourra jamais être une puissance continentale. « Notre patrie, a-t-on dit dans l'*United service* (avec une certaine opulence d'expression que nous nous plaisons à rencontrer dans un compatriote de Shakespeare), l'Angleterre est une flotte dont le vaisseau amiral est à Londres, et les autres bâtiments, partout ! » — « Il ne faut pas, s'écriait lord Chatham, qu'il soit tiré sur l'Océan un seul coup de canon sans notre bon plaisir. » Et Frédéric II disait avant lui : « Si j'étais roi de France, il ne se tirerait pas en Europe un seul coup de canon sans ma permission. » Tous deux avaient parfaitement raison. L'Angleterre ne peut rien contre la France sur le continent, la France ne peut rien contre l'Angleterre sur la mer : mais ce qu'elle peut, c'est d'étendre le génie de civilisation et de liberté qui est son âme, sa raison d'être, sa nécessité politique sur toute l'Europe, et l'Angleterre ne peut pas l'en empêcher. Placées l'une à côté de l'autre et ne pouvant se combattre, elles ne peuvent que se prêter mutuellement aide et appui. Ce ne peut être entre elles qu'une lutte insensée, lutte de désespoir et de barbarie indigne de notre époque, ou un concours pacifique et fécond pour le bonheur de toutes deux et la paix du monde régénéré.

On ne doit vouloir en politique que les choses possi-

[1] *Essai sur la Marine française*, 1839-1852.

[2] *De la Décadence de l'Angleterre*, 1850.

bles, et une descente en Angleterre, tentée dans un but de conquête ou de vengeance, serait un crime, un acte de démence, qu'il faudrait abandonner avant même que les préparatifs en fussent terminés; et qui, en admettant même qu'elle pût réussir pour un instant, se retournerait par la désapprobation générale et la stérilité de ses résultats contre les chefs qui l'auraient entreprise. Si j'avais un langage à tenir à ceux qu'une pareille tentative pourrait séduire comme de justes représailles après tous les désastres subis par la France pendant quinze années de luttes avec sa voisine, je leur dirais : « Eh ! laissez-lui les mers, sur lesquelles la France ne sera jamais son égale ; abandonnez à tout jamais une idée de conquête impossible, qui même accomplie ne tournerait qu'au profit de la Russie, votre ennemie à toutes deux, et gardez votre dignité et votre honneur sur le continent. Exercez cette mission d'initiative et de tutelle protectrice sur les peuples qui vous a été assignée par la Providence, et qui est la véritable mission du pouvoir actuel, issu du peuple. Rendez l'existence nationale à l'Italie et à la Pologne, qui ont le mieux mérité de votre patrie, l'une par la communication de ses idées religieuses et civilisatrices, l'autre en jetant un demi-million d'hommes sur tous ses champs de bataille. C'est là qu'est le devoir de la France, c'est là que se trouve sa suprématie morale. La France est un principe, l'Angleterre ne sera jamais qu'un fait, une puissance matérielle : à ce point de vue, tout l'avantage se trouve du côté de la première. Ceux qui vous disent le contraire sont vos ennemis qui vous trompent et veulent votre ruine. »

La discussion des deux principes d'ordre et de liberté ne peut être également résolue qu'à ce prix; une juste balance ne saurait être établie entre les instincts démo-

cratiques des temps modernes et l'autorité, avant que la grande question des nationalités soit vidée par le concours simultané des deux puissances. Comment parler en effet d'une trêve entre le pouvoir et la liberté dans les États germaniques dont tous les fonctionnaires sont d'une nation et tous les administrés de l'autre? C'est inadmissible. Dans un pareil conflit il n'y aura jamais que désordre et que souffrance. Toute cause de révolution est au fond dans une nationalité comprimée par une autre. « La France, dit le tzar Nicolas, est un pays qui ne sait être ni libre ni esclave. » Si cette parole de haine peut avoir une apparence de vérité, c'est parce que la France est solidaire de l'Europe : ces dernières années ne l'ont que trop bien démontré, à l'intérieur et au dehors; c'est qu'il ne peut pas y avoir de France libre avec l'Europe esclave ; c'est qu'il ne peut pas y avoir d'autorité entourée de respect en France lorsqu'elle ne l'est pas ailleurs. La France est le cerveau de l'Europe : elle pense et sent pour elle ; toutes les souffrances de ce grand corps viennent s'y refléter, comme dans l'organisme humain où tous les nerfs viennent aboutir au cerveau. Comprimer ce foyer de la pensée et de la volonté, le crétiniser ou l'éteindre, ce serait une singulière manière de guérir les souffrances du corps tout entier. Rendez l'Europe heureuse, en donnant satisfaction au principe des nationalités, et vous n'aurez plus besoin d'exagérer le principe de l'autorité, parce que vous n'aurez plus de luttes à subir contre les colères et les impatiences de l'esprit révolutionnaire.

L'objection la plus sérieuse qu'on pourrait élever contre l'alliance anglaise, c'est le besoin pour la France d'avoir ses frontières du Rhin, que cette alliance, dit-on, ne peut pas lui donner. Oui sans doute, les limites du Rhin sont un beson vital, organique pour la France : parce qu'il

ressort du principe même des nationalités. Toute son histoire depuis un demi-siècle n'est qu'un effort immense pour atteindre à cette limite naturelle, trop souvent négligée ou mise en oubli par l'ancienne monarchie française ; un gouvernement ne sera stable et fort, un pouvoir ne sera considéré qu'à la condition impérieuse de lui donner ce développement. Il faut à la France la Belgique, qui sera la première place d'armes de la coalition dans le cas où la coalition des rois contre la France viendrait à se reformer. C'est par là que ses armées ont toujours pénétré. C'est là que se trouve cette ligne de bataille hérissée de forteresses établies par Vauban, et que la Sainte-Alliance a su retourner contre la France. D'ailleurs la Belgique est *bien* plutôt française que flamande. Les Wallons de Liége, de Namur et de Mons sont aussi français que Lyon, Paris et Bordeaux. Si en 1830 la Belgique ne s'est pas réunie à la France, est-ce l'Angleterre qui s'y est opposée? N'est-ce pas la lâcheté de Louis-Philippe, ce roi de la paix à tout prix, qui reculait devant l'idée d'un agrandissement de territoire, pouvant le compromettre avec la Sainte-Alliance? faute immense qui restera comme une tache ineffaçable sur son règne! En 1848, grâce à l'élan universel communiqué par la révolution de février, il eût encore été très-facile de rattacher la Belgique à la France, non pas par une honteuse manœuvre hypocritement concertée et qu'on a été forcé de désavouer, mais par un appel énergique et loyal au peuple belge, au nom du principe fraternel, solidaire, républicain. Aujourd'hui encore, l'occasion pourra s'en représenter, au nom des intérêts matériels de la Belgique, de cette usine immense, qui chôme pour la plupart du temps faute de pouvoir trouver un débouché à ses produits. Dans cette circonstance, on pourra sans doute obtenir le consentement de l'Angleterre, en lui offrant un

concours actif et vigoureux, contre ses deux rivales sur le continent, l'Autriche et la Russie, par la coopération de la France au rétablissement de deux grandes nationalités, qui leur offriraient à toutes deux les avantages les plus réels pour les besoins du commerce, et délivreraient à jamais l'Angleterre de ses craintes incessantes à l'égard des Indes. Par une alliance récente, la monarchie belge vient de se livrer, corps et biens, au système de l'Autriche, et d'ailleurs lord Palmerston a des vues trop vastes et trop élevées pour ne pas comprendre que l'Angleterre aurait tout à gagner à cet échange, auquel elle avait déjà consenti en 1802, en signant le traité d'Amiens avec Bonaparte.

Ainsi, d'un côté la France réunissant toutes les branches de la race gallo-romaine autour de ses frontières du Rhin et des Alpes; tendant une main à la race slavonne qui se débat sous les étreintes du germanisme russe, et l'autre à la race anglo-saxonne, autrefois sa rivale et aujourd'hui son émule sur le champ des conquêtes pacifiques de la science et de l'industrie; de l'autre côté l'Europe régénérée, l'Italie libre, le partage de la Pologne, cette grande honte des temps modernes effacée, la Turquie s'ouvrant à la civilisation européenne, la Russie restreinte et réprimée dans ses prétentions de domination universelle, et tout ce que Napoléon avait vainement tenté par le glaive s'accomplissant sans commotion et sans désastres par la voie des traités : tels seraient les fruits immédiats ou lointains, mais indubitables, de l'alliance de la France avec l'Angleterre; telle est, selon nous, la mission, la seule possible et la seule efficace, de la France napoléonienne.

IV.

J'arrive à ce qui fait l'objet capital de cette lettre, à la

décadence anticipée de la Russie, dont les symptômes les plus manifestes viennent de se révéler à l'occasion du séjour du prince Menchykoff à Constantinople.

La Russie est de même que l'Autriche un État impossible et hors nature. C'est un empire presqu'en totalité slave, gouverné par un prince allemand. Malgré les mensonges des historiens officiels de la Russie, Karamzin en tête, Nicolas n'est point un descendant de la famille des Romanoff. Voici à ce sujet quelques renseignements puisés dans les archives mêmes de Saint-Pétersbourg.

La maison des Romanoff n'est ni ancienne, ni illustre dans l'histoire de la Russie. La première fois qu'il en est question, c'est au XVIe siècle, à propos d'un des nombreux mariages du tzar Yvan le Cruel (le Henri VIII de la Russie), et dont la fille d'un Romanoff devient la quatrième ou la cinquième épouse. Les autres avaient été assassinées. Dans le siècle suivant le patriarche Philarète Romanoff ayant acquis une certaine popularité pendant les guerres civiles de la Russie qui voulait se rallier à l'unité romaine en se donnant un prince polonais, parvint à faire élire son petit-fils Michel duc ou tzar de Moskou. Michel Romanoff était un homme fort ordinaire : son fils Alexis était presque idiot, et sous le règne de ces deux *vrais* Romanoff la Russie tomba dans un état de dégradation morale et d'abrutissement dont les mémoires récemment retrouvés de Kochykine, sont un éclatant témoignage. Alexis laissa une fille et deux fils : Sophie, Yvan et Pierre, qui régna plus tard sous le nom de Pierre Ier. Les mémoires secrets du temps rapportent que bien des fois le tzar Pierre s'est vanté auprès de ses intimes de n'être pas le fils d'Alexis. Quoi qu'il en soit, voici comment cette famille était composée à la mort de Pierre :

1° *Branche aînée ;* les deux filles d'Yvan Romanoff,

Anne, duchesse de Courlande et sa sœur duchesse de Mecklenbourg;

2° *Branche cadette;* Pierre II, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre Ier.

A côté de ces deux branches légitimes il y avait encore deux princesses bâtardes, nées des amours de Pierre Ier et de Catherine la vivandière, avant que le mariage formel eût légitimé leur union; et dont l'une avait été mariée à un duc de Holstein-Gottorp, et la seconde, la princesse Élisabeth, fut reconnue plus tard impératrice.

A la mort de Pierre II, le trône revenait par droit de succession à la duchesse Anne de Courlande, fille d'Yvan et nièce de Pierre Ier, et ce droit passait après elle sur la tête du jeune Yvan, son petit-neveu, fils d'une duchesse de Brunswick. Mais cette famille n'ayant pas su se faire un parti en Russie, et n'étant appuyée que par les étrangers qu'elle y avait amenés, une conspiration se servit du nom de la princesse Élisabeth, fille naturelle de Pierre Ier, pour renverser du trône le jeune Yvan et le faire enfermer dans la forteresse de Schlusselbourg. Élisabeth devenue impératrice s'empressa de faire venir en Russie le fils de la duchesse de Holstein-Gottorp sa sœur, marié à une princesse d'Anhalt-Zerbst, et qui monta sur le trône à la mort de sa tante, sous le nom de Pierre III. On sait comment il fut assassiné en 1762 par sa femme qui se fit proclamer impératrice sous le nom de Catherine II. Aussitôt après, elle fit mourir le jeune Yvan au fond de sa prison, et dans sa personne elle anéantit la descendance légitime de la maison Romanoff, pour laisser le trône à son fils Paul Ier dont on ignore jusqu'à présent la véritable famille. Paul Ier, marié à une princesse de Wurtemberg, fut le père du souverain actuel de la Russie, Nicolas, marié lui-même à une princesse de Prusse. On voit par ce rapide exposé que

les Holstein-Gottorp, après une alliance avec une fille naturelle du tzar Pierre, et après avoir passé par les Anhalt-Zerbst et les Wurtemberg, n'ont plus rien de commun avec la famille russe des Romanoff; et que s'ils ont encore du sang slave ce n'est pas dans le cœur, mais sur les mains. Ce n'est pas sans un profond sentiment de dégoût que nous avons dû secouer quelques lambeaux de toute cette fangeuse histoire, pour en faire jaillir la vérité sur la descendance légitime du tzar régnant de toutes les Russies[1].

Nicolas n'a pas menti à une pareille origine. Le tzar actuel, nous l'avons dit plus haut, c'est le pied de l'Allemand sur le Slave; et son règne, il faut l'espérer, sera le dernier de cette exécrable dynastie. Le génie allemand et le génie slave sont incompatibles: accouplés, ils ne peuvent enfanter que des monstres.

L'histoire moderne, depuis Charlemagne, n'est pas autre chose que l'histoire de ces envahissements obtenus par la fraude de la race germanique sur des populations d'une origine étrangère. Cette race inférieure à tous égards, arrivée la dernière en Europe, sans doute avec la peste, s'est interposée on ne sait trop comment entre les deux grandes familles sœurs indo-celtique et indo-slave,

[1] Aujourd'hui même, excipant des traités de 1767 et 1773 par lesquels le grand-duc, depuis Paul Ier de Russie, a cédé au roi Christian VII de Danemark tout ce que la maison de Gottorp possédait dans le Holstein, l'empereur Nicolas déclare que cette cession n'a eu lieu qu'au profit de la descendance de Christian VII. En conséquence, tout en confirmant et renouvelant la cession faite par son père des droits de la maison de Gottorp au profit du prince Christian de Gluksbourg, successeur désigné de la couronne de Danemark, l'empereur de Russie se réserve de rentrer dans les susdits droits si la descendance mâle du prince Christian de Gluksbourg venait à s'éteindre. (*Siècle*, 29 nov. 1852.) Nous applaudissons à la pensée de Nicolas de se ménager, en cas de *non-succès*, une bonne retraite dans ses États héréditaires.

qui toutes deux ont un point de départ commun, les Pélasges, pour les dominer , les asservir et les rendre ennemies l'une de l'autre. La Russie slavonne n'est nullement antipathique à la France celtique : mais la Russie germanisée par le tzar, et par toute cette administration tudesque qui commence à M. de Nesselrode et qui finit au dernier *sowietnik* originaire de Prusse ou de Courlande, et la France impérialiste, républicaine ou même royaliste, seront toujours deux mortelles ennemies. L'instinct particulier de cette race intermédiaire, c'est la domination pour la domination, c'est le système de la force brutale, force athée, dans l'absence et la négation de tout principe moral. Son caractère général et différentiel, c'est de ne pas avoir d'attachement au sol, de nationalité proprement dite. L'Allemand c'est le cosmopolite par excellence. La race germanique n'est plus aujourd'hui l'incarnation de l'esprit de réforme et de protestantisme des guerres de religion, comme sous Gustave-Adolphe et Wallenstein,— mais bien de l'esprit féodal du moyen âge, esprit d'exploitation et de vasselage. Qu'est-ce que l'Allemagne de nos jours? c'est l'une des contrées les plus fertiles au monde dont les habitants désertent par centaines de milliers, faute d'y pouvoir trouver un morceau de pain pour eux et pour leurs enfants; ce sont des rois, des ducs et des barons qui, pour maintenir leurs prétentions et pour garder leur rang, écrasent leurs sujets d'impôts, ne pouvant les vendre au plus offrant, comme ils le faisaient autrefois aux colonies américaines, et dévorent en une soirée de jeu ou de débauche la subsistance d'une année de leurs États, de vingt lieues de périmètre. « *Ubi bene, ibi patria,* » dit chaque émigrant s'embarquant au Havre ou à Boulogne, avec sa pipe, ses enfants et son lit de plume. Du reste, sans regret, sans arrière-pensée, avec une indifférence non

simulée pour tout ce qu'il laisse derrière lui, comme s'il emportait la patrie à la semelle de ses souliers. Son *moi* individuel, absolu, lui vaut le monde entier. « *Le moi est haïssable,* » a dit Buffon.

Toute la vie nationale allemande, déjà éteinte dans les masses, s'est réfugiée sur les trônes, son dernier asile et sa place d'armes. En effet, quelque part que l'on jette les yeux en Europe, on trouve un prince allemand trônant sur des sujets d'origine gauloise ou slave auxquels il est parvenu à s'imposer comme un bienfaiteur et une providence. Sur la Russie et la Pologne slaves, un Allemand; sur l'Autriche magyare, italienne et slave, un Allemand; sur la Norvége et la Suède scandinaves, un Allemand; sur le Danemark, la Hollande, la Belgique, en Grèce, et même jusqu'en Portugal, partout et toujours un Allemand. Trois trônes seulement en Europe, à part la France, ont échappé à cette loi générale qui veut que la langue allemande, ce patois coriace et guttural, soit la langue du commandement et de l'autorité : c'est un Carignan en Sardaigne, un Bourbon en Espagne, et un autre Bourbon à Naples; et encore ce dernier, par les innombrables alliances de sa famille avec la maison des Habsbourg est-il devenu bien plutôt un archiduc autrichien qu'un prince napolitain ou français. L'Amérique septentrionale et les Indes sont en voie de subir la conquête de l'Allemand. Réseau dominateur, polype immense étendu sur l'univers et l'infectant de ce principe funeste et maudit qui forme sa nature même et son élément; qui se trouvera toujours dans son cœur, sinon sur ses lèvres : la domination.

Et à quoi tient cet état de choses? est-ce à quelque supériorité morale ou physique? non, mille fois non! Son corps, sa physionomie, son intelligence portent les signes évidents de l'abjection et de l'infériorité. Sa similitude

avec la race juive est évidente. Ce sont les mêmes traits physiologiques, les mêmes instincts de rapine et de concussion, presque le même langage. Sa figure, de même que celle du juif, porte un cachet particulier, indélébile; elle se reconnaîtra, dans ses mélanges avec les autres races subjuguées, jusque dans la dixième génération. C'est encore la même rapacité jalouse et cette tendance à vivre sur le bien d'autrui qui s'est révélée dernièrement dans les assemblées populaires de Francfort et de Berlin, réunies au nom du principe démocratique, et qui voulaient faire des provinces limitrophes de Lombardie, du Schleswig et de Posen, des enclaves allemandes : sous prétexte que la population tudesque, accueillie à titre d'hospitalité et de bon voisinage, y était devenue prépondérante. Laissez-les faire et bientôt la Suisse, l'Alsace, avec une partie de la Lorraine seront revendiquées au même titre comme devant faire partie de l'empire germanique. L'Allemand, comme l'ivraie, étouffe et dévore tout ce qui se trouve à sa portée. Intrus sans cœur et sans courage, une fois établi sur quelque lambeau d'un sol étranger, qu'il y soit appelé par les besoins industriels ou qu'il parvienne à s'y faire admettre par ses faux semblants de bonhomie et de placidité, il ne quitte plus jamais son nouveau terroir qu'il considère comme sa conquête; il exploite, il pressure, il dépossède, sous des apparences légales, les populations qui le méprisent et le détestent : c'est une mauvaise herbe qui repousse sans cesse et qu'il est impossible de déraciner. Il n'a point de patrie, car toute la terre lui appartient. Son nom générique *Alle-man* ou *Her-man* veut dire que tous les hommes lui doivent obéissance : cette race envahirait l'univers. Il est temps d'en *affranchir* au moins l'Europe en la sarclant et l'émondant avec le fer de la France.

Le plus populaire parmi les philosophes prussiens, le fondateur et le chef de l'école dite hégélienne, partage le monde entier en deux moitiés distinctes et indépendantes l'une de l'autre : le *moi*, et le *non-moi* ; c'est-à-dire l'être intérieur ou personnel, et l'être extérieur ou général. L'Allemand c'est le *moi*, mis en face de l'humanité qui est le *non-moi*, comme deux puissances coexistantes, également exclusives et souveraines. On ne pouvait trouver de définition plus exacte pour symboliser tout l'esprit de cette race. Cette distinction à laquelle Dieu n'avait sans doute pas songé en créant l'univers, trouvée par un philosophe allemand, est la déification de l'individualisme. L'Allemand prend sa raison particulière pour la raison universelle, il en fait une balance à faux poids, il la suspend au pivot de sa ténacité en lui donnant son orgueil pour fléau : sur un plateau il pose *objectivement* le monde et les hommes, c'est-à-dire le *non-moi* ; dans l'autre il se loge *subjectivement* lui-même, avec son *moi* despotique, égoïste et jaloux : et puis il s'imagine que le plateau descend ! que la balance incline de son côté ! Nous déclarons que cette théorie philosophique dominante aujourd'hui en Allemagne est antisociale, antihumaine, athée, subversive et barbare ! plus russe que la Russie elle-même, dans la plus mauvaise signification de ce mot : dans le sens négatif, tzarien, satanique ! Jamais une société ne sera fondée sur une pareille base ! Jamais les Allemands ne formeront une nation ! Nicolas, nous l'avons démontré, appartient autant par sa naissance que par son caractère à cette race spoliatrice, dont il est la personnification la plus complète.

Le rêve impossible du gouvernement de février avait été une alliance avec l'Allemagne, c'est-à-dire avec le chaos, dont la pensée se fait jour à travers tous les nua-

geux discours du ministre des Affaires étrangères et qui, selon lui, devait servir à régénérer la Pologne. C'est contre cette impossibilité que le gouvernement de février s'est brisé. La race allemande et la race slave sont deux grandes antithèses; l'une est l'incarnation de l'individualisme, l'autre de la fraternité : il n'est qu'un seul moyen de les empêcher de se nuire et de se combattre, c'est de les séparer. Les événements de Posen et de Gallicie en seraient une démonstration suffisante. C'est aussi pour cette raison, parce qu'elle est composée de ces deux éléments irréconciliables, que la Russie de Nicolas est appelée à une catastrophe inévitable et prochaine. Voici ce que dit à ce sujet M. Marmier, l'auteur des *Lettres sur le Nord*, qui n'a aucun motif plausible pour déguiser la vérité : « Après la mort de l'empereur Nicolas il y aura un changement ou une révolution épouvantable. Le grand-duc Michel avouait qu'il croyait au prochain démembrement de la Russie. L'unité factice se brisera, pour donner place à un ordre naturel. La Pologne attend ce moment réparateur et pour elle et pour tous les intérêts que le gouvernement actuel comprime sans pouvoir les anéantir. » Cette conclusion est significative, mais parfaitement juste. Ce moment réparateur les Russes l'attendent aussi bien que les Polonais; et nous ne croyons pas plus que le grand-duc Michel à l'avenir de la Russie.

Le règne de Nicolas, un des plus longs que ce peuple ait eu à subir, a été un temps d'arrêt dans l'essor dévorant et prodigieux de l'empire russe, croissance hâtive, à laquelle tous les tzars depuis Pierre Ier l'avaient habitué, et qui par là même était devenue la loi organique de son développement. Depuis 1832, c'est-à-dire depuis la soumission de la Pologne, la Russie n'a plus fait un seul pas en Europe, ni même en Asie. Et cependant il faut pour elle

ou s'étendre ou mourir. Nicolas le sent si bien, qu'il voulait tenter de relever par un coup de main hardi son règne qui décline, et le discrédit dans lequel il est tombé aux yeux de ses sujets, en ouvrant une carrière nouvelle à leur ambition, et en changeant la direction des esprits. Grâce à l'alliance anglaise il n'y parviendra pas. Il sait la haine profonde dont il est l'objet de la part des Russes eux-mêmes et tout ce que nous pourrions dire à ce propos serait au-dessous de ce qu'on trouve dans les nombreux ouvrages des auteurs russes publiés à Paris, comme ceux de l'illustre Tourgenieff, de MM. Y. Golovine, A. Hertzen, etc., glorieuse colonie d'émigrés qui est venue abriter sur le sol de la France la pensée russo-slave, la véritable pensée nationale, pensée de fédération et de fraternité. « L'administration russe, disait M. Donoso Cortès, est aussi corrompue que l'administration la plus pervertie de l'Europe : et l'oligarchie russe ne le cède pas à l'aristocratie la plus vicieuse. La Russie, placée au milieu de l'Europe conquise et prosternée à ses pieds, absorbera par toutes les veines le poison qu'elle a bu et qui la tuera. La Russie ne tardera pas à tomber dans la putréfaction. » Cette putréfaction est déjà tout opérée : la Russie est déjà sur tous les points en pleine décomposition. Partout le vol, comme une gangrène affreuse attachée à ses flancs, mine et ronge les entrailles de cet empire chimérique. Un proverbe russe dit : « Le noble écorche le paysan, le tzar écorche le noble, et Satan écorche le tzar. » En 1829 on avait volé, dans le port même de Kronstadt, un vaisseau de ligne. Le général Woronzoff, en prenant le commandement de l'armée du Caucase, fut tout étonné de n'y point trouver plusieurs citadelles dont les frais de construction étaient déjà payés aux ingénieurs et qui n'étaient indiquées que sur la carte. M. Donoso Cortès, cette noble intelligence

trop tôt enlevée à nos sympathies, fait tort à la Russie de la moitié au moins de sa corruption, en la comparant avec ses voisins; il atténue plutôt qu'il n'exagère la putréfaction moskovite. Voici tout au long l'extrait d'un discours prononcé en 1847 au sein d'une assemblée polonaise par un refugié russe, lâchement livré par l'Autriche une année plus tard aux vengeances de l'autocrate :

« Les affaires intérieures du pays vont horriblement mal. C'est une complète anarchie avec tous les semblants de l'ordre. Sous les dehors d'un formalisme hiérarchique excessivement rigoureux se cachent des plaies hideuses; notre administration, notre justice, nos finances sont autant de mensonges : mensonge pour tromper l'opinion étrangère, mensonge pour endormir la sécurité et la conscience du souverain, qui s'y prête d'autant plus volontiers que l'état réel des choses lui fait peur. C'est enfin l'organisation en grand, une organisation pour ainsi dire étudiée et savante de l'iniquité, de la barbarie et du pillage; car tous les serviteurs du tzar, depuis ceux qui occupent les plus hautes fonctions jusqu'aux plus petits employés de district, volent, ruinent le pays, commettent les injustices les plus criantes, les plus détestables violences, sans la moindre honte, sans la moindre crainte, publiquement, au grand jour, avec une insolence et une brutalité sans exemple, ne se donnant même pas la peine de dérober leurs crimes à l'indignation du public, tellement ils sont sûrs de rester impunis.

« L'empereur Nicolas se donne bien quelquefois les airs de vouloir arrêter les progrès de cette effroyable corruption; mais comment supprimerait-il un mal dont la cause principale est en lui, dans le principe même de son gouvernement? Et voilà le secret de sa profonde impuissance pour le bien! car ce gouvernement qui paraît si

fort au dehors, à l'intérieur il est impuissant; rien ne lui réussit, toutes les réformes qu'il entreprend sont aussitôt frappées de nullité. N'ayant pour fondement que les deux passions les plus viles du cœur humain, la vénalité et la peur; fonctionnant en dehors de tous les instincts nationaux, de tous les intérêts, de toutes les forces vitales du pays, le pouvoir, en Russie, s'affaiblit chaque jour par sa propre action, et se désorganise d'une manière effrayante. Il s'agite, il se démène, il change à chaque instant de propos et d'idées; il entreprend beaucoup de choses à la fois, mais il ne réalise rien. Seule, la puissance du mal ne lui manque pas, et il en use largement, comme s'il voulait hâter lui-même le moment de sa ruine. *Etranger et hostile au pays* au milieu du pays même, il est marqué pour une chute prochaine.

« Ses ennemis sont partout : c'est la masse formidable des paysans qui ne comptent plus sur l'empereur pour leur émancipation, et dont les soulèvements, jour par jour plus terribles et plus fréquents, prouvent qu'ils sont las d'attendre; c'est une classe intermédiaire fort nombreuse et composée d'éléments très-divers, classe inquiète, turbulente, et qui se jettera avec passion dans le premier mouvement révolutionnaire.

« C'est encore et surtout cette armée innombrable qui couvre toute la surface de l'empire. Nicolas regarde, il est vrai, ses soldats comme ses meilleurs amis, comme les plus fermes soutiens de son trône; mais c'est là une étrange illusion, qui ne manquera pas de lui être fatale. Quoi! les appuis de son trône, des hommes sortis des rangs du peuple, si profondément malheureux, des hommes que l'on enlève brutalement à leurs familles, que l'on pourchasse comme des bêtes fauves dans les forêts où ils vont se cacher, souvent après s'être mutilés

eux-mêmes pour échapper au recrutement, que l'on conduit enchaînés à leurs régiments, où ils sont condamnés pendant vingt ans, c'est-à-dire pendant la vie d'un homme, à une existence d'enfer, battus tous les jours, tous les jours accablés de nouvelles fatigues, et tous les jours mourant de faim! Que seraient-ils donc, grand Dieu! ces soldats russes, si au milieu de pareilles tortures ils pouvaient aimer la main qui les leur inflige! Croyez-le bien, Messieurs, nos soldats sont les ennemis les plus dangereux de l'ordre de choses actuel; ceux de la garde surtout, qui, voyant le mal à sa source, ne peuvent se faire d'illusions sur l'unique cause de toutes leurs souffrances. Nos soldats, c'est le peuple lui-même, mais encore plus mécontent; c'est le peuple entièrement désillusionné, armé, habitué à la discipline et à l'action commune. En voulez-vous une preuve? Dans toutes les dernières émeutes des paysans, les soldats congédiés ont joué le rôle principal.

« Pour terminer cette revue des ennemis du pouvoir en Russie, je dois vous dire enfin, Messieurs, que dans la jeunesse noble il y a une foule d'hommes instruits, généreux, patriotes, qui rougissent de la honte et de l'horreur de notre position, qui s'indignent de se sentir esclaves, qui sont tous animés contre l'empereur et son gouvernement d'une haine implacable. Ah! croyez-le bien, les éléments révolutionnaires ne manquent pas en Russie! elle s'anime, elle se passionne, elle compte ses forces, elle se reconnaît, elle se concentre, et le moment n'est pas éloigné où la tempête, une grande tempête, notre salut à tous, éclatera.

« Messieurs, c'est au nom de cette société nouvelle, de cette véritable nation russe, que je viens vous proposer une alliance.

« L'idée d'une alliance révolutionnaire entre la Pologne

et la Russie n'est pas nouvelle. Déjà elle avait été conçue, vous le savez, par les héroïques conspirateurs des deux pays, en 1824, et plus tard leurs martyrs. »

Et cette main que le proscrit nous tendait fraternellement au nom de sa nation délivrée, nous l'avons acceptée au nom de la Pologne martyre, nous l'avons serrée avec effusion ! Que peut-on ajouter à cet éloquent tableau des souffrances intérieures de la Russie ployée sous le joug d'un despote allemand, cent fois plus détestable que celui des Tartares dont nous l'avons aidée au XVIe siècle à se délivrer ? Que sont auprès de lui les déclamations à vide de la *Revue des Deux-Mondes*, lorsqu'elle proclame : « Qu'il est certain que la société et le pouvoir en Russie sont fondés sur des bases imposantes, que la hiérarchie y est fortement constituée[1]. » Que signifient les accusations contre l'anarchie polonaise de M. de Saint-Priest, qui donne en toute circonstance raison à la Russie contre la Pologne, au bourreau contre la victime ! Que prétend M. de Lamartine dans son *Histoire de la Restauration* lorsqu'il dit : « La Pologne est anarchique, la France ne l'est pas. Voilà pourquoi la Pologne a péri, et voilà pourquoi la France ne périra pas. » Mais à ce compte la Russie ne devrait-elle pas être mille fois démembrée, anéantie, mise au ban des nations, pour l'honneur de l'humanité, pour le maintien de la foi dans la justice divine, dans la Providence ! Ne devons-nous pas avoir une pitié profonde pour ce peuple qui ne sait récompenser que par le martyre et la torture morale, des hommes pareils à ce noble exilé qui lui faisait espérer en même temps un penseur profond et un écrivain de génie ! Fatalité sinistre pesant sur tout un peuple en expiation du meurtre de la Pologne, de ce fratricide sanglant qui mit à son front la tache de Caïn ! Non, certes !

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1850.

un État pareil ne peut pas, ne doit pas subsister! Il n'est pas seulement en décadence, il est déjà tombé, et bien plus tombé que nous, parce que dans notre chute momentanée nous avons sauvé l'avenir! Comment oserait-on croire à l'avenir d'un État, fût-il encore plus grand que la Russie, où il ne se trouve aucune notion de droit, ni de propriété, ni de religion, ni de morale, rien que le tzar, rien que sa volonté, dans son extension la plus despotique, pouvoir sans contrôle, sans contre-poids, anéantissement de tous dans un seul, négation de Dieu et de l'humanité, du bien et du mal, de la justice et de l'intelligence! Machine tendue pour la torture de l'âme russe, comme l'a dit notre frère de cœur, J. Michelet! Mais la Russie c'est la négation de l'âme! pour être Russe il faut d'abord renier la sienne, la corrompre, l'avilir et la tuer! « Un seul homme pense en Russie, c'est le tzar! » a dit un comte renégat, et la Russie entière exécute aveuglement, sans examen, sans volonté, sans conscience! Or, si cette idée se pervertit et s'égare, si elle devient folle par sa tension, par l'absence même de toute règle et de toute limite, si elle conçoit un projet impossible, hors nature, antihumain, comme celui de tuer et d'anéantir un peuple, la Russie entière deviendra folle en l'exécutant, l'instrument de cette idée se brisera de lui-même et se tuera en obéissant! et voilà précisément ce qui arrive aujourd'hui, ou ce qui doit arriver demain.

Un seul moyen lui reste pour se préserver de cette mort certaine et pour sauver son avenir : mais ce moyen, la Russie, c'est-à-dire le tzar, ne l'adoptera pas, et la Russie périra! Ce serait de restreindre l'autorité sans bornes, par la séparation des pouvoirs temporel et spirituel; ce serait de rentrer dans la communauté des peuples, dans la famille chrétienne, par l'assimilation de l'idée polonaise,

par l'adoption du rite grec-uni, qui en fondant une Église catholique slave ferait cesser le schisme religieux, et rétablirait l'unité spirituelle de l'humanité ! Cette réforme essentielle, vitale, pour la Russie, a déjà été commencée par la Pologne dans les synodes de Florence et de Brzesç en 1439 et 1596, dans lesquels le rite grec-uni avait été proposé et adopté pour toutes les terres russiennes dépendant de la république. Elle a été poursuivie par l'empereur Alexandre, le moins allemand et le plus vraiment slave parmi les trois fils de Paul I[er], qui lui-même embrassa le catholicisme en 1824, dans un couvent dominicain de la Lithuanie, et qui négociait à Rome le retour de tout son empire à l'Église universelle, lorsque la mort est venue, fort à propos pour l'empêcher d'accomplir son œuvre, le surprendre dans un port de la mer Noire. « Attendez, soyez patients, disait-il souvent aux Polonais, moi et la Russie nous viendrons à vous. » Après la mort d'Alexandre, on a trouvé le projet d'une constitution ébauchée par lui, qui accordait encore beaucoup il est vrai à l'absolutisme, mais qui, en limitant l'oligarchie et en fondant un droit constitutionnel, portait déjà le germe d'une réforme complète pour son pays. Cette mort tragique et mystérieuse sur laquelle plane jusqu'à présent un voile impénétrable, fut celle de la Russie elle-même. Le règne de Nicolas, qui commençait par l'écroulement d'un trône et qui doit finir à l'écroulement d'un empire, ne fut que le délire de son agonie. Il a fait mentir toutes les prévisions d'Alexandre et avorter tous ses projets, qui auraient pu rendre la vie à ce corps mal organisé, grandi trop vite, et déjà frappé de marasme et de démence. Mais le tzar Nicolas qui proclame tout haut que « l'Occident s'en va, » n'acceptera rien de l'Europe : ni ses idées, ni sa religion, ni sa politique ; il ne veut avoir rien de com-

mun avec elle, il la maudit, la menace et lui déclare la guerre! Son orgueil qui n'a rien su pardonner, ne se courbera jamais jusqu'à cette sainte martyre qu'il tient palpitante à ses pieds, et qui pourrait seule, en se relevant, lui donner la moitié de son âme! Cet orgueil lui persuade qu'il a reçu une mission divine, qu'il est appelé à détruire dans le monde entier le *polonisme*, c'est-à-dire le sentiment de la liberté, et le *Dominus vobiscum*, c'est-à-dire la religion romaine, universelle! Il confond dans une haine commune l'une et l'autre, car il pressent qu'elles seront ses héritières : « Plutôt la guerre que de céder une seule chaumière polonaise! » disait en 1811 Napoléon. « A moins que je ne meure, je rétablirai la Pologne! » ajoutait en 1816 l'empereur Alexandre. Ni l'un ni l'autre n'ont tenu leur programme; le premier faute de temps, le second faute de courage : voilà pourquoi l'un a été emporté par l'exil au delà des mers, l'autre est mort du mal héréditaire qui tue de père en fils, en Russie, tous les souverains absolus. « Qu'avons-nous besoin d'une constitution, disait, en 1814, la princesse Lopuchkine, maîtresse du tzar Alexandre, à Ladislas Ostrowski, mon oncle : n'avons-nous pas la corde et nos écharpes? » Que Nicolas pèse bien ces paroles, échappées à la candeur d'une dame russe qui faisait de ses bras une écharpe pour le cou de son impérial amant, et qui sont tout aussi vraies pour lui à Saint-Pétersbourg qu'elles l'étaient pour son frère à Taganrog.

V

La Russie n'existe pas, il n'y a que le tzar.

Le tzar est lui-même son Dieu, son grand pontife et son adorateur.

Le tzar n'est pas slave, mais il est allemand.

La Russie, à moins d'être maîtresse du monde entier, ne

saurait se maintenir. Alors aussi l'humanité n'existerait pas; il n'y aurait plus que le tzar qui penserait, voudrait pour elle, et deviendrait réellement le Dieu de l'univers.

C'est au nom de cette religion, laissant bien loin derrière elle le paganisme ancien, que le prince Menchykoff allait tout récemment réclamer le protectorat de son maître sur les quatorze millions de Grecs schismatiques de la Turquie et de l'Asie Mineure. C'est aussi sous un prétexte religieux que la Russie intervenait au siècle dernier dans les affaires de la Pologne, pour protéger, disait-elle, tous les dissidents, qui n'avaient nullement besoin de cette protection, parce que tous les étrangers habitant ce pays, Allemands, Juifs, Arméniens ou Tartares, y ont toujours trouvé le libre exercice de leur culte. Mais la Russie n'est jamais embarrassée pour trouver un prétexte d'intervention, ni pour couvrir de sa protection tous ceux qu'elle veut avoir pour esclaves. Cependant un fait inattendu est résulté de cette audacieuse tentative de communisme politique : c'est que les Grecs schismatiques de la Turquie que l'on croyait jusqu'à présent dévoués à la personne du tzar et inféodés à sa doctrine, ont hautement protesté contre cette dangereuse tutelle qu'on voulait leur imposer, et chaque jour ils adressent au divan leurs réclamations à ce sujet. La tolérance religieuse qui est une des réformes principales du tanzimat, et qui chaque jour s'étend davantage, ne leur fait nullement désirer de voir le tzar intervenir entre eux et les musulmans, ni de rien changer à leurs conditions réciproques. L'habileté proverbiale de la diplomatie russe, qui prétendait être si bien informée et qui faisait la force principale du cabinet moskovite, a donc reçu une profonde et irréparable atteinte. Aujourd'hui, après le départ subit du prince Menchykoff, le prestige est complétement dissipé : La diplomatie russe vaut tout le reste ! Nous avons sous les

yeux une brochure du prince Stéphanopoli Comnène, un descendant des anciens empereurs de Bysance, qui repousse formellement, au nom de sa nation, toute idée de solidarité avec la Russie ; il s'indigne de voir que l'Europe ait pu si longtemps croire aux sympathies de la Grèce chrétienne pour Nicolas. « Le système insatiable, asservissant et corrupteur des Russes, est plus effrayant pour tous les peuples, dit-il, que celui des anciens Ottomans. Il est urgent que tous se réunissent pour en préserver le monde...

« Que la France cherche à étendre ses limites sur les provinces rhénanes par les sympathies nationales et les autres convenances qui la lient à ses voisins, personne ne désire plus que nous son agrandissement. Mais vouloir les obtenir par des concessions humiliantes, ruineuses, facilitant, en outre, sur l'Orient et l'Occident, sur le rite grec et le catholicisme, le débordement de la conquête, de la déprédation et de l'intolérance ! Oh ! non ; la France n'abdiquera pas sa loyauté ni sa magnanimité pour tomber, à ses dépens, dans un tel machiavélisme. Elle n'effacera pas l'auréole de sa gloire, ne cédera pas les trésors de son intelligence et de son industrie pour apaiser les menaces d'un audacieux conquérant, dont l'empire colossal a, du reste, des pieds d'argile. Une nation sachant, comme la France, diriger ses armées et ses flottes bien organisées par une prévoyante politique, ne laissera pas le tzar faire un pas en avant vers Constantinople ; parce que là se réunissent les grands intérêts politiques, religieux et commerciaux de toutes les nations civilisées. . . . .

« Il importe hautement à la sécurité du catholicisme romain et au maintien de l'équilibre continental, que la diplomatie française et anglaise fasse pressentir que la France et la Grande-Bretagne soutiendront leurs intérêts en Orient par leurs armées, si le tzar prétend user de

coercition auprès du sultan dans les différends actuels : attendu que ce qu'il veut enlever à la Turquie il veut l'arracher de même à ces deux puissances, par des prétentions dont ses exigences sur les Lieux-Saints et son protectorat sur les Grecs, ne seraient que le prélude. »

Et plus loin :

« Comment l'Autriche peut-elle se flatter de conserver son indépendance, quand les Russes possédant les provinces moldo-valaques, auront mis sous leur protection les Serves, les Épirotes, les Gréco-slaves, les Monténégrins, tous les *orthodoxes* de la Roumélie et de l'Asie Mineure ; quand ils péseront sur l'empire de Vienne et le royaume de Prusse ? Une fois qu'ils seront arrivés sur les rives de l'Albanie, leurs flottes n'auront plus qu'à franchir la mer Adriatique pour posséder Rome et l'exarchat de Ravenne, provinces de l'ancien empire grec, dont le tzar prétend aujourd'hui usurper les dépouilles, sous le masque grec.

« Est-il exact de dire que les Russes soient coreligionnaires des Grecs depuis que le tzar est chef de son église comme de son armée ? Les empereurs de l'ancienne monarchie grecque n'ont jamais exercé cette théocratie. D'ailleurs l'union de la religion n'emporte pas celle du territoire et de la nation, d'autant plus que *le caractère grec n'a rien de commun avec celui des Russes* (c'est le prince Comnène qui le dit), ni dans sa physionomie, ni dans sa langue, ni dans ses institutions civiles, ni dans le reste de son développement moral, ni dans ses travaux scientifiques, artistiques et littéraires, ni enfin dans ce que son génie national a manifesté pendant les temps anciens et modernes. De quel droit le Russe s'arrogerait-il donc la qualité de Grec pour greffer sa cause sur celle des Hellènes ? Le Français se dit-il Allemand, Italien ou Espagnol, se fondant sur les rapports religieux avec ces peuples ? La

commune origine même est-elle invoquée entre ceux-ci quand il s'agit d'intérêts politiques? »

Après avoir passé en revue les bienfaits rendus à la civilisation, aux arts, à la science, par la Grèce ancienne qui jusqu'à présent nourrit le monde entier de son génie, de ses traditions, il rappelle les services des empereurs d'Orient, des Comnène et des Paléologue, dont le dernier, Constantin, est mort sur la brèche encore ouverte de Mahomet II; et enfin les noms de ces nobles exilés de Bysance qui transmirent à l'Italie et à la France le flambeau de la pensée antique. Dans un langage digne de Bessarion ou de Démosthène, il s'écrie en terminant :

« Non, ce ne sont pas les Grecs qui appellent la domination et la suprématie religieuse des Russes! ce ne peuvent être que des hommes corrompus, aveugles ou salariés, recueillis dans les repaires des Fanariotes, prêts à se donner à la première puissance qui se fera précéder par quelques émissaires habiles avec des monceaux d'or. Le mal qui résultera des progrès moskovites sur le Bosphore sera plus grand encore s'il est possible que celui du partage de la Pologne, puisqu'il s'étendra sur l'Occident, le Midi et l'Orient de l'Europe, dont la Russie prendra la plus grande et la meilleure part pour y centraliser la corruption et le fanatisme! »

Puis s'adressant au pape :

« Le chef de l'Église catholique ne saurait assez travailler avec les successeurs de Charlemagne, qui l'a doté de son apanage, pour préserver la catholicité du fanatisme des Moskovites, déjà presque aussi nombreux que tous les catholiques, et qui renouvelleront sur toutes les terres conquises les persécutions religieuses qu'ils pratiquèrent contre les religieuses de Minsk.

« Enfant de la Grèce, ayant consacré toutes les fa-

ment masse et cohue. Certains noms polonais ne s'y verront jamais ; mais ceux qui les portent, si l'on n'y prend garde, seront les derniers soldats et les martyrs de la civilisation européenne au XIXe siècle. Il y a quelque vingt-cinq années, l'Europe était encore toute gallo-romaine et toute française ; que vingt-cinq autres années s'écoulent sans une Pologne libre, et l'Europe sera toute slavo-germaine et toute byzantine : le rêve insensé de Pierre Ier deviendra une effrayante réalité.

En thèse générale :

Les princes allemands, moyennant les peuples slaves abandonnés à leur despotisme, subjugueront la race gallo-romaine ;

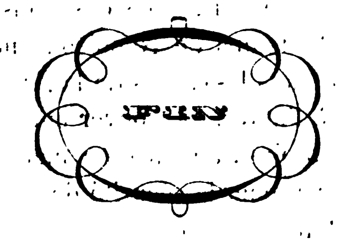
Ou les Slaves affranchis de la tutelle germanique, et mis en fédération avec l'assistance des Gallo-romains, deviendront les alliés et les frères de leurs libérateurs.

L'alliance anglaise, c'est la paix solide ;

L'alliance russe, c'est la guerre assurée ;

Le choix est indiqué : la France avisera.

Paris, 15 juin, 1853.



Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois,
quai des Grands-Augustins, 55.

